DC 203
.8
.L7
Copy 1

LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. DC 203
Shelf .8
.L7
UNITED STATES OF AMERICA.

NAPOLEON.

Gravé par A. S. Longacre, d'après l'original peint par Rousseau.

M. L. Lorquet

NAPOLÉON,

POÈME,

EN

DIX CHANTS.

FERIUNT SUMMOS FULMINA MONTES.

À PHILADELPHIE,

DE L'IMPRIMERIE DE THOS. H. PALMER,

1823.

LIBRARY OF CONGRESS
CITY OF WASHINGTON

HC203
.8
.L7

AVERTISSEMENT.

QUELQUES personnes ont cru voir dans cet ouvrage, un poème épique, et elles n'en ont point trouvé l'ordonnance convenable. Elles auraient eu raison, si, en effet, l'auteur avait prétendu donner cette faible composition pour un poème épique; mais je crois qu'elles auraient jugé autrement, si elles avaient considéré l'ouvrage sous son véritable point de vue, c'est-à-dire, comme un précis historique en vers. Elles y auraient alors reconnu une ordonnance simple et naturelle, une marche qui suit assez régulièrement celle des faits : BONAPARTE, Général; BONAPARTE, Consul; NAPOLEON, Empereur; telle est d'abord la division générale de ce petit poème. Les deux premières époques sont traitées rapidement dans l'ouvrage, parcequ'elles ont été courtes dans l'ordre des évènements, et elles ne fournissent que

deux chants. La troisième époque, beaucoup plus développée, parcequ'elle est beaucoup plus longue, et qu'elle abonde en évènements d'une haute importance, se divise en huit chants, qui comprennent, avec plus ou moins de détails, les grandes actions qui ont le plus influé sur le sort de la France et de l'Europe.

Je me suis donc proposé de rassembler, le plus rapidement possible, les grands traits de la vie de NAPOLEON ; et persuadé, comme dit La Harpe, qu'on n'aime point à voir l'histoire écrite en vers, pour faire de celle-ci un tableau qui pût intéresser le lecteur, et où l'on n'aperçût pas trop l'ordre purement historique, j'ai tâché d'y répandre de la variété et d'y mêler quelques ornements. J'ai observé aussi, pour la marche du poème, une règle fondamentale, et à défaut de l'unité d'action, j'y ai mis l'unité d'objet : c'est la justification du Héros, but que j'annonce dès le premier vers, et que j'ai eu constamment en vue jusqu'au dernier. Du reste, quoiqu'il y ait, dans cet ouvrage, un début, une invocation, et quelques morceaux qui semblent viser au ton de l'é-

popée, je n'ai cependant pas eu la prétention de m'élever jusqu'à la hauteur d'un genre de composition aussi sublime : je sentais trop bien ma faiblesse pour tenter une pareille entreprise. Je crois, d'ailleurs, que, tout étonnante, qu'est la vie de NAPOLEON, il serait difficile, et peut-être impossible, même pour un homme de génie, d'y trouver le sujet d'un bon poème épique. En effet, quelque brillante époque que l'on choisît pour en faire l'objet de l'action principale, après avoir conduit le Héros au but proposé, et l'avoir représenté triomphant et couvert de gloire, on ne pourrait empêcher que l'œil du lecteur, perçant à travers tous les déguisements de l'art, ne vît toujours, au-delà de ce magnifique tableau, le Héros malheureux, le Héros relégué sur le rocher de Sainte-Hélène ; ce qui détruirait l'illusion, et, par conséquent, la vie et l'âme du poème. Ajoutons qu'on n'accueillera jamais avec faveur un poème épique sur un homme vivant, ou sur un homme mort depuis peu.

Il me semble qu'une histoire, revêtue de quelques couleurs poétiques, peut inspirer de l'inté-

rêt, même sans être fortement écrite, sur-tout quand le sujet est grand par lui-même, et que, pour se soutenir, il n'a presque pas besoin d'une force étrangère. J'ai préféré les vers à la prose, parceque je voulais essayer de chanter la gloire de nos guerriers, de ces hommes à qui tous les Français, quelle que soit leur opinion, doivent de l'estime, car on est toujours estimable en défendant son pays. Je n'ai pu citer que quelques noms célèbres : pour les citer tous, il aurait fallu un plan plus vaste, plus de talent pour l'exécution, et une foule de pièces historiques que je n'étais pas à même de me procurer. Ce que je n'ai qu'ébauché, d'autres l'acheveront.

J'ose espérer que l'on trouvera de la décence dans le ton de l'ouvrage ; on y trouvera de la modération envers les peuples étrangers. Ce n'est pas à eux que nous devons en vouloir : ils défendaient leurs Princes, leur honneur, leurs intérêts ; et plût à Dieu que nous les eussions imités dans leur constance ! Aussi, ai-je partout rendu justice au mérite de leurs généraux et à la vaillance de leurs soldats : qu'on voie ce que

j'ai dit dit du Prince CHARLES, de BLUCHER, de WELLINGTON, etc. J'ai parlé aussi des Souverains avec ménagement, et de quelques-uns avec éloge. Si, dans la composition, il m'était échappé quelques expressions trop vives, on sait que ce n'est pas sur un mot qu'il faut juger un ouvrage, mais sur l'esprit et sur la couleur qui y régnent en général.

Je n'ai pas été aussi modéré envers ces Français qui ont dit : *nous avons vaincu à Waterloo ;* ni envers ce Sénat qui, en 1814, a perdu la France, en trahissant NAPOLEON, qui pouvait encore nous sauver. Mais on doit pardonner à un cœur vraiment Français de s'élever contre des hommes que l'on peut regarder, à juste titre, comme une des principales causes de nos humiliations ; contre des hommes qui ont lâchement abandonné celui qu'ils avaient lâchement flatté ; contre des hommes qui, dans la Constitution qu'ils ont proposée à LOUIS XVIII, en 1814, ont eu l'impudeur de se faire eux-mêmes le centre de toutes leurs pensées ; contre des hommes, enfin, qui ne sont estimés d'aucun parti, parce-

qu'ils n'ont montré que bassesse, duplicité et égoïsme. Au reste, je n'ai nommé ni désigné personne en particulier ; et chacun peut se placer dans les exceptions.

Je n'ai plus qu'un mot à dire : si l'on ne trouve pas toujours une exactitude rigoureuse dans les récits, il faut l'attribuer, non au dessein de tromper, mais à l'insuffisance des matériaux sur lesquels j'ai travaillé, et à la diversité d'opinion des narrateurs qui m'ont servi de guides. Il est bien difficile de démêler la vérité au milieu de tant de relations contradictoires et toutes dictées par des passions plus ou moins violentes. Il n'appartient qu'au temps de nous amener une bonne histoire de NAPOLEON. D'ailleurs, le genre qui j'ai choisi n'exige pas une véracité aussi scrupuleuse que doit l'être celle de l'historien.

NAPOLEON.

CHANT PREMIER.

Bonaparte, général.—Campagnes d'Italie.—Expédition d'Egypte.

J'ENTREPRENDS de venger ce héros que l'envie
Accuse injustement des maux de la patrie,
Cet illustre guerrier qui, du rang de soldat,
S'éleva jusqu'au trône et le couvrit d'éclat.
Attaqué par des rois qu'effrayait sa puissance,
Il soutint dignement la cause de la France ;
Long-temps il combattit, long-temps il fut vainqueur,
Et chaque jour semblait affermir sa grandeur ;
Dans les glaces du Nord, au sein de la victoire,
Il perdit tout-à-coup ses compagnons de gloire :
Ce signal des destins rallia tous les rois ;
Vingt peuples contre lui marchèrent à la fois :
Il balança lui seul les efforts de la ligue ;
Il allait triompher, quand une lâche intrigue,
Œuvre de ces ingrats qu'il combla de bienfaits,
Fit tomber avec lui la gloire des Français.

Muse, toi qui confonds la haine et l'imposture,
En versant sur l'histoire, une lumière pure,
Tu le feras connaître à la postérité,
Celui que de nos jours poursuit l'iniquité ;
Mais daigne, en attendant l'heure de la justice,
Me fournir quelques traits pour une faible esquisse ;
Sois de mon entreprise et le guide et l'appui,
Rends-la digne de toi, rends-la digne de lui.

On venait de sortir de ce hideux régime,
Où des monstres, brisant le pouvoir légitime,
Osèrent, au mépris des serments et des lois,
Traîner à l'échafaud l'un de nos meilleurs rois.—
Monstres dévastateurs, dont l'audace profonde,
Par des forfaits nouveaux épouvanta le monde ;
Monstres qui sur le crime et sur l'impiété,
Prétendaient follement fonder la liberté ;
Qui, dans le noirs transports d'un barbare délire,
Des talents, des vertus, craignant sur-tout l'empire,
Marquaient du sceau fatal de la proscription,
Tous ceux qu'avec orgueil citait la nation ;
Qui, dans l'art des tyrans ayant l'âme exercée,
Epiaient les regards, fouillaient dans la pensée,
Voyaient dans le silence une trame à punir,
Et faisaient au malheur un crime de gémir ;
Qui, d'un peuple crédule égarant l'ignorance,

L'excitant au désordre, au meurtre, à la vengeance,
Avaient l'un contre l'autre armé les citoyens,
Et du corps social rompu tous les liens.
Ils n'étaient plus, ces jours où d'infâmes sicaires,
Dans le sein de Paris, au centre des lumières,
A la face du Ciel et de l'autorité,
Se baignaient dans le sang avec tranquillité ; (1)
Où, loin de réprimer une horreur si sauvage,
Le Sénat, consacrant des scènes de carnage, (2)
Tâchait, pour colorer les plus noirs attentats,
D'associer Thémis à ses assassinats.—
Jours de confusion, où des énergumènes, (3)
Des tigres revêtus de figures humaines,
Chargeant leur front hideux de ces couleurs de sang,
Emblême de la soif qui devorait leur flanc,
Près d'un lâche Sénat élevaient leur puissance,
Lui dictaient les horreurs qu'ils machinaient d'avance,
Et du fond de leur antre, atelier de complots,
Vomissaient sur la France un déluge de maux !—
Jours de mort, jours d'horreur, où d'affreux émissaires,
Des brigands décorés du nom de mandataires, (4)
Profanaient les pouvoirs, les titres les plus saints,

(1) Massacre des 2 et 3 Sept.
(2) Tribunal révolutionnaire.
(3) Les Jacobins.
(4) Les commissaires de la convention.

Au nom des droits de l'homme égorgeaient les humains,
Et répandaient par-tout leur doctrine infernale,
Surpassant les Néron, les Héliogabale,
Ramassant autour d'eux l'écume des cités,
Mêlant à leurs fureurs d'atroces voluptés !
Ils n'étaient plus, ces temps d'exécrable mémoire,
Dont frémissent encor les rives de la Loire, (1)
Où Nantes, chaque jour, dans ses murs gémissans,
Voyait l'onde engloutir des couples innocens :
La mère avec le fils, la fille avec le père,
L'amante avec l'amant, la sœur avec le frère ;
Où les flots, chaque jour, sur leurs funestes bords,
Aux regards du passant n'apportaient que des morts ;
Où, lasse de frapper et de sang dégoûtante,
Au gré des meurtriers, la hache était trop lente ;
Où le bronze, hâtant l'ouvrage des bourreaux, (2)
De Français, dans Lyon, foudroyait des monceaux,
Tandis que près de là, l'ordonnateur des crimes,
Paisible, s'enivrait aux cris de ses victimes.
Enfin, l'on avait vu les chefs des assassins
Monter sur l'échafaud qu'avaient dressé leurs mains ;

(1) Les noyades de Nantes.

(2) Les mitraillades de Lyon. Pendant que le canon foudroyait les malheureuses victimes, Collot-d'Herbois buvait à la santé de la République.

Ceux qu'avait épargnés un excès d'indulgence,
Laissaient en paix du moins respirer l'innocence ;
Mais, comme un corps long-temps miné par la douleur,
La France conservait des germes de langueur.
Aux efforts convulsifs qu'enfanta l'anarchie,
Venait de succéder un état d'inertie :
A peine eut-on brisé la hache des tyrans,
Que l'on se rendormit entouré de volcans.
La mer grondait encore après un long orage,
Le vaisseau de l'état errait loin du rivage,
Guidé par un système indigeste et sans art, (1)
Triste amas d'élémens rassemblés au hasard.
De cinq chefs divisés l'aveugle imprévoyance
Dans de nouveaux malheurs allait plonger la France.
Vienne, pour recouvrer les pays Cisalpins,
Avait versé sur nous des torrents de Germains :
Ses efforts à la France avaient été funestes ;
Notre armée, ou plutôt ses déplorables restes,
Pressés par le vainqueur, et privés de secours,
De rochers en rochers reculaient tous les jours.
Un homme tout-à-coup s'est montré sur la terre :
Par lui tout va changer d'aspect, de caractère.
Le voyez-vous d'abord combattant à Toulon, (2)

(1) Constitution de l'an 3.
(2) An 2, 1793.

Arracher cette proie aux guerriers d'Albion ?
C'est là que du héros la carrière commence.
Dans un âge où l'ardeur s'oppose à la prudence,
Et n'engendre souvent que la témérité,
Il joignait la vaillance à la maturité.
Sur un plus grand théâtre exerçant son génie,
Le sauveur de Toulon va sauver l'Italie.
On remet dans ses mains le glaive de l'état. (1)
Mars tout entier respire en ce jeune soldat.
Le voilà parvenu sur cette terre antique, (2)
Où chaque pas rappelle une scène héroïque.
Du génie et des arts le docte nourisson
Ne parut aux Germains qu'un jeune homme sans nom,
Et nos soldats, aigris par leur longue misère,
Murmuraient sourdement d'un choix si téméraire.
Tremblez, guerriers fameux, blanchis sous le harnais,
Qui croyez que pour vous Mars n'a plus de secrets :
Celui qu'a dédaigné votre vaine science,
A devancé des ans la lente expérience ;
Vous le verrez, semblable à l'aigle audacieux,
Dès son premier essor, s'élancer dans les Cieux.
Son langage où se peint la force de son âme,
Pénètre tous les cœurs d'une rapide flamme.

(1) 4 Ventôse, an 4, 23 Fév. 1796.
(2) 1 Germinal, an 4, 21 Mars, 1796.

Ces soldats qui fuyaient, languissants, abattus,
Font pâlir, à leur tour, leurs vainqueurs éperdus ;
La terreur et la mort précèdent leurs bannières ;
Tout fléchit devant eux, il n'est plus de barrières :
On leur oppose en vain, pour arrêter leurs pas,
Des monts couverts de neige et d'éternels frimas,
Le nombre, la valeur, la tactique profonde,
La force des remparts et la fureur de l'onde ;
Les fleuves sont franchis, les forts se sont rendus,
Et la nature et l'art à la fois sont vaincus.
Aplanissant pour eux les sentiers de la gloire,
Leur chef semble à son char enchaîner la victoire ;
Tous ses pas sont marqués par autant de succès,
Et ces lieux, si souvent le tombeau des Français,
Dévorent des Germains les bandes renommées :
Là viennent, tour-à-tour, s'engloutir cinq armées.
Champs de Millésimo, pont fameux de Lodi,
Vous, Borghetta, Vérone, Arcole, Rivoli,
Témoins de tant d'exploits qu'à peine on voudra croire,
Et que mon crayon laisse au burin de l'histoire,
Vous direz par quel art, par quels secrets nouveaux,
Il sut, si jeune encor, vaincre ses vieux rivaux,
Maîtriser, à son gré, les chances de la guerre,
Anéantir la fleur des guerriers de la terre.

Français, vous l'avez vu, dans un combat douteux,
Se précipiter seul à travers mille feux,
Arborer un drapeau sur une étroite arène,
Où tombaient tous les coups de la foudre Germaine,
Entraîner sur ses pas nos guerriers incertains,
Et faire en sa faveur incliner les destins.
La mort n'ose l'atteindre, il échappe à la foudre.
Le Germain confondu ne sait plus que résoudre.—
Vienne, pour arrêter ce torrent dans son cours,
De ses propres enfans appelle le secours ;
Contre le mur d'airain qu'oppose le génie,
Vient se briser l'effort d'une vaine furie ;
Les derniers défenseurs du trône des Césars,
Vaincus et dispersés, cèdent de toutes parts :
Déjà Vienne frémit et croit voir à ses portes
Du rapide vainqueur les rapides cohortes ;
Contre lui maintenant sans force et sans pouvoir,
Elle implore une paix qui fait son seul espoir. (1)
Vienne, rassure-toi, cette âme généreuse
Ne veut point accabler la valeur malheureuse.
Celui qu'on vient de voir si fier dans les combats,
Au premier cri de paix, a retenu son bras ;
Sa colère est tombée à ta voix suppliante ;
Il réprime des siens l'ardeur impatiente ;

(1) Traité de Campo-Formio, 16 Vendémiaire—17 Oct. 1797.

Il a lavé l'affront fait à nos étendards,
Et renonce à l'honneur d'abattre tes remparts.
Qu'il est grand, le guerrier dont la vive jeunesse,
Au milieu des écueils, montre tant de sagesse !
Toi, Vienne, seras-tu généreuse à ton tour ?
Non, ce qu'il fit pour toi, tu l'oublieras un jour !
Rives de l'Eridan, plaines de l'Italie,
Montagnes du Tyrol et de la Carinthie,
Vous redirez au monde, enfin juste envers lui,
Quel était ce héros qu'on insulte aujourd'hui !—
A peine, jouissant d'une paix salutaire,
La France avait revu son ange tutélaire,
Pour écarter peut-être un chef que ses exploits
Ont rendu redoutable aux yeux de nos cinq rois,
On veut que de l'Egypte il tente la conquête :
Dans le port de Toulon déjà la flotte est prête ;
Il part, accompagné de ces mêmes soldats (1)
Victorieux par lui dans soixante combats.
Il enlève, en passant, cette île formidable (2)
Que la nature et l'art semblaient rendre imprénable,
Malte, qui sous ses tours et ses rocs menaçants
Vit expirer jadis l'effort des Ottomans.

(1) 10 Floréal, an 7, 8 Mai, 1798.
(2) 21 Prairal, an 7, 9 Juin, 1798.

Il découvre bientôt ces campagnes fécondes (1)
Que le Nil enrichit du tribut de ses ondes.
Mourad-Bey contre lui rassemble ses guerriers,
Troupe habile à lancer de rapides coursiers.
Du Général Français la sage prévoyance
A changé les moyens d'attaque et de défense :
Nos bataillons serrés, de fer étincelants,
Offrent par-tout un front au choc des assaillants.
En vain le Mamelouck, dans sa manœuvre étrange,(2)
Voltige, fuit, revient, tourne notre phalange,
Se croise, se divise, ou s'unit tour-à-tour,
Et dans nos rangs pressés cherche à se faire jour :
Un mur de feu mouvant s'ouvre et vomit la foudre ;
Un sombre tourbillon roule et met tout en poudre.
Les vaincus, dispersés comme de vains troupeaux,
Se rejoignent non loin de ces vastes tombeaux
Qui devant eux ont vu s'évanouir les âges,
Et qui semblent du temps braver seuls les ravages.
Pour le salut commun tous les Beys réunis,
Concentrant sur ce point les forces du pays,
Avaient, pour se couvrir, élevé maint ouvrage,
Et l'art vint cette fois seconder le courage.

(1) 12 Messidore, an 7, 30 Juin, 1798.

(2) 19 et 22 Messidor, an 7, 10 et 13 Juin, 1798, les Mamelloucks battus à Rhamanié, et à Chébresse.

On vit les Mameloucks, dans leur acharnement, (1)
Sous le fer des Français se glisser en rampant,
S'élancer dans des flots de flamme et de fumée,
Quelques-uns parvenir jusqu'au sein de l'armée ;
Mais contre le génie et l'ordre et la valeur
Que peuvent les transports d'une fougueuse ardeur ?
Bientôt des Mameloucks les hordes pâlissantes
N'osent plus affronter ces lignes fulminantes
Dont la masse solide, en avançant contre eux,
Fait jaillir de ses flancs des tourbillons de feux.
La terreur a frappé cette foule éperdue ;
Le vol de ses coursiers la dérobe à la vue.
L'Egypte se soumet et fléchit sous la main (2)
Qui, dans quelques instans, a changé son destin.
Le vainqueur réunit les chefs qu'elle révère :
Son langage éloquent les touche et les éclaire ;
Les Imans ont paru dociles à sa voix ;
Cités, bourgs et hameaux, tout reconnaît ses lois.
D'un jour doux et riant ce beau ciel se colore,
Et d'un siècle nouveau l'Egypte voit l'aurore :
Un peuple ami des arts va tirer du tombeau

(1) 3 Thermidor, an 7, 21 Juillet, 1798, bataille des Pyramides. Les Mameloucks défaits avec une grande perte de canons et de chameaux.

(2) 5 Thermidor an 7, 23 Juillet, 1798, l'armée entre dans le Caire.

Ce pays qui des arts fut jadis le berceau.
Le fleuve d'Osiris, libre de ses entraves,
Ne verra plus ses bords couverts de vils esclaves,
Et bientôt, sur le sol d'un peuple indépendant,
Il répandra, plus fier, son limon bienfaisant.
D'un chef législateur la sage politique
Ménage adroitement un peuple fanatique,
Sans prétendre d'abord arracher les esprits
Au joug des préjugés dont ils furent nourris :
Il sait trop qu'il ne faut, dans la faible paupière,
Que par des dégrés lents faire entrer la lumière,
Et que de la raison la trop vive lueur
Offense un œil long-temps fasciné par l'erreur.
Déjà l'autorité, dans ses progrès rapides,
S'étend d'Alexandrie au Caire, aux Pyramides ;
D'un paisible avenir tout annonce l'espoir,
Tout semble des Français assurer le pouvoir.
Mais des fiers Ottomans la vengeance s'apprête :
Albion contre nous suscite la tempête.
Le Français va braver ses nouveaux ennemis, (1)
Et les chercher lui-même au sein de leur pays.
Il a franchi déjà, dans sa marche hardie,
Cette terre qui joint l'Egypte à la Syrie ;

(1) 16 Pluviôse, an 7, 4 Février, 1799, il se porte sur la Syrie.

Il n'a craint ni les maux qui désolent ces lieux,
Ni les sables brûlants, ni ces déserts affreux,
Où l'œil du voyageur errant dans le silence,
Souvent découvre à peine un signe d'existence.
Il fallait au vainqueur un port, un point d'appui,
Pour ouvrir une route entre le Nil et lui,
Et tirer de l'Egypte un appareil de guerre
Qu'un siège projeté nous rendait nécessaire :
El-Arisch et Jaffa se présentaient à nous, (1)
Leurs remparts, tour-à-tour, sont tombés sous nos coups—
Jaffa ! ce nom rappelle un trait plein de noblesse,
Et digne des beaux jours de Rome et de la Grèce.
Sur ces bords, le tombeau de tant d'Européens,
D'un fléau dévorant nos soldats sont atteints.
Tel qu'un père inquiet pour des enfants qu'il aime,
Méprisant le péril et s'oubliant lui-même,
Leur chef errait souvent dans ces tristes dépôts
Où la mort promenait sa redoutable faux.
Là, des fils d'Esculape encourageant le zèle,
Il combat du poison l'activité cruelle,
Prodigue à ses enfans les soins et les secours,
Tâche de ranimer leur espoir et leurs jours.

(1) 28 Février, 1799, prise de Jaffa.

Le malade expirant entr'ouvre sa paupière,
Cherche un reste de force, un rayon de lumière,
Pour contempler encore, une dernière fois,
L'illustre compagnon de ses nobles exploits.
Si l'on en croit, pourtant, la noire calomnie,
De ses soldats lui-même il abrégea la vie.
O mânes généreux, sortez de vos tombeaux,
Elevez votre voix en faveur d'un héros !
Et vous, témoins vivants d'un fait qu'on dénature,
Défendez la vertu des traits de l'imposture !
Le fléau laisse enfin respirer nos soldats ;
Mars vient de leur rouvrir la scène des combats.
De la mer Tyrienne ils suivent le rivage :
Saint-Jean-d'Acre à leurs yeux s'élève sur la plage,
Montrant ses minarets, ses tours, ses boulevards,
Fier de voir dans son port flotter les Léopards.
Peindrai-je les horreurs de ce siège terrible ? (1)
Assiégeants, assiégés, tout semble être invincible.
Moins redoutable en plaine, un soldat du Croissant
Est derrière ses murs un lion rugissant.
La valeur des Français enfante des miracles ;
Mais quels faibles moyens pour vaincre les obstacles !
Ils ont contre eux la terre et les flots à la fois ;

(1) Soixante et un jours de tranchée ouverte, Mars, Avril, Mai, 1799.

L'Anglais, maître de l'onde, enlève leurs convois ;
Ils n'ont plus, pour saper une épaisse muraille,
Que le bronze qui gronde en un jour de bataille.
La foudre, cependant, mugit de toutes parts,
Et leur ouvre un passage à travers les remparts,
Nos braves, affrontant les feux, les cimeterres,
S'élancent sur la brèche, y plantent leurs bannières.
Muse, élève tes chants et ranime ta voix,
Dis-nous de ces guerriers les immortels exploits—
Mais quel œil percerait cette affreuse mêlée,
Et la vague de feu sur la vague roulée ?
Ici, le plomb mortel part et vole en sifflant ;
Là, le bronze enflammé lance un globe brûlant,
Qui, décrivant un arc dans les airs qu'il sillonne,
Tombe, éclate, et détruit tout ce qui l'environne.
Des flots de combattants roulent tumultueux ;
Le fer croise le fer, les feux croisent les feux ;
Sur le corps du Français le Musulman succombe ;
Un assaillant succède à l'assaillant qui tombe.
A travers des monceaux de morts et de mourants,
Nos bataillons vainqueurs, de carnage fumants,
Percent jusqu'au palais du Musulman barbare,
De ce monstre échappé des gouffres du Tenare,
Qui, plein de la fureur des esprits infernaux,
Fit enfermer vivants des Français sous les eaux.

Regarde, affreux Djezzar, les flammes vengeresses
Consumer ton palais, dévorer tes richesses !
Que n'ont-elles aussi, dans leur juste fureur,
D'un forfait exécrable enveloppé l'auteur !

Le Turc, en ce moment, loin de perdre courage,
Redouble contre nous les efforts de sa rage :
Soldats et citoyens, tout marche, tout s'unit,
De leurs cris forcenés la ville retentit ;
La masse, en s'accroissant, s'enhardit et s'avance ;
Le nombre va bientôt accabler la vaillance ;
Le Français au péril oppose un front serein ;
Vers les remparts ouverts il se fraye un chemin,
Et, déployant ses feux sur la foule ameutée,
Abandonne, à pas lents, la scène ensanglantée.
Tel un lion, suivi par de nombreux chasseurs,
Fait encore, en fuyant, pâlir ses agresseurs.

Depuis ce grand assaut, la ville enorgueillie
A contre les Français tenté mainte sortie ;
Mais de plus grands périls les menacent encor :
Un sombre orage gronde autour du mont Thabor :
Une foule guerrière inonde la vallée,
Foule par les Pachas à la hâte assemblée,
Et qui doit assaillir les Français dans leur camp ;
Mais un chef attentif prévient ce mouvement.
Tandis que l'ennemi, se croyant hors d'insulte,

Néglige la prudence et s'agite en tumulte,
Dérobant avec art leur marche et leurs desseins,
Dix colonnes sur lui fondent par dix chemins. (1)
Leur choc inattendu brise une force immense ;
Leur admirable accord centuple leur puissance :
Les guerriers du Sultan, surpris et consternés,
Ne pouvant résister à ces feux combinés,
Se dissipent, vaincus par une faible armée,
Comme le vent dissipe une vaine fumée,
Et le Thabor voit fuir, éperdus de frayeur,
Ceux qu'il voyait hier pleins d'audace et d'ardeur.
Apres avoir rompu ces bandes innombrables,
Le vainqueur, resserrant ses lignes formidables,
De la ville aux abois a pressé les contours ;
Mais l'Egypte attaquée exige un prompt secours.
Il quitte Saint-Jean-d'Acre, à l'instant de le prendre,
Et laisse l'Ottoman sur un monceau de cendre.
Il a revu du Nil les peuples mal soumis,
Et retrouvé ses bords tout couverts d'ennemis.
Albion, contre nous s'alliant à l'Asie,
Des fils de Mahomet dirige la furie ;
Tout semble conspirer la perte des Français,
Le désespoir peut seul les sauver désormais :

(1) 27 Germinal, an 7, 16 Avril, 1799, bataille du Mont-Thabor.

L'Ottoman, soutenu par un corps britannique,
A pour lui maintenant le nombre et la tactique,
Au sang-froid s'unira l'impétuosité ;
Contre tant d'ennemis que peut l'habileté ?
Que peut un faible corps où la guerre et la peste
Ont porté tour-à-tour leur ravage funeste ?
Mais je vois là César, César et son destin !—
Il inspire aux soldats un courage romain ;
Pour eux, pour leur patrie, un triomphe s'apprête,
Et de nouveaux lauriers viendront ceindre leur tête ;
Aboukir, scène illustre, où le vaillant Nelson (1)
A rehaussé l'éclat du trident d'Albion,
Si tes flots ont été témoins de sa victoire,
Tes murs sont, à leur tour, témoins de notre gloire !
Les alliés vaincus regagnent leurs vaisseaux ;
Le vainqueur d'Aboukir jouit de ses travaux.
Déjà ses soins actifs, sa sage vigilance,
Ont rétabli par-tout l'ordre et l'obéissance.
Tandis qu'en sa pensée il roulait divers plans,
Pour soustraire à jamais l'Egypte à ses tyrans,
Il errait quelquefois loin des murs du Grand-Caire,
Suivi d'un Mamelouck, son escorte ordinaire.

(1) 7 Thermidor, an 7, 25 Juillet, 1799, célèbre bataille d'Aboukir. Défaite totale des Turcs.

Un jour il observait un monument pompeux,
Ouvrage de ces rois follement orgueilleux
Qui, croyant dans la mort être encor quelque chose,
Elevèrent la masse où leur néant repose.
Un désir curieux enflamme le guerrier :
Aux soins du Mamelouck remettant son coursier,
Il entre hardiment dans cette tombe immense,
Où règne, avec la nuit, un lugubre silence,
Que l'oiseau de la mort interrompt quelquefois,
Soit par les cris aigus de sa sinistre voix,
Soit en frappant, du bruit de ses ailes sifflantes,
Des spacieux salons les voûtes résonnantes.
Après avoir suivi des conduits tortueux,
A la faible clarté d'un jour souvent douteux,
Sur un rang de tombeaux, où le temps, par sa rouille,
A remplacé des rois la fragile dépouille,
Le héros fatigué vient chercher un appui.
Ses regards vaguement erraient autour de lui :
Tout-à-coup du sommet de ces arcades sombres,
Un fantôme éclatant perce à travers les ombres.
Sa forme auguste annonce un envoyé des cieux ;
Sur ses épaules flotte un manteau radieux,
Où tranche sur le fond la sémillante abeille ;
Sur sa poitrine est peint un aigle qui s'éveille :
On croirait qu'il respire et va prendre l'essor ;

De son bec se déroule un bandeau tricolor :
Là paraît un guerrier resplendissant de gloire ;
Près de lui sur un char s'élève la victoire,
Qui, d'un air triomphant, lui présente à la fois
La palme des vainqueurs et le bandeau des rois.
Mon fils, dit au héros le céleste génie,
Dieu veut que, du séjour de la gloire infinie,
Dans celui de la mort je descende vers toi :
Pour protéger la France, il s'est servi de moi.
Cette Egypte où tu veux propager les lumières,
Fut toujours asservie à des erreurs grossières :
Tu sais qu'elle éleva des temples aux mortels,
A la brute, à la plante, érigea des autels ;
Qu'enfin, triste jouet d'une ignorance extrême,
Elle vit Dieu dans tout, excepté dans Dieu même.
Cependant, la raison sur la nuit de l'erreur
Répandit lentement une faible lueur :
Parmi des fictions souvent incohérentes,
Ce peuple renferma des leçons importantes ;
Il eut des mœurs, des lois, des sciences, des arts ;
Pour s'instruire chez lui l'on vint de toutes parts :
De lui sortit la Grèce en prodiges féconde ;
Il fut le précepteur de l'enfance du monde.
On admira toujours les sages contrepoids
Qui réprimaient l'orgueil et le pouvoir des rois.

Mais il perdit ses mœurs, il perdit la sagesse ;
Vaincu par l'Orient, sur-tout par la mollesse,
Dans un long esclavage il fut enseveli,
Et sous un joug de fer maintenant avili,
Il ne sent plus le poids, la honte de sa chaîne.
Abandonne, mon fils, une entreprise vaine :
Tu vas voir ta conquête échapper de tes mains ;
Le ciel veut t'employer à de plus grands desseins,
Et te réserve ailleurs une gloire immortelle :
Va, mon fils, secourir la France qui t'appelle.
Ce pays que ton bras rendit si florissant,
Tu vas, à ton retour, le trouver languissant.
Quand tu l'auras sauvé, quand la reconnaissance
T'aura de tes exploits offert la récompense,
Redoute un double écueil funeste aux plus grands cœurs,
L'ivresse du pouvoir, le poison des flatteurs.
L'ange, à ces derniers mots, d'un torrent de lumière
Inonde, en s'envolant, la pyramide entière.
Le héros, agité de cet avis divin,
Se lève, et de la ville il reprend le chemin.
La volonté du ciel s'est assez exprimée,
Il quitte avec regret sa généreuse armée,
Et confie à Kléber ce dépôt important.
Dans le port d'Aboukir une barque l'attend.—

Pars, vole, fends les flots, vole, barque légère,
Qui portes dans tes flancs les destins de la terre !--
Elle a franchi déjà, malgré les rois des eaux,
Ce long trajet de mer que gardaient leurs vaisseaux.

CHANT DEUXIÈME.

Bonaparte, Consul.—Effets de son retour.—Bataille de Marengo.—Gouvernement du Consul.—Dangers du Consul.—Etat de la France.

Qu'au retour du héros la France était changée !
Hélas ! dans quel abîme il la trouva plongée !
Ce chef dont le génie atterrait les Germains,
A peine avait cinglé vers les bords Africains,
Qu'on avait vu s'ouvrir les plus funestes scènes :
La guerre reparut et ralluma les haines ;
Un vertige fatal, égarant les esprits,
Vint ranimer soudain la rage des partis.
La victoire infidèle avait fui nos bannières ;
Le Germain triomphant menaçait nos frontières.
En un instant la France eut perdu sa splendeur :
De tout le sol conquis par deux ans de valeur,
Gênes seule restait, Gênes dont la défense
Envain de Masséna signalait la constance.
Tout enfin présageait des orages nouveaux :

On tremblait de revoir le règne des bourreaux.
Une charte confuse et tout empreinte encore
Du désordre des temps qui la virent éclore,
Edifice fragile, ouvrage trop hâté,
Allait, presque en naissant, tomber de vétusté ;
Personne ne doutait de sa chûte prochaine.
Pour écarter les maux qu'une secousse entraîne,
Tout ce que le Sénat renferme de plus sain,
D'une utile réforme a conçu le dessein.
On invoque un héros dont la main protectrice
Nous a déjà tirés des bords du précipice.
Le héros vient, il tonne au milieu du Sénat :
" Représentants," dit-il, " hélas ! dans quel état
" Je revois ce pays si fortuné naguère !
" Je vous laissai la paix, je retrouve la guerre !
" Je vous laissai puissants et couverts de lauriers,
" Je vous vois aujourd'hui trembler pour vos foyers !
" Vos défenseurs sont morts, la France est dans les
larmes,
" Les trésors épuisés, les arsenaux sans armes !
" Ces maux, qu'avez-vous fait pour nous en garantir ?
" Vous avez discuté, quand il fallait agir !
" Le Germain, chaque jour, renforce ses cohortes,
" Il approche, il vous presse, il mugit à vos portes,
" Et, ne prenant conseil que de vos passions,

" Vous consumez le temps dans les dissentions !
" Bientôt l'état, sapé jusque dans ses racines,
" Ne présentera plus qu'un monceau de ruines.
" Sénateurs, repoussez un système impuissant."—
A ces mots, une voix pousse un cri menaçant :
" De quel droit oses-tu venir dans l'assemblée ?
" La loi te le défend." " Vous l'avez violée !"
Lui répond l'orateur, " Vous l'invoquez en vain :
" Ce n'est plus aujourd'hui qu'un inutile frein,
" Qu'une arme à deux tranchants dont votre frénésie
" Se sert pour déchirer le sein de la patrie."
Ce reproche enflammant l'esprit des factieux,
Plusieurs vers le héros s'élancent furieux.
Celui-ci ne voit pas, dans le feu qui l'anime,
Le poignard contre lui dirigé par le crime ;
Un de nos grénadiers le saisit dans ses bras,
L'enlève et le reporte au milieu des soldats.
Du Sénat, cependant, la plus sage partie,
Voulant se délivrer du joug de l'anarchie,
Déclare qu'elle ira siéger hors de Paris.
La Faction s'agite et redouble ses cris.
Les Anciens, résolus de réduire au silence
Ces apôtres du trouble et de la violence,
Font marcher le héros qui, docile à leur voix,
Et muni d'un pouvoir consacré par nos lois,

Dissipe des Cinq-Cents la foule mutinée.
La Discorde avec eux s'envole consternée,
Et suit, en rugissant, ces esprits inquiets,
Se repaissant encor de sinistres projets.
Un calme heureux succède à tant d'effervescence :
Le Sénat veille en paix au salut de la France.
Un régime nouveau, plus fort, mieux cimenté,
Aux mains de trois Consuls commet l'autorité.
On place au premier rang le vainqueur d'Italie,
Ce héros qui deux fois a sauvé la patrie.
Le Timon de l'état s'affermit dans ses mains,
Et tout dit qu'il est né pour régir les humains.
Notre libérateur a rouvert sa carrière :
Il jette autour de lui des faisceaux de lumière ;
On tourne ses regards vers l'astre bienfaisant ;
On s'échauffe aux rayons d'un feu vivifiant.
Du néant tout-à-coup a jailli l'existence ;
L'ordre et la liberté remplacent la licence ;
Le courage renaît dans les cœurs abattus,
Et tout annonce enfin le retour des vertus.
De la patrie en deuil la voix s'est fait entendre : (1)
A ce touchant appel on s'empresse à se rendre ;
On veut se signaler sous les yeux d'un héros

(1) 17 Ventôse, an 8, 8 Mars, 1800, armée de réserve formée à Dijon.

Dont le nom seul promet des triomphes nouveaux,
Avec les vieux guerriers, colonnes de la France,
La jeunesse saura disputer de vaillance.
Tout marche de concert vers ces monts sourcilleux (1)
Qui séparent de nous un vainqueur orgueilleux.
De neige et de glaçons les Alpes couronnées
Semblent comme aplanir leurs cimes étonnées. (2)
Ces monts, de la nature effrayants boulevards,
Qui se croyaient exempts des approches de Mars,
Ont vu, dans leurs frimas, sur leurs roches pendantes,
Des hommes, des coursiers, des armes éclatantes ;
Un bruit confus de voix et de hennissements
Frappe ces vieux échos de la foudre et des vents.
Du séjour des hivers et des noires tempêtes
Le nouvel Annibal vient de franchir les crêtes :
Par un art jusqu' à lui peu connu des humains,
Comme une ombre rapide il se montre aux Germains :
Quand déjà nos soldats, déployés dans la plaine, (3)
Avaient fait les apprêts d'une attaque prochaine,

(1) 16 Floréal, an 8, 6 Mai, 1800, le Consul part de Paris pour commander en personne l'armée d'Italie.

(2) Les Alpes franchies en 4 jours, du 17 au 21 Mai, 1800.

(3) 22, 24, 25, 26 et 27 Mai, prise de Suze, de la Brunette, d'Ivrée. Grands avantages remportés sur les Autrichiens, 20 Prairéal, an 8, 9 Juin, 1800, le Consul gagne la bataille de Montebello.

Les tranquilles Germains, dans leur gloire assoupis,
A peine les croyaient hors des murs de Paris.
Dans les champs Cisalpins quel tableau se présente !
La nature se tait, la terre est dans l'attente.
Non loin de ces tombeaux où dorment les Teutons,
Viennent s'entreheurter deux grandes nations.
Le bruit de cette lutte a percé chez les ombres :
De l'Averne aussitôt quittant les rives sombres,
Camille et Marius rasent les Apennins,
Et viennent contempler les Français, les Germains,
Descendants des guerriers qu'a détruits leur vaillance.
Promenant leurs regards sur une scène immense,
Ils observent l'esprit qui meut tous ces grands corps,
Leur savant mécanisme et leurs puissants ressorts ;
Ils admirent sur-tout cette étonnante armure,
Ces terribles secrets que la sage nature
Avait long-temps cachés aux regards des humains :
Ces longs tubes de fer qui tonnent dans leurs mains,
Et ces foudres brûlants qui lancent sur la terre
Des feux plus destructeurs que les feux du tonnerre.
Que les temps sont changés, et que ces arts nouveaux
Agrandissent l'Europe aux yeux des deux héros !
Tandis que, balancés au sommet de la nue,
Du combat qui s'apprête ils attendent l'issue,

La trompette guerrière a donné le signal : (1)
Tout s'ébranle à la fois, plein d'un courage égal.
Un feu roulant parcourt un immense théâtre ;
L'horizon s'est couvert d'une vapeur blanchâtre,
Qui flotte, fuit, revient, s'épaissit par instants,
Et dérobe le ciel aux yeux des combattants.
De cent tubes d'airain les bouches foudroyantes
Mêlent à leur fracas leurs flammes ondoyantes ;
Le fer, le plomb lancés s'entrefroissent dans l'air ;
Le bruit succède au bruit, et l'éclair à l'éclair ;
Parmi les tourbillons d'une épaisse fumée,
Etincellent les flots d'une mer enflammée :
Le Vésuve et l'Etna, de leurs flancs caverneux,
Dans leur embrasement, vomissent moins de feux.
Par dégrés, l'horizon s'éclaircit, se dégage,
Et présente au grand jour la scène du carnage.
On s'approche, on se heurte, un affreux cliquetis
Retentit à travers le tumulte et les cris.
Des Germains plus nombreux le centre redoutable
S'avançait, conservant sa masse impénétrable.
Ils avaient vu fléchir les bataillons français :
Aussitôt, enhardis par ce premier succès,
Ils avaient déployé leurs ailes dans la plaine,

(1) 25 Prairéal, an 8, 14 Juin, 1800, célèbre bataille de Marengo.

Pour nous presser bientôt dans une étroite chaîne ;
Ils n'acheveront pas ce cercle audacieux :
Le Consul voit leur plan, qu'il va tourner contre eux.
Il les laisse, à loisir, s'avancer et s'étendre,
Se replie avec art, se borne à se défendre ;
Il s'arrête soudain sur un tertre élevé,
Avec quelques guerriers d'un courage éprouvé :
Là, tandis qu'il attend un corps dont la présence
Doit faire en sa faveur incliner la balance,
Il soutient hardiment, avec un faible appui,
Le torrent furieux qui vient fondre sur lui.
Vous l'eussiez vu, paisible et froid dans la tourmente,
Réprimer des Germains l'attaque véhémente ;
Vous l'eussiez vu lui-même, au centre du combat,
Parcourir tous les rangs, animer le soldat ;
Vous l'eussiez vu braver les carreaux du tonnerre,
Qui venaient à ses pieds faire voler la terre,
Et conserver, enfin, dans cet affreux conflit,
La fermeté du cœur, le calme de l'esprit.
Tel, sur le Mont Liban, un cèdre magnifique,
Balançant dans les airs sa chevelure antique,
Prêts à fondre sur lui, voit les fiers ouragans,
Et brave la fureur de leurs mugissements.

Les soldats, pour sauver cette tête chérie,
Ce héros leur soutien, l'espoir de la patrie,

Cherchent à l'écarter d'un point si dangereux ;
Il persiste, il veut vaincre, ou mourir avec eux.
BERTHIER lui-même approche, et, d'une voix émue,
Vient annoncer qu'il croit la bataille perdue.
" BERTHIER," dit le Consul, avec un front serein ;
" D'où vous vient cette crainte et ce trouble soudain ?
" Que l'on fasse à l'instant avancer la réserve :
" Quoi ! ne voyez-vous pas que l'ennemi s'énerve ?
" Sur son centre isolé dirigeons tous nos coups,
" Et le sort va bientôt se déclarer pour nous."
Il dit, en ce moment se montre dans l'arène
Un guerrier protecteur qui va changer la scène :
DESAIX ! voilà DESAIX ! par mille voix redit,
Ce mot a des soldats électrisé l'esprit ;
Il se répand au loin, ranime le courage,
Et semble du succès devenir le présage.
Tous ceux qu'un choc terrible a d'abord repoussés,
Tous les soldats errants, tous les corps dispersés,
Ont du brave DESAIX aperçu la phalange :
Sous son heureuse enseigne on accourt, on se range.
En observant l'ardeur, les transports éclatants,
Qui brillent sur le front de tous les combattants,
Le Consul s'applaudit de sa persévérance.
D'un pas rapide et fier, la colonne s'avance :
MELAS déconcerté voit pâlir les Germains,

Et sent que la victoire échappe de ses mains.
C'est en vain qu'il voudrait rappeler ses deux ailes,
Qui suivent loi de lui des ombres infidèles :
Avant même que l'ordre ait pu leur arriver,
Il voit briller la foudre et l'orage créver.
La colonne de feu s'ouvre un affreux passage ;
Le Germain, qui, trop fier d'un premier avantage,
De ses cris de victoire a fatigué les airs,
Abattu, foudroyé par un si prompt revers,
Sent vaciller le glaive entre ses mains tremblantes ;
La terreur a saisi ses cohortes errantes ;
Ce qui résiste encor, victime de l'honneur,
N'est plus qu'un aliment qui nourrit la fureur,
Et redouble sans fruit les horreurs du carnage.
De la destruction par-tout s'offre l'image :
Des armes en éclats et des chars fracassés ;
Des hommes, des coursiers, l'un sur l'autre entassés ;
Des cadavres souillés de sang et de poussière,
Près de qui fume encor la foudre meutrière ;
Des troncs défigurés, des membres palpitants ;
Sur le corps de leurs chefs les soldats expirants ;
Là, des Germains épars, que la frayeur entraîne,
Ou las et haletants, se soutenant à peine ;
Plus loin, des corps entiers, qui, séparés des leurs,
Ont déposé le fer aux pieds de leurs vainqueurs.

Dans ce carnage affreux, notre perte est légère—
Que dis-je ! il en est une, une, hélas, bien amère !
Desaix a succombé dans la fleur de ses ans,
Digne par ses vertus, comme par ses talents,
De vivre dans nos cœurs, de briller dans l'histoire.
La mort vient le frapper dans le sein de la gloire.
Il meurt en exhalant les regrets d'un héros.—
O France, sur l'airain grave ses derniers mots :
" Allez dire au Consul que je quitte la vie,
" Heureux d'avoir versé mon sang pour la patrie,
" Et que si d'un regret mon cœur est agité,
" C'est d'avoir fait trop peu pour la postérité."

Le Français, en perdant un guerrier qu'il adore,
S'enflamme d'un courroux plus redoutable encore :
Ah ! qu'il devient fatal au malheureux Germain,
Le trait qui de Desaix a déchiré le sein !
Tout allait succomber sous l'effort de la rage :
" Pour Dieu, cessez le feu, suspendez le carnage,
" Et je consens à tout," s'est écrié Melas.
A ces mots le Consul rappelle ses soldats :
Tout s'arrête et se calme à sa voix révérée,
A sa voix la pitié dans les cœurs est rentrée ;
Les Français, les Germains, ensemble confondus,
De l'œil de la fureur ne se regardent plus.

Un pacte glorieux vient de rendre à la France

Sa superbe conquête et sa prépondérance :
L'Italie et ses forts retombent dans nos mains ;
Nous abattons d'un coup l'orgueil de nos voisins.
Et qui donc a produit ce changement rapide ?
Qui nous a relevés ? c'est le bras d'un Alcide.
O France, honore-le cet habile guerrier :
C'est ton plus ferme appui, ton plus sûr bouclier.
Quoi ! tu pourrais un jour oublier ce grand homme,
Qui ramène pour toi les beaux siècles de Rome.
Il t'élève, au-dehors, par d'éclatants succès,
Sa sagesse, au-dedans, t'offre d'autres bienfaits.
Il ferme le dernier de ces hideux repaires (1)
Où le crime ourdissait ses trames sanguinares,
Et, si sa politique épargne nos bourreaux,
Il enchaîne leur rage, étouffe leurs complots.
Il ranime les arts, les lettres, les sciences,
Honore le talent, l'appelle aux récompenses.
La reine des cités, dans son glorieux sein,
Voit éclater par-tout le goût du souverain.
Trésors des arts nouveaux et de ceux de la Grèce,
Des chefs-d'œuvre immortels comblent notre richesse.
Les fleuves étonnés, en divisant leurs eaux,
Versent leur superflu dans d'utiles canaux :

(1) C'est lui qui a fermé le dernier club des Jacobins, qui s'était rouvert à Paris, rue du Bacq, sous le directoire.

Le commerce au-dedans n'aura plus de barrière ;
Au-dehors il ira jusqu'où va la lumière.
Déjà du Nord au Sud s'ouvrent de nouveaux ports,
Et les vaisseaux lancés glissent sur leurs supports.
Sur ces eaux que la barque osait raser à peine,
Se balance aujourd'hui la pesante carène.
La France est convertie en un vaste atelier ;
L'air retentit des chants du joyeux ouvrier.
Ici, j'entends crier et la lime et la scie,
Là, le pavé sonnant sous les coups de la hie ;
Ailleurs, le lourd bélier s'abat sut le poteau,
Et plus loin, le soufflet ronfle dans le fourneau.
Tout est en mouvement sur un espace immense ;
L'espoir a ranimé les bras de l'indigence.
Un asile est ouvert au vieil âge, au malheur.
Sur un sol affranchi, l'heureux agriculteur
Fredonne un air champêtre, en sillonant les plaines,
Sourit au doux tableau des récoltes prochaines,
Et sous son humble chaume attendu par l'amour,
Vient oublier, le soir, les fatigues du jour.

Fuyez, monstres hideux, Vandalisme, Anarchie,
Laissez régner en paix un chef plein de génie !
Au culte des Chrétiens il rend tout son éclat : (1)
Sur cette base auguste il affermit l'état ;

(1) Concordat.

Mais des cultes divers respectant la croyance,
Il maintient entre tous une sage balance.
Il rend à leur pays ces malheureux Français (1)
Qu'avaient fait fuir des temps de trouble et de forfaits.
Il étouffe le feu des discordes civiles,
Et calme les Bretons, si long-temps indociles. (2)
Il rassemble nos lois, les lie en un faisceau ; (3)
Dans leur dédale obscur il porte le flambeau,
Et toutes, se prêtant des clartés mutuelles,
Vont suivre, de concert, des routes plus fidèles.
Mais la France, paisible et touchant au bonheur,
Devient pour ses voisins un sujet de terreur.
Un homme la soutient, c'est lui qu'il faut détruire ;
Au-dehors, au-dedans, contre lui tout conspire.
Après tant de revers, l'Empereur des Germains
Vient de reprendre encor ses hostiles desseins.
Bientôt vaincu, pressé, tremblant pour sa couronne,(4)
Il demande la paix, le Consul la lui donne. (5)
Les succès d'un héros que protège le ciel,
De la haine implacable ont rallumé le fiel.

(1) Pacification de la Vendée.
(2) Rappel des Emigrés.
(3) Code civil.
(4) Bataille de Hohenlinden.
(5) Paix de Luneville.

Des Suppôts de l'enfer, le cœur brûlant de rage, (1)
Dans un étroit détour veillent sur son passage :
Là, d'un feu dévorant les redoutables flots
Doivent envelopper le char et le héros.
Le char roule et paraît vers l'embûche où le crime
Attendait, frémissant, sa paisible victime ;
Les coursiers, dirigés par une habile main,
De l'instrument de mort jeté sur leur chemin
Ont évité le choc dans leur course légère ;
Derrière eux étincelle une affreuse lumière :
C'est l'éclair, c'est la foudre avec tous ses éclats ;
Tout, dans les alentours, s'écroule avec fracas,
Et le crime en fureur, trompé dans son attente,
S'enfuit, aux cris plaintifs d'une foule expirante.
Las de ses vains efforts, le souverain des eaux
Semble lui-même enfin désirer le repos. (2)
Dans son repaire obscur Erynnis se retire ;
L'Europe s'est calmée, et la France respire—
Calme trompeur, hélas !—Albion, dans son cœur,
Pourrait-elle aux Français pardonner leur splendeur ?
Elle a poussé déjà de nouveaux cris de guerre : (3)

(1) Explosion de la machine infernale.
(2) Paix d'Amiens.
(3) Ultimatum impérieux de l'Angleterre et Embargo, 13 Mai, 1803.

Du haut de ses rochers cette fière insulaire
Suit d'un œil attentif le colosse étonnant
Qui fait sous son pouvoir fléchir le Continent.
Elle a juré sa perte, et, lasse de le craindre,
Cette fois d'un trait sûr elle espère l'atteindre.
La France, qui jamais n'avait su la haïr,
S'irrite enfin contre elle et veut la prévenir.
Nos guerriers, reprenant leur course triomphale,
Ont conquis d'Albion la terre électorale ; (1)
Et tandis qu'animé du plus ardent courroux,
Le Consul se prépare à porter d'autres coups ;
Tandis que sur ses bords l'Océan Britannique (2)
Entend déjà frémir une troupe héroïque ;
Des Français, devenus indignes de ce nom,
Ont médité la mort du rival d'Albion. (3)
Echappé du péril par un nouveau prodige,
Bravant ces coups obscurs, la main qui les dirige,
Et marchant vers son but, sans craindre pour ses jours,
De ses nobles destins il va suivre le cours.
Ce Consulat heureux et qui, dès sa naissance,
Avait porté si haut la gloire de la France,

(1) L'Electorat d'Hanovre envahi, 1 et 2 Juin, 1803.
(2) Formation d'une armée sur les côtes.
(3) Conspiration de Georges Cadoudal et de Pichegru.

Malgré les traits brillants qui le rendent fameux,
Ne présentait encor qu'un avenir douteux.
Supérieur sans doute au précédent système,
Mais plus fort par le chef qu'il n'était en soi-même,
Il pouvait, ou périr avec son fondateur,
Ou passer dans les mains d'un faible successeur ;
Enfin, le Consulat, trop sujet à l'orage,
Peu conforme peut-être à l'esprit de notre âge,
N'offrait point ce garant de la sécurité
Qu'offre dans le pouvoir la force d'unité.
On veut que, revêtu du plus auguste titre,
Le sauveur de la France en soit l'unique arbitre :
Le nom de roi n'a plus son prestige aujourd'hui,
Il en est un plus grand, on le choisit pour lui ;
Inspiré par l'amour et la reconnaissance,
Ce choix est consacré par le vœu de la France.

CHANT TROISIÈME.

Napoléon Empereur.—Guerre avec l'Autriche et la Russie.—Campagne d'Austerlitz.

Un empire s'élève, et, fort dès son berceau, (1)
De la grandeur du chef porte déjà le sceau.
La France, sous les traits d'une fière amazone,
Rayonnante de gloire, apparaît près du trône.
Elle a quitté du deuil les lugubres couleurs ;
Son front noble est orné de guirlandes de fleurs ;
Dans ses traits rajeunis brillent de nouveaux charmes,
Et ses yeux pleins d'amour, chargés de douces larmes,
Souriant au héros, auteur de son salut,
D'un juste sentiment acquittent le tribut.
Un peuple, retrempé comme au feu du génie,
Contemple avec orgueil sa nouvelle patrie ;
L'étincelle électrique a passé dans son cœur,
Il s'enflamme et s'élance à la voix de l'honneur.
Les rois que l'Angleterre armait pour sa querelle,
Avaient été vaincus, il ne restait plus qu'elle.
Déjà sur l'Océan s'agitaient nos guerriers, (2)

(1) 18 Mai, 1804.
(2) L'Empereur au camp de Boulogne, 19 Juillet, 1804.

Tout prêts à l'attaquer jusque dans ses foyers,
Et déjà d'Albion les plages frémissantes
Voyaient étinceler nos armes menaçantes,
Lorsque, pour écarter un si pressant danger,
Dans un affreux dédale on sut nous replonger.
Une trame nouvelle, habilement ourdie,
Ramène contre nous l'Autriche et la Russie.
NAPOLEON, forcé de suspendre son plan,
Rapelle ses guerriers des bords de l'Océan. (1)
Renonçant cette fois à la lenteur Germaine,
Et portant sur Munich son attaque soudaine,
FRANÇOIS s'était promis, par sa célérité,
De dompter un rival jusqu'alors indompté.
Mais, tel que l'on nous peint le maître du tonnerre,
Quand il parcourt les cieux pour effrayer la terre,
NAPOLEON franchit fleuves, monts et forêts,
Renverse de FRANÇOIS les superbes projets,
Et les Aigles Germains, perdant leur arrogance,
Ont abaissé leur vol devant l'Aigle de France.
Déjà de toutes parts les agresseurs surpris
Se refoulent, vaincus, jusque dans leur pays.
L'Empereur des Français compte chaque journée
Par les succès brillants dont elle est couronnée.

(1) 15 Fructidor, an 14.

A Vertingen, Gunsbourg, l'ennemi confondu (1)
Succombe sous le glaive, ou s'enfuit éperdu.
Munich a vu briller nos armes triomphantes ;
On presse des Germains les cohortes tremblantes.
L'Empereur fond sur Ulm d'un vol précipité : (2)
Un cercle impénétrable entoure la cité ;
Les nombreux défenseurs qu'elle a dans son enceinte,
Semblent la garantir d'une subite atteinte ;
Mais l'aspect du héros et de ses étendards,
La foudre déjà prête à briser les remparts,
Font pâlir cette foule interdite et confuse ;
Vous croiriez qu'elle a vu la tête de Méduse :
Triomphe glorieux, qui, sans coûter de pleurs,
Met une armée entière au pouvoir des vainqueurs ! (3)
Bientôt l'Inn est franchi, sur Braunau l'on s'avance :
Rien ne peut des Français soutenir la présence.
Quel bruit sur Dierstein attire mes regards ? (4)
Quel tableau de la gloire et des fureurs de Mars !
MORTIER, sachant au nombre opposer son génie,
L'art, l'intrépidité d'une troupe aguerrie,
Affronte le sarmate, et détruit un renfort,
Orgueilleux précurseur des phalanges du Nord.

(1) 16 et 19 Vendémiaire, an 14.
(2) 25 *idem.*
(3) 20 Brumaire, an 14.
(4) 22 Brumaire, an 14.

La ville des Césars se rend sans résistance,
Et reçoit dans ses murs le Monarque de France. (1)
L'Empereur des Germains a quitté ce séjour :
Aux bords de la Morave il transfère sa cour ;
Là, joignant ses débris aux forces d'ALEXANDRE,
Qui des glaces du Nord accourt pour le défendre,
Il espère en vainqueur rentrer dans ses états ;
Mais déjà nos guerriers ont volé sur ses pas.
Le sort, à Zuntersdorff, vient encor nous sourire,
Et FRANÇOIS consterné sur Olmutz se retire.
ALEXANDRE, à Vischau, concentrant tous ses corps,
Prépare contre nous de vigoureux efforts.

Des hordes qui du Don boivent l'onde sauvage,
Et qui n'ont que l'instinct du meurtre et du pillage,
Font plier sous leur poids quelques soldats Français:(2)
Le Russe, enorgueilli par ces premiers essais,
D'un triomphe assuré croit voir briller l'aurore.
Dans un si fol espoir pour l'affermir encore,
L'Empereur se retire au milieu de la nuit,
Comme un vaincu tremblant que le vainqueur poursuit.
Les ennemis, trompés par sa feinte retraite,
Ne semblent déjà plus douter de sa défaite.
Tout va de leur erreur épaissir le bandeau,
Tout conspire à la fois à creuser leur tombeau.

(1) 25 Brumaire, an 14.
(2) 7 Frim. an 14, à 9 heures du matin.

Pour épagner le sang que l'orgueil veut réprandre,
SAVARY près du Czar est chargé de se rendre,
Et de lui présenter l'olive de la paix.
Le Czar, avec honneur accueille le Français,
Au cri de la raison d'abord prête l'oreille,
Et dans son cœur ému l'humanité s'éveille ;
Mais les adulateurs, autour de lui pressés,
D'un jeune souverain conseillers insensés,
Exaltant à ses yeux la vaillance sarmate,
Lui présentent l'espoir d'un laurier qui le flatte :
" Le Français, disaient-ils, a tremblé devant vous,
" Demain, vous le verrez tomber à vos genoux :
" En vous offrant la paix, il trahit sa faiblesse,
" Sa retraite hâtée annonce sa détresse ;
" Sachez prouver, seigneur, à ces hommes si vains
" Qu'ils n'ont plus devant eux de timides Germains."
Cependant, ALEXANDRE, avant le jour célèbre
Qui pour les siens, pour lui, deviendra si funèbre,
Dépêche à l'Empereur l'altier DOLGOROUKI :
Arrivé dans le camp, l'aveugle favori
Croit voir de la terreur la pâle contenance,
Et juge les Français déjà vaincus d'avance.
L'Empereur, se jouant de sa crédulité,
Prend un air de réserve et de timidité ;
Sûr de punir bientôt un orgueil téméraire,

Il contient les transports de sa juste colère,
Et sourit aux discours de ce jeune imprudent,
Qui vient lui proposer un traité révoltant.
Au retour du Héraut dans le camp d'Alexandre,
On l'entoure, on le presse, on brûle de l'entendre :
" Je n'ai trouvé," dit-il, " que des fronts consternés,
" Et des bras que la peur semble avoir enchaînés.
Le sarmate, à ces mots, croyant tenir sa proie,
Fait retentir au loin les éclats de sa joie :
Il menace, il rugit, s'agite impatient,
Et déjà frappe l'air du glaive étincelant.
Au combat qu'on méprise on s'apprête en tumulte ;
Aux traits d'un fol orgueil on ajoute l'insulte :
On censure les chefs du valeureux Germain :
Chacun jette sur eux le regard du dédain,
Et leurs conseils prudents, leur sage expérience
N'est plus qu'impéritie aux yeux de l'arrogance.
Cependant, ce guerrier qui, frappé de terreur,
Devait courber son front sous le joug du vainqueur,
Choisit pour ses desseins une scène opportune,
Et tâche, à force d'art, de fixer la fortune.
Sa droite est appuyée à de vastes marais,
Dont les bords sont couverts de rocs et de forêts ;
Sa gauche, à des hauteurs faciles à défendre,
Où l'audace eût envain tenté de le surprendre ;

Son centre est protégé d'un puissant mamelon,
D'où l'œil s'étend au loin sur un vaste horizon,
Et vingt bouches d'airain hérissent l'éminence,
Boulevard élevé des mains de la prudence.
Tandis que l'Empereur, mûrissant ses projets,
Attend paisiblement le fruit de ses apprêts,
Du sommet d'un côteau, d'où, plongeant sur la plaine,
Son œil cherche du Czar la troupe encor lointaine,
Il la voit se mouvoir dans un ordre imprudent,
Et venir s'enlacer au piège qu'il lui tend :
" Demain," s'écria-t-il, d'une voix prophétique,
Qui porta dans les rangs une ardeur électrique,
" Avant la fin du jour cette armée est à moi !"—
Il va prouver bientôt qu'il est digne de foi.
Pendant ces mouvements, la nuit s'est avancée: (1)
L'Empereur veut des siens connaître la pensée,
Dépose de son rang les signes glorieux,
Et, simplement vêtu, se glisse au milieu d'eux.
Mais l'amour des soldats sur lui veille sans cesse ;
Leurs yeux l'ont découvert, on s'agite, on s'empresse;
Son nom de bouche en bouche a volé dans le camp ;
Tous les cœurs, de concert, ont saisi le moment :
Un feu s'est élevé, chaque lance guerrière
Etincelle soudain d'une ardente lumière,

(1) Le 10 Frimaire au soir.

Et cent mille fanaux, agités dans les airs,
Font à travers la nuit jaillir cent mille éclairs :
Présage fortuné du grand jour qui s'apprête,
Et qui du souverain doit signaler la fête.
On chante avec transport, et l'on répète en chœur :
" Vive Napoleon, notre grand Empereur,
" Que l'Europe redoute et que l'Europe admire,
" Glorieux fondateur d'un glorieux empire !
" Du jour où les Français, d'une commune voix,
" Posèrent sur son front la couronne des rois,
" Célébrons aujourd'hui le retour mémorable.
" Prouvons-lui notre amour fidèle, inaltérable ;
" Sachons vivre pour lui jusqu'au dernier soupir,
" Et demain, s'il le faut, pour lui sachons mourir !"
Alors un grenadier, dont la verte vieillesse
Etincelait encor du feu de la jeunesse,
Lui dit en s'approchant : " Tu vas savoir demain
" Si tes vieux serviteurs aiment leur souverain !
" Pour toi, de tous tes jours comptable à la patrie,
" Tu te rendrais coupable en prodiguant ta vie :
" Tu ne dois désormais combattre que des yeux ;
" Laisse-nous les périls, laisse faire tes preux,
" Et ce front martial que la gloire environne,
" Jamais n'aura porté de plus noble couronne."
" Qu'avec ravissement," répondit l'Empereur,

" J'accueille cet hommage inspiré par le cœur!
" Votre chef, votre ami, partage votre ivresse ;
" Mais en moi la douleur se mêle à l'allégresse :
" Verrais-je, sans gémir, les lauriers que j'attends,
" Quand je dois les payer du sang de mes enfants !
Si le sarmate eût vu cette scène touchante,
Son orgueil eût bientôt fait place à l'épouvante ;
Mais, entouré d'écueils qu'il ne soupçonnait pas,
L'insensé vers sa perte avançait à grands pas.
L'Empereur a formé sa ligne redoutable,
Enchaîné tous ses corps dans un ordre admirable ;
Chacun a pris son rang, chacun sait son devoir,
Et la sphère où bientôt il ira se mouvoir.
DAVOUST, accompagné de la troupe brillante
Qui porte sur son casque une aigrette flottante,
Vers les murs de Raygern secrètement rendu,
Sur le Russe abusé doit fondre inattendu.
SOULT commande la droite, et ce puissant génie,
Avec le fier DAVOUST marchant en harmonie,
Pressera tout-à-coup de ses feux meurtriers
La colonne engagée entre ces deux guerriers.
Le vaillant BERNADOTTE au centre a pris sa place, (1)
Et du centre ennemi doit combattre la masse.
Non loin de lui, MURAT, à la chûte des monts, (2)

(1 et 2) Ils combattaient *alors* l'un et l'autre pour leur patrie.

A savamment groupé ses bouillants escadrons,
Troupes qui, par la plaine ouverte devant elles,
Voleront librement vers le centre ou les ailes.
Notre gauche obéit à ce MONTEBELLO (1)
Qui dans les champs d'Esling trouvera son tombeau,
Heureux de succomber aux jours de notre gloire,
Sans voir la triste fin d'une si noble histoire !—
Là, sur ce long côteau paraît NAPOLEON,
BERTHIER, de ses exploits fidèle compagnon ;
Auprès d'eux est JUNOT, favori de Bellone,
Devant qui tomberont les remparts de Lisbonne ;
DUROC, qui doit, un jour, au combat de Wurtchen,
Mourir, baigné des pleurs du vainqueur de Lutzen ;
BERTRAND, de l'amitié le plus touchant modèle,
Qui saura tout souffrir pour lui rester fidèle,
Qui, d'un auguste ami partageant les revers,
Le suivra dans l'exil et jusque dans les fers ;
Là brille aussi BESSIERE, et la troupe illustrée
Qui garde de son roi la personne sacrée ;
On aperçoit enfin, près de ces combattants,
Nos braves grenadiers, ces boulevards vivants,
Cette troupe au front noble, à la haute stature,
Et qui fait de l'honneur sa plus belle parure ;

(1) Le général Lanes.

OUDINOT et DUROC les mènent aux combats,
Dignes de commander à de pareils soldats.
Ces grands corps, déployés sur deux lignes savantes,
Deviendront au besoin des redoutes mouvantes,
Prêtes à s'élancer du sommet des côteaux,
Si la victoire hésite à suivre nos drapeaux.
Cette masse où du chef l'âme est comme imprimée,
Compose la réserve et vaut seule une armée.
A l'instant où des nuits l'astre silencieux
De son disque arrondi touche le haut des cieux,
NAPOLEON s'éveille, et, sortant de sa tente,
Commence dans le camp sa ronde vigilante.
Il recueille avec soin les différents récits ;
Lui-même a consulté les feux des ennemis,
Etudié leur marche et jugé la distance :
Il voit avec plaisir que la crise s'avance,
Et que, poussant des cris confus, tumultueux,
Le Russe perd la nuit dans l'ivresse et les jeux.
L'Orient se dévoile, une vive lumière, (1)
Fait pâlir du matin la brillante courrière.
Le soleil radieux sort du sein des déserts,
Et semble avec orgueil s'élever dans les airs ;

(1) 11 Frimaire an 14, 2 Decembre 1805.

Jamais, dans les beaux jours d'une riante automne,
Tant d'or, tant de rubis n'ont orné sa couronne :
Vous diriez qu'il est fier d'éclairer de ses feux
L'un des plus grands exploits d'un peuple belliqueux.
L'Empereur, voltigeant sur les fronts de bandière :
" Enfants," s'écriait-il, par un coup de tonnerre,
" D'un farouche ennemi sachons punir l'orgueil,
" Que les champs d'Austerlitz deviennent son cercueil !"
Chaque lance, à ces mots, vivement agitée,
D'un signe martial s'élève surmontée.
Et de cent mille voix le formidable éclat
Répond à l'Empereur et prélude au combat.
Alors on vit au loin s'élever un nuage :
C'est des monts de Raygern que s'avançait l'orage.
Les Russes sur nos flancs s'étaient déjà portés ;
Mais, soudain par DAVOUST dans leur marche arrêtés,
Ils ont tiré le glaive et la lutte commence.
SOULT marche, et de Pratzen emporte l'éminence,
Isolant, par ce coup, l'aile des ennemis
Qui de nous enfermer s'était déjà promis.
L'agresseur, maintenant réduit à se défendre,
Engagé dans les rets qu'il a voulu nous tendre,
Et par un double choc au même instant heurté,
S'aperçoit, mais trop tard, de sa témérité.

MURAT donne l'essor à sa troupe légère,
Le rapide coursier rase à peine la terre.
Aux accents belliqueux des voix et des clairons,
MONTEBELLO s'avance avec ses bataillons,
Déployant par dégrés cette altière colonne
Où s'unit au sang froid tout le feu de Bellone.
Ce formidable ensemble a heurté l'ennemi :
La terre en a tremblé, les airs en ont frémi ;
Vous diriez que le ciel se confond et s'écroule ;
L'airain de toutes parts éclate, mugit, roule,
Et va frapper l'écho des forêts, des vallons,
Qui redouble l'horreur de ces terribles sons ;
A travers les rideaux d'une épaisse atmosphère,
L'éclair perce et répand mille jets de lumière.
Tels, ces feux assoupis dans le sein des volcans,
Annoncent leur réveil par des mugissements,
Et, s'échappant soudain de leurs prisons brûlantes,
Lancent sur les cités des gerbes dévorantes.
Parmi les éléments de la destruction,
Conservant dans sa marche ordre et précision,
Chaque troupe s'avance et ne voit autour d'elle
Ni la mort qui rugit, ni le sang qui ruisselle :
La gloire, déployant son manteau radieux,
Leur voile ces horreurs, et sourit à leurs yeux.
Quelle fierté du Russe anime le visage !
On croit voir des Titans l'effroyable assemblage,

Quand, bravant Jupiter sur son trône éternel,
De leurs robustes mains ils ébranlaient le ciel.
Mais en vain le sarmate, à force de vaillance,
Tâche de réparer sa fatale imprudence :
A peine le soleil rase le haut des monts,
Et chasse devant lui les ombres des vallons,
Que le sort se déclare, et cette aile isolée
Par SOULT et par DAVOUST à la fois harcelée,
Se débat dans un cercle, et n'a, pour en sortir,
Qu'un lac, vaste tombeau qui la doit engloutir.
Le Czar, alors en proie aux plus vives alarmes,
Commençait à douter du succès de ses armes :
Il voit, en frémissant, dans quel affreux danger
Ces malheureux guerriers viennent de s'engager.
Il faut, pour les sauver, une troupe d'élite :
Le signal est donné, la Garde Moscovite
Vole, arrive, et d'abord ses fougueux escadrons
Ont rompu, renversé l'un de nos bataillons ;
Mais, au premier essor de ces guerriers terribles,
BESSIERE s'avançait avec ses invincibles.
Des hauteurs d'Austerlitz, trois puissants souverains
Purent bientôt juger quels seraient leurs destins.
O spectacle effroyable, et pourtant qu'on admire !
La nature frémit, l'humanité soupire ;
Mais en vain la raison veut élever sa voix :
Un Dieu puissant, l'honneur, l'asservit à ses lois ;

Ce fantôme brillant, pour notre âme séduite,
Sera toujours l'objet d'une ardente poursuite ;
On le verra toujours l'idole du guerrier.—
Oui, ce cœur qui palpite à l'aspect d'un laurier,
Ce mortel qui s'enflamme au seul nom de patrie,
Qui renonce au repos, aux douceurs de la vie,
Qui s'arrache du sein d'une famille en pleurs,
Pour aller affronter et périls et douleurs ;
Ce héros étendu sur l'arène fatale,
Faisant encor des vœux pour sa terre natale,
Et qui meurt satisfait, si ses derniers regards
Ont vu de l'ennemi s'enfuir les étendards ;
Tous ces objets sont grands, leur puissante magie
Eblouit jusqu'à l'œil de la philosophie !
Quel mélange d'horreur et de ravissement
Inspire le tableau qui s'offre en ce moment !
Avez-vous observé deux immenses nuages,
Renfermant dans leur sein le germe des orages,
Qui de deux points divers marchent impétueux ?
Ils paraissent d'abord se menacer entr'eux,
Et comme mesurer leur force mutuelle :
De livides éclairs leur flanc noir étincelle ;
Les voilà confondus par les vents opposés,
Et tous leurs éléments à la fois embrasés :
Le feu, volant du centre aux deux bouts de la nue,
De ses vastes rubans embrasse l'étendue ;

Tantôt l'air retentit d'un éclat déchirant,
Et tantôt un bruit sourd se prolonge en grondant.
Ainsi s'entrechoquaient ces troupes renommées,
La force et l'ornement de deux grandes armées.
Chacun veut de son prince illustrer les drapeaux ;
Chacun veut loin de soi laisser tous ses rivaux.
Le sarmate, en ce jour, se surpassant lui-même,
Montrait, en attaquant, une valeur extrême ;
Mais la valeur sans art est un débile appui,
Et quels chefs, quels soldats il avait contre lui !
La lutte ne pouvait demeurer incertaine :
Le sang des ennemis vient d'inonder la plaine ;
Atteints d'un choc terrible, ils n'offrent déjà plus
Qu'une foule en désordre et qu'un amas confus :
Là, des soldats errants sans chef et sans bannière ;
Ici, des rangs entiers couchés sur la poussière ;
Ailleurs, d'affreux débris le sol tout hérissé :
Sur son maître expirant le coursier renversé,
Ou n'obéissant plus à la main qui le guide,
Et courant effaré sur le glaive homicide ;
Là, des chefs éperdus de honte et de douleur,
Qui vont chercher la mort dans les rangs du vainqueur,
Ne voulant pas survivre a leur triste défaite ;
Des guerriers étendus sur leur foudre muette,
Qui, pour la ranimer, lèvent, avec effort,
Un bras appesanti que vient glacer la mort.

Le Czar a vu périr sa troupe favorite ;
Quelques-uns ont trouvé leur salut dans la fuite :
Le vaillant CONSTANTIN n'a dû ce sort heureux
Qu'à la rapidité d'un coursier vigoureux.
Le Prince de REPNIN tombe en notre puissance,
Avec maint autre chef d'une haute naissance.
Un instant a suffi pour briser ce grand corps
Qu'animaient de l'honneur les magiques ressorts,
Et BESSIERE, chargé d'une moisson brillante,
Quitte avec ses soldats cette arène sanglante.
Le voyez-vous monter vers ce côteau lointain,
Apportant un tribut digne du souverain ?
RAPP, l'un de ces guerriers dont la France s'honore,
Presse un coursier blessé, mais que fend l'air encore,
Devance le cortège, arrive haletant,
Et montre à l'Empereur le trophée éclatant
Que vient lui présenter sa garde triomphante.
Du côteaux sinueux elle a franchi la pente :
Ces foudres, ces captifs, ces brillants étendards,
Fixent de l'Empereur les paisibles regards.
Son beau coursier s'anime en les voyant paraître,
Et semble partager la gloire de son maître :
Il lève un front superbe, agite un pied nerveux ;
De ses naseaux fumants on voit jaillir des feux,
Et ce noble animal, l'orgueil de la nature,

S'étale et se complaît dans sa haute encolure.
Observez dans la foule un guerrier chancelant:
Jusqu'aux pieds du héros il approche expirant;
Sa tête se renverse, et ses mains incertaines
Sur son coursier sanglant laissent flotter les rênes;
Un froid mortel parcourt ses membres engourdis;
Il tombe, en présentant un drapeau qu'il a pris,
Et meurt, fier de sentir sur ses yeux qu'il entr'ouvre,
Le linceul martial dont la gloire le couvre.
Remarquez, à l'écart, ce Russe au front d'airain,
Qui, roidissant sa tête et bravant son destin,
Regarde l'Empereur d'un œil fier et sauvage,
Et malgré lui l'admire en frémissant de rage.
Cet autre hait le jour et ne veut plus le voir;
Son front pâle est empreint des traits du désespoir.
NAPOLEON l'observe, il l'entend qui s'écrie:
"Ah, j'ai perdu l'honneur, arrachez-moi la vie!"
"Jeune homme," lui répond le généreux vainqueur,
"Je sais apprécier votre noble douleur;
"Mais apprenez qu'on peut, vaincu par mon armée,
"Avoir droit à l'honneur, même à la renommée!"
Plus loin, de la réserve on voit les bataillons
Contempler fixement leurs heureux compagnons,
Et gémir, inspirés par une noble envie,
De l'ordre qui les tient plongés dans l'inertie.
Tandis que cette scène anime le côteau,

Un plus vaste théâtre offre un autre tableau.
La garde d'ALEXANDRE une fois dissipée,
Sa gauche, sans secours, restait envelopée ;
Mais la droite et le centre, attaqués vivement,
Se défendaient encore avec acharnement.
MONTEBELLO, MURAT, y portaient le ravage ;
Dans la lice, à son tour, BERNADOTTE s'engage.
Trois fois les deux partis se sont entreheurtés ;
Pliant au dernier choc, rompus de tous côtes,
Après de vains efforts pour soutenir leur gloire,
Les Russes sont contraints de céder la victoire,
Et, fuyant en désordre, ils laissent dans nos mains
Vingt bataillons captifs et cent foudres éteints.
Cependant, vers la gauche, une scène terrible
Fait frémir jusqu'au cœur du mortel insensible :
Le Russe, à chaque instant resserré de plus près,
Combattait pour l'honneur, et non pour le succès ;
Précipité par SOULT du sommet des montagnes,
Vivement poursuivi dans les bois, les campagnes,
Sur les rives d'un lac le voilà parvenu.
De vingt bouches d'airain l'Empereur soutenu,
S'élance du côteau, pour terminer la scène ;
Mais le Russe, écoutant une espérance vaine,
Au lieu de se soumettre à la nécessité,
S'engage sur ce lac par l'Hiver habité.
Le Dieu, dans son palais, ridant son front sévère,

Aperçoit ces soldats qui, d'un pied téméraire,
Ont osé profaner le cristal de ses eaux,
Et de sa solitude ont troublé le repos.
Il perce tout-à-coup la substance fragile,
Vaste miroir jeté sur un onde immobile,
S'élève sur le lac, et, géant monstrueux,
Va jusque dans le ciel cacher son front hideux.
Les frimas, les brouillards, composent sa couronne ;
La tempête enchaînée autour de lui frissonne ;
Il contient d'un regard le fougeux aquilon,
Qui, n'osant fuir au loin, s'agite en tourbillon ;
Ses cheveux argentés, sa barbe blanchissante,
Sont hérissés de neige et de glace pendante ;
Sous un sourcil touffu son œil sombre reluit,
Comme l'orbe enflammé de l'astre de la nuit.
Le Dieu, prêt à venger lui-même son outrage,
Levait son bras puissant pour briser son ouvrage.
Lorsqu'il vit, au milieu des Russes alarmés,
Tomber avec fracas des globes enflammés.
Tout cède sous le poids de cette pluie affreuse :
L'abîme est entr'ouvert.—O scène désastreuse !
Armes, soldats, coursiers, tout s'engouffre à la fois :
Triste effet de l'orgueil des peuples et des rois !—
Il s'élève du lac mille voix gémissantes :
Là, cet infortuné, sur les ondes sanglantes,
Dans les bras de la mort se débat un instant ;

Cet autre, suspendu sur un cristal flottant,
S'efforce, mais en vain, de gagner le rivage :
Il a, pour son malheur, retardé son naufrage,
Et bientôt, vacillant sur un si frêle appui,
Il le sent s'affaisser, se dérober sous lui.
Quelques-uns, par un sort peut-être plus funeste,
N'osant même employer la force qui leur reste,
Se balancent tremblants sur des glaçons lointains,
Et restent séparés de tous secours humains.
Envain, prenant pitié de leur malheur extrême,
Le vainqueur tenterait de les sauver lui-même :
S'il ose s'engager au milieu des débris,
De son humanité la mort sera le prix.
Quand la voix du Français vous criait de vous rendre,
Malheureux, fallait-il refuser de l'entendre ?
Honneur, tyran cruel, que tu causes de maux !
Mais que dis-je, l'honneur !—l'honneur fait les héros !
C'EN est fait, cette armée et si belle et si fière,
Réduite à la moitié de sa force première,
Fuit devant nos soldats qui menacent ses flancs,
Et porte sur Gossding ses restes chancelants.
Bientôt nos escadrons, la gagnant de vîtesse,
Achèvent de fermer le cercle qui la presse.
Envain le Czar lui-même espère s'échapper :
DAVOUST dans ses filets a su l'envelopper.

D'un combat glorieux plus glorieuse issue !
O France, ta splendeur au comble est parvenue :
Ton Prince généreux, maître de deux grands rois,
D'une juste vengeance a méprisé la voix :
Il épargne le Czar, dont l'armée affaiblie
N'osait plus espérer de revoir la Russie.
Et, déposant le glaive, il trace de sa main
L'ordre qui doit au Prince en rouvrir le chemin. (1)
Il pardonne à FRANÇOIS, resté seul, sans défense, (2)
Il lui rend ses états, ses titres, sa puissance.—
Et bientôt l'un et l'autre, oubliant ces beaux traits,
Contre le bienfaiteur tourneront les bienfaits !

L'EMPEREUR le prévit, son âme pénétrante
Faisait du cœur humain son étude constante ;
Il connaissait les grands et l'esprit de la Cour :
" Peut-être," observa-t-il, " on dira quelque jour
" Que je me suis couvert d'une stérile gloire,
" En laissant échapper les fruits de la victoire ;
" Mais, quel-que soit le prix de ma facilité,
" Essayons ce que peut la générosité."

Mots à la fois remplis de sens et de noblesse,
Et dont l'évènement prouvera la justesse !—

(1) 14 Frimaire, an 14, entrevue des deux Empereurs.
(2) Paix de Presbourg, 25 Décembre, 1805.

CHANT QUATRIÈME.

Napoléon Empereur.—Guerre avec la Prusse et la Russie.—Nouvelle guerre avec l'Autriche.—Bataille de Wagram.—Mariage de l'Empereur.

ALEXANDRE d'abord admira son vainqueur :
Lui-même, il n'était pas dénué de grandeur ;
Mais une triste image assiège, aigrit son âme :
Austerlitz le poursuit, ce souvenir l'enflamme ;
Un revers trop célèbre a fait rougir son front,
Il faut encor du sang pour laver cet affront.
Il porte ses douleurs sur les bords de la Sprée :
Il y trouve une cour ardente, exaspérée,
Un roi doux et prudent, mais dont le faible cœur
Cède à l'impulsion d'un objet séducteur :
Une reine, employant deux redoutables armes,
L'empire de son nom, le pouvoir de ses charmes,
D'une guerre fatale allume le flambeau :
Tout s'embrase à la Cour, à la ville, au hameau ;
Chacun, pour mieux flatter l'amazone nouvelle,
Règle ses sentiments sur ce brillant modèle :
Tout, jusqu'à la beauté, respire les combats ;

La Prusse, en un instant, se couvre de soldats ;
Tout prend un air guerrier, Mars est de chaque fête,
Et l'on ne rêve plus que trophée et conquête.

Volant des tours du Louvre à celles de Berlin,
Dans son rapide essor, l'Aigle a passé le Rhin :
Jusqu'au cœur de la Prusse il porte l'épouvante,
Et venge de Rosbach la défaite sanglante.

Mais laissons un moment Bellone et ses hasards,
Sur un plus doux tableau reposons nos regards.
L'Empereur, dans Berlin, suivant son noble usage,
D'un peuple malheureux respecta le courage :
Il voulut que, régi d'après ses propres lois,
Le vaincu demeurât possesseur des emplois.
De l'aveu du héros, dans la ville conquise,
L'autorité civile à Hatzfeld fut commise ;
Mais Hatzfeld, de son roi servant les intérêts,
De tous nos mouvements trahissait les secrets.
Par un de nos guerriers une lettre est saisie,
Qui met à découvert toute la perfidie.
On porte au Conquérant l'écrit accusateur ;
Un conseil assemblé va condamner l'auteur.
Du Prince de Hatzfeld l'épouse infortunée,
Qui portait dans son sein les fruits de l'hyménée,
Se présente au Monarque et tombe à ses genoux :

Voulant justifier son malheureux époux,
D'une noire imposture elle accuse la haîne.
" Madame," lui dit-il, " la faute est trop certaine,
" Lisez, jugez-vous-même." Il lui donne, à ces mots,
La lettre qui du Prince atteste les complots.
Elle lit et frémit ; son front se décolore,
Son œil voit, et son cœur voudrait douter encore ;
Chaque ligne pour elle est un trait déchirant—
La voix entrecoupée et le sein palpitant,
Elle allait du héros implorer la clémence ;
Celui-ci la prévient, touché de sa souffrance,
S'approche vivement, la soutient et lui dit :
" Voilà du feu, Madame, et vous avez l'écrit...."
La Princesse mourante, à ces mots ranimée,
S'élance vers le feu—la lettre est consumée.
Bientôt à son amour le prince fut rendu—
Quelques instants plus tard, le Prince était perdu !

Apres avoir du faible épargné l'existence,
S'armant contre le fort de toute sa puissance,
NAPOLEON poursuit ses glorieux succès :
Il triomphe du Czar et lui donne la paix,
Dans ces nouveaux combats aussi noble adversaire
Qu'à celui d'Austerlitz on l'avait vu naguère.

O vous, champs d'Iéna, de Lubeck, de Friedland, (1)
Dont chacun nous rappelle un souvenir si grand,
A célébrer, un jour, vos sanglantes merveilles,
Quelque génie heureux consacrera ses veilles ;
Il nous peindra celui dont la nerveuse main
De tant de rois puissants balança le destin.
Mais qui le tentera, cet essai téméraire ?
Pour chanter un Achille, aurons-nous un Homère ?
Pour moi, je sens déjà mourir ma faible voix,
Et mon héros s'apprête à de nouveaux exploits.
Du haut de ses remparts, Vienne a sonné l'alarme:(2)
Mars agite son glaive, à ce bruit qui le charme.
CHARLES, prince illustré par tant d'heureux combats,
CHARLES, dont le nom seul vaut de nombreux soldats,
Va diriger l'ardeur d'une vaillante armée,
Qui de l'esprit du chef elle-même animée,
N'aspire qu'au moment de se revoir aux mains
Avec cet Empereur si fatal aux Germains.
Ils vaincront, chacun d'eux en a fait la promesse,
Le fils à ses parents, l'amant à sa maîtresse ;

(1) Bataille d'Iéna le 14 Octobre, 1806. Entrée dans Berlin le 27 Octobre, 1806. Bataille de Friedland le 14 Juin, 1807. Paix de Tilsit, le 8 Juillet, 1807.

(2) Déclaration de guerre de l'Autriche, 18 Av. 1809.

Tous à leur capitaine ont prêté ce serment.
A ce mobile est joint un autre sentiment :
Vienne, tu les verras, c'est là, sous tes murailles,
Qu'ils vont livrer pour toi de sanglantes batailles ;
Ils auront, pour témoins de leurs brillants exploits,
Les temples de leur Dieu, les palais de leurs rois.
Quels sublimes motifs animent leur courage !
D'un succès éclatant quel fortuné présage !
Tandis que cet espoir enivre les Germains,
NAPOLEON pénètre et prévient leurs desseins.
Il vole au-devant d'eux, traverse la Bavière,
Et vient comme un torrent fondre sur leur frontière.
Du Danube, en vainqueur, il a suivi le cours :
De la superbe Vienne il voit blanchir les tours.
CHARLES, sur l'autre bord, roule dans sa pensée
Les moyens de couvrir la ville menacée,
Observe l'Empereur, et le suit pas à pas,
Résolu de tenter le hasard des combats.
Du Danube tous deux rapprochent leur bannière ;
Tous deux d'un œil ardent mesurent la barrière.
Mais qui s'engagera sur ces flots écumeux,
Sur ces bords escarpés, tout hérissés de feux ?
Les français, saisissant le lieu, l'instant propice,
Jettent d'un pont hardi l'étonnant édifice.
Bientôt, à la faveur d'une profonde nuit,

On s'avance, on se glisse, à pas lents et sans bruit.
Déjà les premiers rangs ont franchi le passage ;
Mais quelle affreuse épreuve attendait leur courage!
O malheur qui déçoit tous les calculs humains !
Le Danube irrité combat pour les Germains.
Le fleuve a vu, du fond de ses grottes profondes,
L'audacieux mortel qui vient braver ses ondes ;
Il convoque à l'instant ses humides vassaux :
Empressés à lui plaire, ils ont gonflé leurs eaux ;
Tout s'unit, tout concourt à servir sa vengeance :
Du haut des monts voisins l'onde en torrents s'élance ;
Le Danube, semblable à la mer en courroux,
Amoncelle ses flots et les roule sur nous :
La masse gronde, arrive et s'étend dans la plaine ;
Tout fuit pour éviter l'irruption soudaine ;
Mais nos travaux, cédant à ses brusques efforts,
Ont laissé les Francais partagés en deux corps,
L'un qui va des Germains soutenir seul la rage,
L'autre oisif spectateur resté sur le rivage.
Un Dieu sauvera-t-il ces malheureux soldats,
Que le sort a conduits aux portes du trépas ?
Ou, par les seul secours de sa tête féconde,
Leur chef va-t-il encore émerveiller le monde ?
Oui, son cœur énergique, à la crainte étranger,
S'affermit et s'élève en face du danger.

Les plus faibles esprits sont forts de sa présence :
Ils lisent leurs destins dans sa mâle assurance,
Et sur ce front guerrier dont la vive splendeur
Fut toujours du succès le signe avant-coureur.
Le choc qu'ils avaient craint, n'a plus rien de terrible :
C'est presque avoir vaincu, que se croire invincible.
CHARLES, prompt à saisir les rapides instants,
L'occasion qui fuit sur les ailes du temps,
Attaque avec fureur la colonne isolée :
Elle soutient l'effort sans en être ébranlée ;
Tout s'imprègne du feu du grand NAPOLEON :
Tout chef est un héros, tout soldat un lion.
MONTEBELLO, tu meurs !—tu meurs couvert de gloire !
Ta valeur aux Germains arrache la victoire.
Près de ton lit de mort, je vois ton souverain,
Ton ami, qui répand des larmes sur ton sein ;
Son œil, son âme parle à ton âme attendrie :
A quel prix il voudrait te racheter la vie !
Maudissant sa victoire, il vient de recueillir
Et ton dernier regard et ton dernier soupir !
Le Fleuve plus paisible, en rentrant dans ses rives,
A rouvert un passage à nos troupes captives ;
La Fortune a rendu ses faveurs aux Français ;
Réunis, qui pourra les vaincre désormais ?

Ils marchent sur Wagram, théâtre mémorable,(1)
Où CHARLES occupait un site formidable.
Là vont se mesurer, pour de grands intérêts,
Deux rivaux, l'un de l'autre admirateurs secrets.
L'antiquité, fertile en nobles caractères,
Jamais ne vit lutter deux plus grands adversaires.
L'un joint à la valeur tout le flegme germain ;
L'autre semble animé comme d'un feu divin.
Tous deux ont des combats la longue expérience,
La sage activité, l'inflexible constance,
La présence d'esprit qui modère le cœur,
Ou corrige l'écart d'une imprudente ardeur.
D'un succès le premier sait tirer avantage,
Comme il sait aux revers opposer son courage,
Ferme dans ses desseins, habile dans son art,
Et laissant contre lui peu de prise au hasard.
Le second, tel que l'Aigle, est doué d'une vue
Qui saisit à la fois une vaste étendue.
Sachant de l'ennemi pénétrer le secret,
Il tient pour chaque piège un autre piège prêt,
Et si les jeux du sort trompent sa prévoyance,
Il a bientôt du sort corrigé l'inconstance.
Il imprime, à son gré, dans l'âme des soldats,

(1) 15 Juillet, 1809.

Le mépris de la mort et l'ardeur des combats.
Il meut, en se jouant, la plus nombreuse armée ;
Dans son vol, il prévient souvent la renommée,
Et, masquant avec art le plan qu'il a conçu,
Même avant de combattre, il a déjà vaincu.
S'il trouve à ses desseins les lieux trop indociles,
Par un enchaînement de manœuvres subtiles,
Il sait, changeant la scène et trompant tous les yeux,
Transporter le combat sur un champ plus heureux.
Tout, dans ces deux guerriers, annonce l'énergie,
Ils portent sur leur front l'empreinte du génie.
Tels étaient, à Zama, le terrible Annibal
Et le grand Scipion, son immortel rival,
Quand, disputant un prix digne de leur courage,
Ils terminaient la lutte entre Rome et Carthage.
Il approche, l'instant de ce grand démêlé :
Le cœur même du brave en secret a tremblé.
Fort de tous les secours que fournit la prudence,
CHARLE, immobile, attend son rival qui s'avance.
Redoutant des Français les rapides élans
Sous un chef dont l'audace égale les talents,
Il a, sur des côteaux munis par la nature,
D'un triple rang de forts érigé la ceinture,
Et, fièrement assis derrière ces remparts,
Son camp semble braver tous les efforts de Mars.

Mais un génie actif, en ressources fertile,
Aura bientôt rendu cette digue inutile :
Des voiles de la nuit nos bataillons couverts
Ont couronné les monts, pris les forts à revers ;
Ils battent de leurs feux la longueur de la chaîne :
Les Germains effrayés se jettent dans la plaine.
Une marche savante a trompé leur espoir,
Refuser le combat n'est plus en leur pouvoir :
Ce mouvement a mis les deux chefs en présence ;
Nombre, valeur, génie, entr'eux tout se balance ;
La Fortune au succès aura la moindre part,
Chacun va, sur ce champ, déployer tout son art.
Quelle voix formidable a fait trembler la terre ?
C'est la voix du Dieu Mars, c'est l'éclat du tonnerre :
De ses longs roulements les monts ont résonné,
Et jusque dans ses murs Vienne en a frissonné.
A travers les torrents d'une fumée ardente,
Vole de toutes parts la foudre mugissante.
Un nuage enflammé roule sur tous les rangs ;
Les éclairs qu'il vomit sont des feux dévorants :
Il entraîne à la fois, dans ses vagues rapides,
Les soldats et leurs chefs, les coursiers et leurs guides,
Et, remplissant les airs d'une sombre clarté,
Semble couvrir le ciel d'un voile ensanglanté.
A-t-on vu, dans l'Afrique, en longs amas de sable,

S'élever du désert la trombe redoutable ?
Elle obéit aux vents, tourbillonne avec eux,
Siffle, bouillonne, gronde, en roulant dans les cieux.
Le lion se retire au fond de son repaire ;
Les oiseaux effrayés s'abattent vers la terre ;
Tout le désert frémit, les voyageurs tremblants
Pressent de l'aiguillon leurs chameaux chancelants.
Tandis que chacun fuit l'épouvantable nue,
Ce crêpe de la mort qui voile l'étendue,
Le vent cesse, et la trombe, en perdant son appui,
Se divise, se rompt, baisse et tombe avec lui ;
Hommes, coursiers, chameaux, à la fois tout succombe,
Tout reste enseveli sous cette vaste tombe.
Tels roulaient de nos feux les brûlants tourbillons,
Traçant de tous côtés d'effroyables sillons.
Les ennemis montraient, sous un chef énergique,
Et toute la valeur et tout l'art germanique.
En vain leurs compagnons tombent de toute part :
De morts amoncelés il se font un rempart ;
La crainte a fui du cœur même pusillanime :
Le devoir, le serment, l'honneur, tout les anime ;
Chacun, sur ce theâtre et de gloire et d'horreur,
Veut mourir en héros, ou marcher en vainqueur.

La victoire sourit aux deux grands capitaines,
Leur promet tour-à-tour ses faveurs incertaines,
Et, la palme à la main, plane sur les deux camps,
Qu'elle fait retentir de ses mâles accents.
Mais quelle est cette troupe à la démarche altière,
Qui vers le champ d'honneur dirige sa bannière?
A voir cet air paisible et ces fronts radieux,
Vous croiriez qu'il s'agit de célébrer des jeux:
Ce sont les fils de Mars, c'est la Garde immortelle,
Qui va trancher d'un coup cette longue querelle.
Quel silence profond!—L'instrument du trépas,
Immobile et muet repose sur leurs bras.—
D'un pas lent, mesuré, vers le corps de bataille
Ils s'avancent, formant une épaisse muraille.
Les voilà sous les feux.—Leur visage est serein;
La mort ouvre leurs rangs, qu'ils referment soudain,
Et toute la valeur d'une puissante armée
Dans le cœur de chacun semble être renfermée.
Mars arrête son char et ses coursiers poudreux:
Ce spectacle a fixé ses regards curieux.
Ni le plomb meurtrier, ni le bronze homicide,
Ne peuvent désunir la colonne intrépide;
Impassible, elle suit son premier mouvement,
Et parmi les Germains jette l'étonnement.
Qu'il est majestueux, ce repos du courage!

Mais c'est le calme, hélas, précurseur de l'orage !...
Ils ont atteint la scène où l'affreuse Erynnis
Rugit, souffle la rage au sein des deux partis ;
Ils s'arrêtent—chacun balance son tonnerre,
Chacun, d'un regard sûr, mesure un adversaire....
La mort vient de pousser d'horribles sifflements,
Le spectre s'agrandit, ses hideux ossements
Se sont entrefroissés, dans l'ardeur qui l'agite ;
Sa faux entre ses mains brille, se précipite,
Et d'un bruit aigre et sourd fait frissonner les airs ;
De ses longs bras ailés les Germains sont couverts :
On la voit qui s'apprête à dévorer sa proie,
Et de son vaste sein l'abime se déploie ;
A l'aspect des guerriers dont la froide valeur
De ce monstre affamé va servir la fureur,
Sur sa bouche béante un infernal sourire
Redouble encor l'horreur et l'effroi qu'il inspire.
Ils s'arrêtent....La foudre a suivi les éclairs,
Aucun de ses carreaux n'est perdu dans les airs ;
Tout se confond, tout cède à ce choc redoutable :
Il rompt tous les anneaux de la chaîne admirable
Que tenait les Germains comme unis en un corps,
C'est en vain que leur chef fait marcher ses renforts,
Et pour déconcerter cette masse ennemie,

Epuise les secours de l'art et du génie :
La colonne poursuit les Germains ébranlés,
Qu'elle écrase du poids de ses feux redoublés.
Tel un fougueux torrent, gêné dans sa carrière,
S'enfle, mugit, bouillonne, et brise sa barrière,
Tout seconde la Garde et redouble d'effort :
Qui pourrait soutenir un si terrible accord ?
CHARLES, découragé, perdant toute espérance,
Vient de suspendre enfin sa longue résistance ;
Il s'éloigne vaincu, mais, malgré son malheur,
Digne d'être admiré même de son vainqueur.
L'EMPEREUR des Germains a vu ce jour funeste :
Dans un si grand désastre un seul espoir lui reste,
C'est celui d'obtenir des généreux Hongrois
Les secours que THERESE en obtint autrefois ;
Mais de NAPOLEON l'habile prévoyance
A trouvé le secret d'enchaîner leur vaillance :
D'insinuants avis, répandus à propos,
Tiennent de ces guerriers les glaives en repos.
NAPOLEON sur Vienne a conduit ses cohortes : (1)
Sans craindre pour son sort, la ville ouvre ses portes.

(1) Les Français sont entrés dans Vienne le 21 Mai, 1809, c'est-à-dire avant la bataille de Wagram ; mais je crois que, dans un ouvrage du genre de celui-ci, un léger anachronisme est fort indifferent, pourvu que le fond des évènements soit vrai.

Il revoit, mais désert, le palais des Césars :
D'un vainqueur irrité redoutant les regards,
Les grands, à son approche, ont fui loin de la ville :
Dans le sein des Hongrois ils cherchent un asile.
Une jeune Princesse, un objet ravissant,
De son sexe à jamais la gloire et l'ornement,
A dédaigné de fuir dans ces instants d'alarmes :
Un palais près de Vienne a recélé ses charmes. (1)
NAPOLEON l'apprend, ses ordres sont donnés,
Et de gardes choisis les murs environnés.
Des camps tumultueux l'audace et la licence
N'iront point alarmer la timide innocence :
Le respect vigilant, l'attentive bonté,
Protègent, nuit et jour, cet asile écarté,
Asile du malheur, où la belle MARIE
Déplore amèrement les maux de sa patrie,
Mais sans pouvoir haïr, dans le fond de son cœur,
L'homme que la fortune en a rendu l'auteur.
Combien elle a gémi sur des guerres iniques,
Ouvrage criminel de ces vains politiques
Qui, dans l'aveuglement d'un déplorable orgueil,
Revenant se briser toujours au même écueil,

(1) On a dit que Marie-Louise était restée dans le château de Schoenbruun, lors de l'entrée de Napoléon dans Vienne. Je n'en crois rien ; mais j'ai cru pouvoir me servir de cette supposition.

Ont d'un Prince facile égaré la faiblesse,
Et causé de l'état la nouvelle détresse !
Du grand jour d'Austerlitz l'éloquent souvenir
A son esprit charmé souvent venait s'offrir :
Elle admire en secret le guerrier magnanime
Qui fit de la victoire un usage sublime,
A qui tant de succès n'enflèrent point le cœur, (1)
Et qui des rois vaincus respecta la malheur.
De là naît tout l'espoir dont l'auguste Princesse,
Dans ce dernier revers, flatte encor sa tristesse.
Tandis qu'elle gémit au fond de son palais,
Agitant dans son cœur les plus chers intérêts,
Un guerrier vénérable est député vers elle :
Des sentiments du Prince interprète fidèle,
Ses traits et ses discours respirent la candeur ;
Il donne de la paix l'espoir consolateur.
La Princesse avec joie accueillit le message,
Et NAPOLEON vint présenter son hommage :
Il y vint, non couvert de l'éclat emprunté
Qui trop souvent d'un roi cache la nullité,
Mais le front couronné des mains de la victoire,
Riche de ses vertus, beau de vingt ans de gloire.

(1) A moins d'être d'une insigne mauvaise foi, il faut convenir qu'au moins jusque-là Napoléon avait montré une grande modération dans sa prospérité.

Naguère si terrible et semblable au Dieu Mars,
Ce guerrier dont à peine on soûtient les regards.
N'a plus en ce moment cette fierté sévère :
Celui qui fait trembler les maîtres de la terre,
Sur un timide objet ne porte qu'en tremblant
Un regard où se peint le plus doux sentiment.
Dans ce premier aspect, sa langue embarrassée
Semble avoir perdu l'art d'exprimer la pensée ;
Mais bientôt il commande à ses sens interdits :
Le calme, par degrés, renaît dans ses esprits.
Il jure, avec l'accent d'un cœur noble et sincère,
Qu'il est prêt à fermer le temple de la guerre,
Sans prescrire au vaincu de rigoureuses lois.
Déplorant les chagrins de la fille des rois,
Il cherche à dissiper ses cruelles alarmes
Pour un père chéri qui fait couler ses larmes :
" Vous pouvez tout," dit-il, " pour les deux souverains,
" Et leur sort aujourd'hui repose entre vos mains."
Il prononce ces mots d'une voix attendrie ;
Son regard expressif a tout dit à MARIE.
Elle sent augmenter le trouble de son cœur ;
Son beau front s'est couvert d'une vive rougeur ;
Un doux accent trahit son estime profonde,
Pour le héros du siècle et le héros du monde.

Mais de l'orgueil blessé les fiers ressentiments,
Cette Maison d'Hasbourg qui, dans la nuit des temps,
Cache l'antiquité de sa haute origine,
Et croit tenir ses droits d'une source divine,
Quel obstacle MARIE entrevoit à ses vœux !
L'Empereur n'a ni rois ni princes pour aïeux ;
En vain mille hauts faits signalent sa carrière :
Il a pour ennemie une Princesse altière,
Dont MARIE a toujours redouté le pouvoir....
Mais quel heureux aspect ranime son espoir !
Terminer les malheurs dont gémit sa patrie,
Entre deux nations rétablir l'harmonie,
Devenir le garant d'une solide paix,
Qui sur l'Europe entière étendra ses bienfaits,
Et séchera les pleurs d'une auguste famille....
O bonheur que FRANÇOIS va devoir à sa fille !
Cette image sourit à son cœur vertueux.
NAPOLEON comprend ces tacites aveux,
Et voit, avec délice, un trouble qu'il partage.
L'amour sait pénétrer jusqu'à l'âme du sage ;
Il atteint de ses traits le superbe guerrier ;
Le myrte vient souvent s'enlacer au laurier.
Dieu redoutable, Amour, sois fier de ta victoire :
Tu l'as vaincu, ce roi qui n'aimait que la gloire !
Il ne sent pas, pourtant, cet attrait corrupteur

Qui verse dans notre âme une molle langueur,
Mais ce noble penchant et ces feux énergiques,
Empreints de la grandeur des âmes héroïques.
Qu'il lui tarde déjà de contracter ces nœuds
Qui doivent, avec lui, rendre son peuple heureux !
Un objet respecté, JOSEPHINE l'arrête....
A ce grand sacrifice il la trouvera prête ;
Mais lui, peut-il songer à rompre des liens,
Des serments consacrés par la loi des Chrétiens ?
Il le peut, il le doit : un stérile hyménée
Laisse à trop de périls la France abandonnée ;
D'une tige féconde un heureux rejeton
Aux efforts de l'intrigue et de la trahison
Pourra seul opposer la digue nécessaire :
Le fils affermira l'édifice du père ;
Tel doit être aujourd'hui le vœu de ses sujets,
Et la raison d'état approuve ses projets.
Il part, plein de l'espoir qui flatte sa grande âme,
Et, croyant de la guerre éteindre ainsi la flamme,
Il députe un héraut vers l'Empereur Germain,
Et de l'Archiduchesse il demande la main. (1)

(1) Cette demande n'a été faite qu'au mois de Février, 1810, après la conclusion du traité de paix, et après le retour de Napoléon en France.

Soit que de l'équité la voix se fît entendre,
Soit qu'au pouvoir des temps on crût devoir se rendre,
On accueillit les vœux du grand NAPOLEON,
Et la paix fut le fruit de ce plan d'union. (1)
D'une fausse grandeur sont-ce là les prestiges ?
Quel mortel s'illustra par autant de prodiges ?
Voilà donc ce tyran, ce fléau destructeur,
Que des maux de l'Europe on appelle l'auteur !
Il pouvait se venger de l'Autriche envahie,
Punir de son pays l'éternelle ennemie ;
Il fait régner, dans Vienne et parmi ses guerriers,
Le même ordre qui règne en ses propres foyers ;
Après avoir cinq fois brisé cette puissance (2)
Dont la haine s'acharne à poursuivre la France,
Il épargne, il respecte un Prince malheureux,
Et lui rend les états qu'il tient de ses aïeux.
Est-ce donc par ces traits que les fléaux du monde
Ont jamais signalé leur course vagabonde ?
Non, non—Le Temps, vainqueur de l'effort des partis,
Verra l'Aigle immortel planer sur leurs débris !—
En l'élevant encor, la fortune inconstante
Lui prépare en secret une chûte éclatante.

(1) La paix fut conclue à Vienne, le 14 Octobre, 1809.
(2) Campo-Formio, Marengo, Hohenlinden, Austerlitz, Wagram.

La fille des Césars, de ces fiers souverains,
De la France ravie a touché les confins.
Je vois se préparer la pompe solennelle
Qui doit marquer l'instant d'une union si belle.
D'où s'élèvent ces chants et ce joyeux fracas ?
Elle arrive, on s'élance au-devant de ses pas ;
Hommes, chars et coursiers ont volé dans la plaine :
Chacun aspire à voir la princesse Germaine,
Cette jeune beauté, conquête d'un héros ;
Un peuple entier se lève et suspend ses travaux ;
Malgré le poids des ans, le vieil âge s'empresse,
Et semble retrouver l'ardeur de la jeunesse ;
L'enfance agile échappe à l'œil sur elle ouvert,
Et va mêler sa voix à ce bruyant concert.
Devançant dans son vol la foule impatiente,
L'Empereur joint le char de sa royale amante—
Instant délicieux ! ineffable douceur !
Présence de l'objet qui ravit notre cœur !
O charme des mortels qu'un noble amour inspire,
L'âme te sent, te voit, mais qui peut te décrire ?
Au milieu du tumulte et des transports joyeux,
A roulé vers Paris le couple radieux.
La superbe cité reçoit dans son enceinte
Cette beauté modeste, au cœur noble et sans feinte,
Chère au peuple Français comme au peuple Germain,

Qui nous aimait déjà même au-delà du Rhin.
L'image du bonheur, de la vive allégresse,
Voltige autour du char de l'illustre Princesse ;
Parmi les doux accents de l'amour des Français,
Elle arrive en triomphe aux portes du palais.
Le ciel va les unir, la France, avec délice, (1)
Demain, va saluer sa jeune Impératrice.
Le jour luit où l'hymen doit être consacré :
D'emblèmes, de festons, le temple est décoré.
Entouré de guerriers, suivi d'un peuple immense,
Le char impérial vers les portes s'avance.
Déjà le sanctuaire a reçu les amants ;
Le Pontife s'apprête à sceller leurs serments.
Au sage qui du culte a rétabli l'empire,
La piété sourit d'un céleste sourire.
Le chant sacré succède à l'hymne triomphal.
Les époux, prosternés sous le dais nuptial,
Devant le Roi des rois courbent leur diadème,
Perdu dans les rayons de la grandeur suprême.
Dans un recueillement profond, silencieux,
Leurs âmes, de concert, s'élèvent vers les cieux.
Autour d'eux sont rangés ces enfants de la gloire
Qui, des temps d'héroïsme éclipsant la mémoire,

(1) Mariage de l'Empereur, le 1 Avril, 1810.

Emules de leur Prince, et ses égaux parfois,
Ont rempli l'univers du bruit de leurs exploits.
Tous invoquent le ciel pour la noble alliance
Qui semble garantir la splendeur de la France—
Trompeuse illusion ! présages trop flatteurs !—
Mais fuis, triste tableau de nos derniers malheurs !—
Le Prêtre a consommé son divin ministère :
La voix du ciel répond à la voix de la terre ;
NAPOLEON, MARIE, ont uni leurs destins :
Le bronze avec fracas l'annonce aux souverains.
Détourne, Dieu puissant, détourne les tempêtes
Que je vois s'amasser sur ces augustes têtes !
Entends d'un peuple entier les prières, les vœux !
Ah ! si tu dois punir des crimes trop affreux,
Et de la mort d'un roi poursuivre la vengeance,
Est-ce sur le héros, protecteur de la France,
Dont la main releva tes temples abattus,
Qui fit régner les lois, les mœurs et les vertus !
Mais j'adore, en tremblant, ta sagesse immuable,
Qui dérobe aux mortels sa marche impénétrable.

CHANT CINQUIÈME.

Napoléon Empereur.—Guerre d'Espagne et de Russie.—Incendie de Moscow.—Retraite désastreuse de l'armée française.—Bataille de la Bérézina.—Départ de Napoléon pour la France.

Ce chef que Mars guidait au milieu des combats,
Inspiré par Minerve au sein de ses états,
Aux lauriers du héros veut joindre une autre gloire,
Celle qui des bons rois fait bénir la mémoire.
Quel est d'un prince actif le magique ascendant !
Sur le grand corps qu'il meut son âme se répand,
Et communique au loin cette mâle énergie,
Et ce feu dont elle est elle-même nourrie.
France, sous un tel chef, quel sera ton bonheur,
Si tu peux des destins conserver la faveur !
Mais des bornes d'Alcide aux glaces boréales
Erys a secoué ses torches infernales.
En vain, contre la France, Albion jusqu'alors
Avait prodigué l'art, la force et les trésors,
Tandis qu'elle voyait sa rivale agrandie

A ses vastes états joindre encor l'Ibérie.
De tant d'efforts trompés la reine de la mer
Conservait dans son cœur le souvenir amer.
Exclu du Continent et relégué sur l'onde,
Son commerce éprouvait une langueur profonde :
Pour lui rendre la vie, il fallait lui rouvrir
Les ports d'où le vainqueur avait su le bannir.
Albion, dont il faut admirer la constance,
Habile à renouer ses plans contre la France,
Sut nous créer encor de nouveaux ennemis
Chez ces fiers Espagnols, vaincus, mais non soumis,
A qui NAPOLEON devait laisser peut-être
Leurs lois, leurs libertés, et le choix de leur maître.
La fureur, la révolte ont partout éclaté,
Et de ce peuple altier la forte volonté,
Que de tout son pouvoir l'Angleterre seconde,
Devient de nos revers la source trop féconde.
Tandis que vers le Sud on lutte avec effort,
Des désastres affreux nous menacent au Nord.
Reste, NAPOLEON, crains ces guerres lointaines :
Crois-tu fixer du sort les chances incertaines ?
Peux-tu voir des amis dans ces peuples divers
Qui, pour fondre sur toi, n'attendent qu'un revers ?
Modère sagement ton amour pour la gloire :
Reste--ah ! garde-toi bien de lasser la victoire !

Il part, il va braver ces dangereux climats
Défendus par un ciel chargé de noirs frimas.
Il veut punir le Czar, dont la voix solennelle
Lui jurait à Tilsit alliance fidèle,
Et qui bientôt après, oubliant son serment,
Aux vaisseaux d'Albion rouvrait le Continent.
Il veut des Polonnais rétablir la puissance,
L'opposer pour barrière à ce colosse immense
Qui, toujours vers le Sud s'avançant pas à pas,
Peut enfin de l'Europe engloutir les états.
La fortune d'abord sourit à l'entreprise :
Déjà la Sarmatie est à demi-conquise ;
Smolensk, Borodino, témoins de nos hauts-faits,
Ont vu fuir vers Moscow les Sarmates défaits.
Mais pourquoi dans les airs ces clartés si funèbres,
Ce mélange effrayant du jour et des ténèbres ?
D'où s'élèvent ces voix, ces lamentables voix,
Qui semblent aux Français reprocher leurs exploits ?
Pourquoi de toutes parts ces bandes effarées,
Ces enfants gémissants, ces femmes éplorées,
Et ces spectres hideux, dans les plaines épars,
Poussant des hurlements, roulant des yeux hagards,
Qui, pour se délivrer du fardeau de la vie,
Viennent sur nos soldats se jeter en furie ?

Français, éloigne-toi de ces scènes d'horreur :
Ces présages affreux menacent le vainqueur.
Le Sarmate a détruit, dans sa douleur sauvage,
La cité que n'a pu défendre son courage,
Cette cité, jadis le siège du pouvoir ;
Garde-toi de braver l'arme du désespoir :
Crains que de l'ennemi la rage incendiaire
N'ait allumé pour toi le flambeau funéraire !—
NAPOLEON pénètre en ce vaste foyer : (1)
Vers les torrents de feu s'élançant le premier,
Il tente de soustraire à son destin funeste
La ville infortunée, ou du moins ce qui reste :
Efforts peu fructueux ! Le cruel ROSTOPCHIN
Avait trop bien ourdi son barbare dessein—
Dessein tout à la fois monstrueux et sublime !
L'excès de la vertu touche souvent au crime—
Soit crime, soit vertu, ce trait plein de fierté
Accrut encor l'ardeur du Sarmate irrité.
Tandis que le Français, sur des cendres fumantes,
S'arrête, retenu par de fausses attentes,
Et que de Pétersbourg le langage trompeur,
Comme un pavot fatal, assoupit le vainqueur,
Le Soleil pâlissant s'est éloigné de l'Ourse,

(1) On dit que Napoléon s'exposa en personne pour éteindre l'incendie. Il entra dans Moscow le 14 Septembre, 1812.

Et vers le Scorpion précipite sa course ;
L'hiver va s'élancer de ses froides prisons,
Et déchaîner sur nous ses affreux compagnons.
L'Empereur, vers le Sud forcé de redescendre,
Se décide à quitter Moscow réduit en cendre : (1)
Dans un pays détruit par la flamme et le fer,
Il ne pouvait braver les rigueurs de l'hiver.
Ses soldats, affaiblis par des travaux extrêmes,
Par trois mois de combats, par leurs triomphes mêmes,
A peine avaient joui d'un instant de repos,
Qu'il s'ouvrit derrière eux un abîme de maux.
Il fallut fuir soudain la fatale contrée
Dont s'emparaient déjà les enfants de Borée.
Toi, qui de nos guerriers as chanté les succès,
Muse, quitte les fleurs, couvre-toi de cyprès !
Répands sur tes tableaux les teintes les plus sombres;
Mêle des pleurs de sang à la noirceur des ombres :
Ne crains pas cette fois de charger tes couleurs ;
Interroge la tombe, évoque les douleurs ;
Et rassemble, en un mot, pour former ta peinture,
Tous les fléaux produits par l'homme et la nature.
L'airain vient de donner le signal du départ !
Vers les murs de Smolensk on marche, hélas, trop tard !

(1) Du 15 au 19 Octobre, 1812.

De nos derniers succès on sent encor l'ivresse ;
Un immense attirail cache notre faiblesse ;
L'argent, les vêtements, les objets précieux,
De l'avide soldat éblouissent les yeux.—
Richesse mensongère et ressources futiles !
Bientôt sonnera l'heure où, chancelants, débiles,
Ces hommes, aujourd'hui si fiers d'un vain trésor,
Pour un vil aliment jetteraient tout leur or.

D'abord, pleins d'une ardeur toujours obéissante,
Ils bravent la Russie autour d'eux rugissante :
Kutusow, à Borrowsk, trompé dans son espoir, (1)
De nos armes encore a senti le pouvoir :
Il fuit vers Kalougha, nous croyant sur sa trace ;
Instruit de son erreur, il reprend son audace,
Il revient, nous harcelle, et, d'instants en instants,
Détache contre nous ses escadrons volants ;
Aux cris tumultueux d'une féroce joie,
Le Cosaque enhardi s'élance, se déploie,
Frappe, égorge, ravage, et fuit comme l'éclair,
Dès-que nos rangs formés lui présentent le fer.

Bientôt d'affreux torrents d'une eau noire et glacée
Ont rendu du convoi la marche embarrassée :
Notre attrail guerrier reste sans mouvement,
Ou sur l'axe engourdi se traîne lentement.

(1) 23, 24 Octobre, 1812.

Le coursier sans vigueur, presque sans nourriture,
Succombe sous le poids des travaux qu'il endure,
Les chemins sont couverts de soldats harrassés,
D'animaux haletants et de chars délaissés.
Le Russe a découvert ces marques de détresse :
Aussitôt, redoublant d'ardeur et de vitesse,
Il veut de Wiasma nous fermer le chemin ; (1)
Mais il échoue encor dans ce nouveau dessein :
A l'aspect du danger, le Français se ranime,
Il sent renaître en lui ce courage sublime
Qu'aux efforts de l'Europe il opposa longtemps,
Et qu'on ne vit céder qu'à ceux des éléments.
A travers les périls et les glaces de l'Ourse,
Victorieux encore, il a repris sa course ;
Mais les fiers Aquilons, partis du fond du Nord,
Sur leur aile rapide ont apporté la mort :
Armés de tous leurs traits, dans un climat terrible,
Ils vont la vaincre enfin, cette armée invincible !—
L'hiver, dès son approche, exhale sa fureur ;
Tous nos soldats, frappés d'une sombre stupeur,
Accablés par le froid, le besoin, l'insomnie,
Laissent tomber le fer de leur main engourdie.
Sur un miroir glissant le coursier sans appui,
Agite en vain ses pieds qui s'échappent sous lui :

(1) 17, 18 Novembre, 1812.

Il se débat, retombe à chaque pas qu'il tente,
Et perd en longs efforts sa vigueur défaillante ;
Son guide infortuné, qui veut le secourir,
Aussi faible que lui, sent ses genoux fléchir.
On ne peut plus mouvoir, pour comble d'infortune,
Ces bronzes qui faisaient la sûreté commune,
Et l'on perde avec eux ces arsenaux mouvants
Qui des foudres de Mars portaient les aliments !
Ce robuste guerrier que, dans son vol agile,
On voyait fondre l'air sur un coursier docile,
Auprès du fantassin lui-même anéanti,
Traîne languissamment son corps appesanti.
Quelques nuits ont brisé cette vaste machine,
Et de tant de grandeur consommé la ruine.
Plus d'ordre, plus d'accord, la discipline fuit ;
Tout principe de force avec elle est détruit,
Et chacun, sans songer aux maux qu'il se prépare,
Ecoute aveuglément la douleur qui l'égare ;
Les chefs découragés, du soldat méconnus,
Du soldat, à leur tour, ne s'inquiètent plus.
Exempt de ce désordre, un corps plein d'énergie
De ces hommes épars protège encor la vie :
La Garde, avec son chef, marche sous ses drapeaux,
Et n'a point chancelé sous le poids de ses maux.
On suit ses mouvements, on se presse autour d'elle :

C'est pour toute l'armée une étoile fidèle :
Mais hélas ! son courage au-dessus de l'humain,
En bravant les périls semés sur son chemin,
Ne peut vaincre ce ciel dont la rigueur austère
Verse tous ses fléaux sur une horrible terre ;
Il ne peut ranimer ces hommes abattus,
Qui contre leurs destins ne se roidissent plus,
Qui, rejetant tout ordre et tout frein légitime,
Courent en insensés au-devant de l'abîme.
Un torrent d'ennemis fond sur nous à Krasnoy : (1)
Mesurant le péril sans trouble et sans effroi,
La Garde a triomphé de cette multitude....
On s'arrête—on attend, avec inquiétude,
Ney resté dans Smolensk avec un de nos corps,
Et chargé par son chef d'en détruire les forts.
Vain espoir !....On poursuit la fatale retraite.
Tandis qu'à l'ennemi la Garde faisait tête,
Devant elle passait, sous l'œil de l'Empereur,
Le convoi dirigé par ce corps protecteur.
Napoleon, cachant ses douleurs et ses craintes,
Loin de s'abandonner à d'inutiles plaintes,
Montrait cette âme forte et ce cœur indompté
Qui jettent tant d'éclat sur son adversité.
Pressés, avec la Garde, autour de sa personne,

(1) 17, 18 Novembre, 1812.

Nos plus illustres chefs formaient une couronne.
Il marchait attentif à maintenir entr'eux
Un ordre inaltérable, un esprit généreux,
Seul espoir qu'au héros laissât la destinée,
Contre son favori tout-à-coup déchaînée.

Depuis le dernier choc, moins vivement suivi,
On atteint vers le soir les murs de Ladovi.
Là, de NAPOLEON l'amitié s'inquiète (1)
Sur le sort incertain du brave qu'il regrette,
Et, livré, tour-à-tour, à la crainte, à l'espoir,
Son œil dans le lointain cherche à l'apercevoir.

Apres deux jours entiers d'une attente inutile,
On reprend une marche en désastres fertile.
Borée et la famine, ensemble conjurés,
Portent l'accablement dans les cœurs ulcérés.
Des milliers de soldats sur la neige durcie
Traînent d'un pied sanglant la chair noire et meurtrie:
Leur supplice redouble à chaque pas qu'ils font ;
Une froide sueur ruisselle de leur front.
Les jours sont dévorants ; les nuits plus dévorantes,
En aiguisant du froid les fléches pénétrantes,
De morts et de mourants laissent toujours jonché
Le terrain destructeur où l'armée a couché.

(1) Ney qu'on avait déjà attendu à Krasnoy, comme je l'ai dit plus haut.

Ils partaient, chaque jour, au lever de l'aurore,
Ne sachant si le soir les reverrait encore.
L'air ne résonnait plus de la voix des clairons :
On voyait en désordre errer nos bataillons ;
Enjoués autrefois jusqu'à la pétulance,
Ils cheminaient alors dans un morne silence,
Et l'on n'entendait plus que le souffle du vent,
Et les accents plaintifs qui s'y mêlaient souvent.
C'est ainsi qu'on parvint aux bords du Boristhène :
Là parut tout-à-coup l'illustre capitaine
Qu'avec impatience on avait attendu,
NEY, que ses compagnons croyaient avoir perdu.
KUTUSOW, à Krasnoy, suspendant sa poursuite,
Et presque sans espoir d'arrêter notre fuite,
Sur ce chef isolé tourna tous ses regards :
Il jugeait qu'interdit, pressé de toutes parts,
NEY n'oserait lutter contre une armée entière ;
Mais le brave guerrier sut forcer la barrière.
Sa valeur, son grand art, ses hardis mouvements,
Sa constance héroïque en de pareils moments,
Doivent placer son nom au temple de mémoire :
La haine en vain s'efforce à lui ravir sa gloire....
Oui, celui qui sauva des milliers de Français,
Peut braver ses bourreaux.... Il ne mourra jamais !
Malgré les maux cruels qui désolent l'armée,

La présence de Ney l'a soudain ranimée :
Quand on n'espérait plus de revoir ce héros,
Il traverse le fleuve et rejoint nos drapeaux,
Ayant, par son audace et son expérience,
Trompé de Kutusow l'art et la vigilance.
Napoleon craignait, à son départ d'Orscha,
De parvenir trop tard sur la Bérézina.
Ce qui pouvait encor s'armer et se défendre,
Sous l'Aigle Impériale eut ordre de se rendre.
C'est alors qu'il forma cet escadron sacré
Qui veillait sur les jours d'un Prince révéré :
Assemblage admirable et, dans sa noble essence,
Renfermant tous les chefs les plus chers à la France.
Ainsi, dans les horreurs d'un désastre inoui,
Et lorsque tout espoir semblait évanoui,
L'Empereur conservait ses facultés sublimes :
Tel, l'Aigle plane en paix au-dessus des abîmes ;
Ou, tel, le chêne altier, sur le penchant des monts,
Voit les rocs sourcilleux rouler dans les vallons,
Et, toujours appuyé sur ses fortes racines,
S'élève fièrement dans le sein des ruines.
Il approche des lieux où le destin jaloux (1)
L'attend pour redoubler la fureur de ses coups.

(1) 25 Novembre, 1812.

De la Bérézina l'on découvre la rive :
O malheureux Français ! affreuse perspective !
Une forêt de fer étincelle à leurs yeux,
Et KUTUSOW les suit, prêt à fondre sur eux !
L'instant est décisif, le péril effroyable,
Le camp de l'ennemi paraît inexpugnable ;
Mais l'Annibal Français va jouer TSCHITZHAKOF :
Il feint d'asseoir son camp non loin de Borisof,
Et lorsque la nuit vient, sous un ciel sans étoiles,
Couvrir sa ruse et lui de ses propices voiles,
Laissant briller ses feux, il s'éloigne sans bruit ;
Son escadron sacré, sa Garde, tout le suit ;
Jusqu'à New-Borisof il longe la rivière :
A l'instant où la nuit fait place à la lumière,
Il approche attentif, il observe les lieux,
Et s'apprête à franchir les flots impétueux :
Là, tandis qu'il choisit la place la plus sûre,
Pour y jeter d'un pont la rapide structure,
Il découvre, ô bonheur ! sur la Bérézina,
Les guerriers de SAINT-CYR, venant de la Dwina,
Mais ayant derrière eux WITGENSTEIN qui les
presse,
Enhardi par sa force et par notre faiblesse.
On se joint, on s'anime, on hâte les travaux :
Le pont, en un moment, s'élève sur les flots ;

Tout s'y jette à l'envi, tout s'élance au rivage ;
On ne respire plus que fureur et carnage.
L'intrépide SAINT-CYR et ses vaillants soldats
Demandent des premiers à voler aux combats :
De la faveur royale ils briguent cette marque,
Voulant se signaler sous les yeux du Monarque :
" Nous avons peu souffert," criaient-ils, pleins d'ardeur,
" On nous doit, avant tous, le poste de l'honneur !"
SAINT-CYR obtient bientôt ce prix de son courage ;
Du nombre et du terrain méprisant l'avantage,
Il joint les ennemis, et, les faisant plier, (1)
Sur le centre des leurs les force à s'appuyer.
Sur ce premier effort un juste espoir se fonde :
La Garde impatiente accourt et le seconde.
L'orgueilleux TSCHITZHAKOF, vainqueur des Ottomans,
Croit vaincre sans combat des hommes languissants.
Déjà, pour nous tourner, ses cohortes s'agitent ;
Mais l'art a su prévoir le plan qu'elles méditent,
Et ce poids qui semblait devoir tout écraser,
Lui-même sur nos flancs est venu se briser :
Trahi par les transports de son aveugle rage,
Le Sarmate recule et nous ouvre un passage.

(1) 27 Novembre, 1812.

Tandis que sur ce bord on était triomphant,
L'autre offrait un spectacle, hélas, bien différent !
Là WITGENSTEIN attaque, avec sa ligne entière,
Un corps de la Dwina qui restait en arrière,
Et qui, pour retarder l'effort des ennemis,
A la garde du pont avait été commis.
Le Sarmate montrait une force accablante :
Trop faible pour lutter, le Français s'épouvante ;
Tout veut à l'autre rive aborder à la fois ;
Le pont surchargé tremble et gémit sous le poids ;
On s'agite, on se mêle, on se pousse, on se presse ;
Le feu des ennemis augmente la détresse :
Sur un espace étroit le groupe concentré,
Présentait à leurs coups un but trop assuré :
L'airain vomit la mort sur la foule tremblante,
Le fleuve épouvanté roule une onde sanglante ;
Là, par le plomb fatal, par la foudre abattus,
Tombent mille guerriers l'un sur l'autre étendus ;
L'un se débat, mourant dans d'horribles tortures ;
L'autre fuit, tout couvert de mortelles blessures ;
Ailleurs, les chars brisés, les coursiers bondissants,
Ecrasent à la fois les morts et les vivants.
Ce n'est plus que tumulte et massacre et ravage :
La foule sur la foule encombre le passage ;
On veut se faire jour à travers les débris ;

Le désespoir, la rage, égarent les esprits:
Pour échapper au sort suspendu sur sa tête,
Chacun cherche à forcer l'obstacle qui l'arrête:
Chacun frappe au hasard....ô comble des forfaits!
Le Français tombe mort sous le fer du Français!

Quelques-uns, s'éloignant d'une scène cruelle,
Sous les feux meurtriers dont la plage étincelle,
Courent, désespérés, sur ces bords désastreux:
A travers les glaçons et les flots écumeux,
Ils s'élancent, poussés par leur terreur profonde,
Et, bientôt engloutis, trouvent la mort dans l'onde.

La nuit vient mettre un terme à cette longue horreur:
Tous ceux qui du Sarmate ont trompé la fureur,
Marchant enveloppés d'une ombre salutaire,
Vont chercher un abri sous l'Aigle tutélaire.

On quitte enfin les bords de la Bérézina:
On se rassemble, on part, on marche sur Wilna, (1)
Laissant, parmi les morts, des victimes vivantes,
Qui frappent les déserts de leurs voix gémissantes.
Eh! qui, dans leur malheur, pourrait les secourir?
Leurs frères épuisés eux-mêmes vont périr!
Par-tout vole la mort avec ses noirs ministres;
Par-tout d'affreux tableaux, par-tout des fronts sinistres;

(1) 29 Novembre, 1812.

Où se peint la terreur, le désespoir, la faim,
Sur eux de tous les maux plane l'horrible essaim.
On croirait voir errer, dans ces déserts arides,
Moins des hommes vivants que des ombres livides :
Tout couverts de haillons, pâles, échevelés,
La plupart n'offrent plus que des traits mutilés,
Où du froid destructeur a triomphé la rage ;
L'ami de son ami méconnaît le visage.
D'horreur et de pitié tout mon être frémit,
Tout révolte à la fois mon cœur et mon esprit.
D'un feu vivifiant si la flamme étincelle,
Le faible est repoussé par la foule cruelle :
Il s'agite, il s'épuise en efforts superflus,
Va tomber à l'écart, et ne se lève plus :
Les cris du malheureux, ses larmes, ses prières,
N'arrivent plus au cœur de ses malheureux frères.
Rien n'allège le poids de leur calamité :
Consolante pitié, tendre fraternité,
Mutuel intérêt que le ciel secourable
Inspire aux malheureux qu'un même sort accable,
Amitié généreuse et dont la douce main
Sur les maux des mortels verse un baume divin,
Tout fuit, tout a péri dans ce commun naufrage.
Chaque pas leur présente une lugubre image :
Leurs compagnons frappés du glaive de la mort,

Et dont chacun s'attend à partager le sort.
Ici, ce furieux, à son heure dernière,
Accuse de ses maux et le ciel et la terre,
Pousse contre ses chefs des cris injurieux,
Et, dans son désespoir, insulte même aux Dieux.
La, ce jeune guerrier, plus touchant dans sa plainte,
Tourne vers sa patrie une paupière éteinte :
Il murmure des noms chers à son souvenir....
Il les murmure encore à son dernier soupir.
Cet autre, s'étendant près de son frère d'armes,
A reposé sur lui son front baigné de larmes,
Et, d'une prompte mort invoquant le secours,
Attend ainsi la fin de ses malheureux jours.
Celui-ci tient du ciel un cœur plus énergique,
Et montre dans ses maux un courage héroïque,
L'heure approche, il le voit, mais avec fermeté,
Et jusqu'au dernier souffle il a toujours lutté.
Il faut céder enfin : le mal est invincible ;
Mouvement et repos, tout lui devient pénible.
Faible, il avance encore un pied glacé, pesant ;
La sueur de la mort couvre son corps tremblant ;
De soupirs douloureux sa poitrine est gonflée,
Et des pleurs du regret sa paupière voilée,
Il pâlit, il chancelle, essaie un dernier pas,
Et tombe enfin couvert des ombres du trépas.

Celui-la de la force offre encor l'apparence ;
Mais hélas ! son esprit est frappé de démence.
Plongé dans la torpeur, l'œil effaré, hagard,
Fixant sur les objets un stupide regard,
Il suit ses compagnons, mais par pure habitude,
Et la foule est pour lui comme une solitude.
Vous le voyez parfois s'arrêter inquiet :
Si vous l'interrogez, il demeure muet,
On ne retrouve plus qu'un bisarre langage,
Et sa vague pensée erre dans un nuage ;
Il cherche sa mémoire et ses esprits flottans,
Et semble avoir perdu l'usage de ses sens.
Rien ne peut le tirer de cette léthargie,
Rien n'émeut ni son corps ni son âme assoupie.
Près de l'homme abattu par la main du malheur,
Ah, qu'il est doux de voir l'homme dans sa grandeur !
Des guerriers au-dessus de la trempe commune
Luttèrent en héros contre leur infortune.
A la faiblesse humaine ils semblaient étrangers,
Et ne redoutaient plus ni douleurs ni dangers.
Leur force surpassa des malheurs sans mesure :
Ils triomphaient de tout, même de la nature ;
Opposant leur constance à tous les traits du sort,
Sans dédaigner la vie, ils méprisaient la mort.
Sans cesse ralliée autour de sa bannière,

La Garde conservait son attitude altière.
Notre escadron sacré n'avait plus de coursiers,
Et marchait confondu parmi nos grenadiers.
Leur chef les précédait, montrant sur son visage
La fierté du héros et le calme du sage :
Vaincu par les frimas, mais vaincu sans affront,
Il brave la fortune et lève un noble front.
Vers le murs de Wilna, notre marche moins lente
Nous offrait de l'espoir la lueur consolante !
Au sortir d'un pays stérile, inhabité,
On venait de reprendre un chemin fréquenté.
Mais hélas ! la fortune, en venant nous sourire,
Ne reposait ses traits que pour mieux nous détruire.
Smorghoni ! lieu terrible et dont le souvenir
Jamais ne s'offre à moi sans me faire frémir !..
Redoublant l'âpreté de ses pointes aiguës,
L'hiver y déploya des fureurs inconnues : (1)
On vit même du Nord le robuste habitant
Redouter, comme nous, ce souffle dévorant.
Il fallait, avec soin, pour conserver sa vie,
Eviter le sommeil, éviter l'inertie :
Malheur à qui, surpris d'une molle langueur,
Osait s'abandonner à ce charme trompeur !

(1) 6, 7, 8 Décembre, le thermomètre descendit à 29 degrés au-dessous de glace.

Tout son corps éprouvait des pesanteurs soudaines,
Et son sang suspendu se glaçait dans ses veines.
Poursuivi par un ciel toujours plus irrité,
On approchait, enfin, du terme souhaité.
L'Empereur jusqu'alors a lutté sans relâche,
Du guerrier jusqu'alors il a rempli la tâche ;
Mais les devoirs du Roi l'appellent à leur tour :
Les dangers de l'Empire augmentent chaque jour ;
Instruit que ses revers et sa trop longue absence
Ont d'un parti fougueux réveillé l'espérance,
Il quitte, en gémissant, ses malheureux soldats,
Mais c'est pour les venger, pour sauver ses états.
A ce départ, s'élève un violent murmure :
On prodigue au héros le reproche et l'injure.
Calmez, brave guerriers, un injuste transport :
Bientôt vous le verrez, toujours grand, toujours fort,
Consoler vos douleurs, effacer vos disgraces,
Et repousser du Nord les hautaines menaces.
Que pouvait-il de plus, pour défendre vos jours,
Que de vous assurer de rapides secours ?
Tant qu'il vit sur vos pas le Sarmate homicide,
Il fut votre conseil, votre appui, votre guide ;
Tout ce qui dépendait du pouvoir des humains,
Ne l'opposa-t-il pas aux rigueurs des destins ?
Si les événements ont trompé sa prudence,

Rien n'a pu du héros ébranler la constance :
Vous l'avez vu combattre et souffrir comme vous,
De la terre et du ciel supporter le courroux.
Vous vouliez qu'il restât ; c'était tout perdre ensemble..
Entendez-vous frémir les soldats qu'il rassemble ?..
Encor quelques instants....Attendez vos vengeurs,
De nos braves détruits généreux successeurs ;
Bientôt NAPOLEON des rives de la Seine
Va, comme un fier géant, s'élancer dans l'arène,
Etonnant l'univers par sa célerité,
Et refoulant au Nord, le Russe épouvanté.

CHANT SIXIÈME.

Napoléon Empereur.—La Caverne de Grodno.

Dans un pays couvert de frimas et de neiges,
Par-tout environné de dangers et de pièges,
Napoleon s'avance, ayant pour seul appui
Quelques amis tout prêts à s'immoler pour lui.
Le manteau blanchissant qui couvre au loin la plaine,
Leur cache les écueils d'une route incertaine.
Après avoir franchi de perfides marais,
Ils ont vu de Grodno s'élever les forêts ;
Ils entrent, vers le soir, dans cette solitude,
Haletants, accablés de froid, de lassitude.
Au-dessus du désert brillent des monts altiers,
Qui perdent dans les cieux leurs énormes glaciers.
Pour éviter des vents la déchirante haleine,
Et chercher un abri dans cette vaste chaîne,
On approche, on observe, on suit de longs détours.
On était dans ce temps où le flambeau des jours,

Du brûlant Capricorne atteignant la barrière,
Projette vers le Nord une courte lumière,
Et bientôt la nuit vint, dans toute son horreur,
Couvrir de ces forêts la sombre profondeur.
Tout, même l'Aquilon, rentre dans le silence ;
A peine du sapin la feuille se balance ;
Dans ces monts caverneux seulement nos guerriers
Entendaient retentir les pas de leurs coursiers.
Dans le flanc des rochers on trouve une ouverture :
On écoute, on entend une onde qui murmure.
Déjà nos voyageurs sont prêts à s'élancer,
Sans craindre le péril qui peut les menacer,
Sans songer que cet antre est peut-être un abîme,
Où cache quelque embûche, ou recèle le crime ;
La voix même d'un chef qu'ils portent dans leur cœur,
Peut à peine un instant contenir leur ardeur :
Pour la troisième fois, de ses longues ténèbres
La nuit revient couvrir ces régions funèbres,
Le soleil a trois fois repris son triste cours,
Depuis que, dépourvus d'asile et de secours,
En proie aux Aquilons, battus par la tempête,
Ils errent, sans savoir où reposer leur tête ;
Ils espèrent, enfin, trouver, dans ce réduit,
Après tant de travaux, une paisible nuit,

Et si quelque péril est caché sous la terre,
Ils sauront s'en défendre et purger le repaire.
Pour éclairer leur marche, ils dépouillent les pins :
Vingt faisceaux enflammés pétillent dans leurs mains ;
On entre armé du glaive, et la lame brillante
Répète des flambeaux la clarté vacillante.
D'un étroit souterrain, parsemé de débris,
Nos guerriers ont, d'abord, parcouru les replis ;
Ils parviennent, enfin, sous une voûte immense :
Là, le pied suspendu, s'avançant en silence,
Guidés par les fanaux qui brillent devant eux,
Ils promènent par-tout leurs regards soupçonneux.
Tout annonce la paix, le seul bruit qui les frappe,
Est celui d'un torrent, qui, jaillissant en nappe,
Après s'être vingt fois brisé sur son chemin,
Vient tomber écumant dans un vaste bassin,
D'où s'échappant ensuite on le voit qui serpente,
Et perd dans le rocher son onde bouillonnante.
A la clarté des feux qu'ils viennent d'allumer,
La voûte, les parois, tout semble s'enflammer ;
Tout leur offre un éclat, une magnificence,
Qui des faibles mortels surpassent la puissance.
Est-ce un art infernal qui créa ces beautés ?
Est-ce un Dieu qui réside en ces lieux enchantés ?
N'est-ce qu'un souterrain dont la noble structure

Atteste simplement ce que peut la nature ?
Là montent dans les airs des pilastres hardis,
Des massifs de cristal, de longs blocs arrondis.
Les merveilles de l'art, ces marbres qu'on admire,
Ces bronzes animés, cet airain qui respire,
Cette haute colonne aux contours si moëlleux,
Ces cordons délicats, ces chapiteaux fameux,
Ces dômes découpés en élégants feuillages,
Ou du règne animal retraçant les images,
Enfin tout ce que l'homme a produit de plus beau,
Rien n'égale l'aspect de ce vaste tableau.
Une secrète main, dans le sein de la terre,
S'est plue à combiner les jeux de la lumière.
Les sommets de la voûte, ornés de diamants,
De rubis enflammés et de cristaux pendants,
Etonnent par leur forme et leurs teintes changeantes ;
Vous y voyez errer des figures mouvantes,
Et l'homme, en contemplant ces merveilleux travaux,
Croit se voir transporté dans des mondes nouveaux.

Tandis que nos guerriers, parcourant ces retraites,
En sondaient les détours et les routes secrètes,
Ils virent devant eux les ombres s'épaissir,
Un abîme à leurs pieds soudain parut s'ouvrir.
Ici, la main de l'homme est par-tout imprimée :
On trouve, à la lueur d'une torche enflammée,

Des degrés dans le roc taillés par le ciseau ;
On s'y jette, on arrive au fond d'un noir caveau.
Mais quel sinistre objet vient s'offrir à leur vue ?
C'est d'un Dieu monstrueux l'effroyable statue,
L'idole d'Irmensul, sur un long piédestal,
Elevant dans les airs son buste colossal.
Son front est surmonté de cornes tortueuses ;
Ses traits sont convulsifs et ses formes hideuses.
Tout retrace l'époque où des prêtres cruels
Du sang de l'innocence ont rougi les autels :
Des victimes sans nombre, en ce temple égorgées,
Les cendres sur les murs dans des urnes rangées,
Et formant un cordon qui règne tout autour,
Attestent les forfaits de cet affreux séjour ;
L'autel qui fut témoin de tant de sacrifices,
De ces meurtres pieux porte encor les indices :
Des haches, des poignards et des glaives rouillés,
Où l'on croit voir le sang dont ils furent souillés.
L'Empereur, sans vouloir examiner le reste,
S'éloigne avec les siens de ce caveau funeste,
Et frémit en songeant à quel excès d'horreur
Se portent les mortels aveuglés par l'erreur.
Nos guerriers, remontés dans la première enceinte,
Certains qu'il n'est pour eux aucun sujet de crainte,
Près d'un feu pétillant vont chercher le repos,

Et bientôt le sommeil leur verse ses pavots.
A peine l'Empereur a fermé la paupière,
Que, hors des régions du monde sublunaire,
Il a vu dans l'espace un temple radieux :
Un volcan roule autour ses laves et ses feux ;
De murailles de fer l'enceinte est entourée,
Et cent portes de bronze en défendent l'entrée,
Mais levant la barrière, une invisible main
Semble exprès au héros en ouvrir le chemin.
Il entre, et, sous les arcs d'une voûte sonore,
Il voit se balancer un brillant météore :
Un Dieu majestueux, sur un trône d'azur,
Apparaît, reposant dans les flots d'un or pur.
Son front, environné de flammes immortelles,
Répand autour de lui des gerbes d'étincelles :
Il consumerait tout, sans la molle vapeur
Qui de ces feux brûlants vient tempérer l'ardeur.
Tout annonce sa gloire et son titre suprême :
Maître de l'univers et de l'Olympe même,
Pour sceptre en sa main droite il porte un diamant,
Où viennent se briser les feux du firmament ;
Dans l'autre il tient une urne, où le hasard entasse
Et balotte, à son gré, les sorts de notre race :
Les Parques et le Temps et la Nécessité,
Ministres sans pitié, siègent à son côté.

Sur un autel de fer un grand livre repose,
Où notre destinée, avant que d'être éclose,
La somme de nos biens, de nos maux, de nos jours,
Sous le burin du Dieu se grave pour toujours.
Un globe sous ses pieds roule plein de vîtesse,
Petit amas d'argile, où s'agite sans cesse,
Bercé par la folie et fier de sa raison,
L'homme mobile, hélas ! comme son horizon.
C'est toi, dit au héros le Dieu d'un ton sévère,
C'est toi qui, le premier des enfants de la terre,
Pénètres dans ce temple interdit aux mortels,
Ce temple, le dépôt des décrets éternels.
Peut-être je devais châtier ton audace ;
Mais au pied de mon trône elle a su trouver grâce,
Et, sans vouloir t'ouvrir ces abîmes secrets
Que d'une épaisse nuit le ciel couvrit exprès,
Je vais du moins t'offrir des lueurs salutaires.
Garde-toi d'imiter ces hommes téméraires
Qui, foulant à leurs pieds les leçons du passé,
Portent sur l'avenir un regard insensé.
Contemple les tableaux tracés sur ces murailles ;
Contemple ces guerriers, ces exploits, ces batailles,
Ces champs couverts de morts et ces toits embrasés ;
Ces royaumes conquis, et ces trônes brisés ;
Ces grandes nations dormant dans la poussière ;

Ces autres, à leur tour, parcourant la carrière ;
Ces peuples, de l'orgueil déplorables jouets ;
Ces princes trafiquant du sang de leurs sujets ;
Ces tissus de la fraude et de la perfidie ;
Ces sceptres obtenus au prix de l'infamie ;
Tant de faits embellis par un pinceau flatteur,
Et qui ne sont souvent que bassesse ou fureur.
Tu sauras te juger dans ce miroir fidèle,
Où tout s'offre à tes yeux sous sa forme réelle.
Je sais que tu chéris les sciences, les arts,
Que l'histoire a toujours attaché tes regards ;
Mais je veux des grands traits et des grands personnages
Te retracer ici les vivantes images.
Miltiade pour toi va sortir du tombeau :
Le vois-tu s'élancer du penchant d'un côteau ?
Avec quelques guerriers, il détruit ou disperse
Cent mille combattants, l'élite de la Perse.
Du tableau de sa gloire observe le revers :
Regarde Miltiade expirant dans les fers !..
Il est du moins pour l'homme une éternelle vie,
Une gloire sans tache, à couvert de l'envie.
Vois, au pied de ces monts, le roi Léonidas,
Entouré des héros dont il guide les pas.
Vois briller sur leur front l'immortelle guirlande :

Que leur trépas est beau ! que la cause en est grande !
Ils avaient arrêté cet amas effrayant,
Ces essaims de guerriers vomis par l'Orient ;
Mais un traître à Xercès ouvre les Thermopyles :
N'ayant plus qu'à mourir, résignés et tranquilles,
Les soldats près du chef sont venus se grouper :
Ils s'apprêtent gaîment, par un frugal souper,
A descendre bientôt dans la sombre demeure ;
Mais avant que Cloton file leur dernière heure,
Que de Perses plongés dans la nuit du tombeau !
Vois-tu devant les Grecs fuir ce lâche troupeau ?
Les braves sont vainqueurs, tout cède à l'épouvante ;
Ils vont droit à Xercès, qui s'enfuit de sa tente,
Renversent à leurs pieds les barbares surpris,
Et marchent entourés de morts et de débris....
Mais l'ombre disparaît.... O perfide lumière !
Accablés par le nombre, ils mordent la poussière !
Guerriers, l'honneur de Sparte et de l'humanité,
Vous dormez dans le sein de l'immortalité !
Vos fronts tournés au ciel appellent la vengeance,
Et le sort de Xercès y semble écrit d'avance.
Mon fils, peut-être un jour, dans ton propre pays...
Mais regarde avec moi ces éloquents lambris.
Le superbe Xercès menace Salamine ;
Tout n'est autour de lui que mort et que ruine.

Il frémit à l'aspect de ces châteaux flottants
Qui d'Athènes détruite ont reçu les enfants.
Sur ces infortunés veille un hardi génie,
Qui sut prévoir de loin les maux de sa patrie,
C'est en vain que Xercès, sous ses mille vaisseaux,
Du golfe consterné faisant gémir les flots,
Croit dévorer des Grecs la dernière espérance ;
En vain il a contre eux lancé sa flotte immense :
Le sage Thémistocle a fermé les détroits ;
Par-tout égal, son front par-tout frappe à la fois ;
Il renverse le chef de la flotte royale ;
Le trouble, la terreur, la discorde fatale,
Courent de rang en rang, volent de bord en bord :
Cet amas de vaisseaux, théâtre de la mort,
Se confond et s'abîme, ou fuit au loin sur l'onde ;
Ce roi qui croyait vaincre et la Grèce et le Monde,
S'élançant de son trône, éperdu de frayeur,
Court dans Suze cacher sa honte et sa douleur.
Mais si Lacédémone, Athènes et la Grèce,
Dans les premiers transports de la publique ivresse ;
Pour leur Dieu tutélaire inventent des honneurs,
Sur ce front couronné de lauriers et de fleurs,
Vois quelle ombre, mon fils, vient déjà se répandre !
Athènes, qui par lui renaissait de sa cendre,
De la reconnaissance a secoué le frein....

Le voilà chez le fils du Monarque hautain
Dont il avait naguère abaissé la puissance :
Artaxercès du moins fait taire la vengeance,
Et, dans son ennemi respectant la vertu,
S'honore, en honorant un héros abattu....
Mardonius poursuit les desseins de son maître :
A la cour de ce Prince il ne veut reparaître
Qu'après avoir vengé, par un entier succès,
L'honneur de sa patrie et celui de Xercès.
Il n'a plus maintenant cette foule confuse
Que traînait après lui le Monarque de Suze :
Des plus vaillants guerriers le Satrape a fait choix.
Il marche, enflé d'orgueil, et croit voir, cette fois,
Se courber sous le joug la Grèce épouvantée....
Pausanias paraît vers les murs de Platée,
Et la terre dévore, aux bords de l'Asopus,
Cette élite persanne, avec Mardonius.
Pausanias, quel nom ! quelle gloire imposante !
Comment portera-t-il cette charge pesante !
Quel mortel l'égalait, si, dans un jour si beau,
Le champ de la victoire eût été son tombeau,
Ou si, foulant aux pieds l'orgueil du diadème,
Le vainqueur de Xercès se fût vaincu lui-même !
Toi, d'un pouvoir immense aujourd'hui revêtu,
Sois plus sage que lui, veille sur ta vertu :

Les peuples ont bientôt oublié les services ;
Sparte à Pausanias apprête des supplices :
Il a fui dans un temple, il y meurt enfermé,
Il s'éteint lentement, par la faim consumé.
Mais, vous, peuples si fiers sur un appui d'argile,
Le temps mine à son tour votre grandeur fragile.
Il semble que la Grèce, après une mâle effort,
Ne puisse plus suffire à l'éclat de son sort :
On la voit s'affaisser sous le poids de sa gloire ;
En vain les lois, les arts, et même la victoire,
Jettent sur elle encor quelques nobles lueurs :
Ce corps tombe accablé de mortelles langueurs.
Ainsi, sur son déclin, un astre, pâle et sombre,
S'efface par degrés et se plonge dans l'ombre.
Faut-il chercher ailleurs des exemples frappants ?
Rome va t'en offrir dès ses premiers moments.
Verras-tu, sans effroi, les marais de Caprée ?
Romulus, qu'admirait une foule enivrée,
Y tombe sous les coups d'un sénat factieux,
Et le peuple abusé le croit au rang des Dieux.
Regarde Manlius, sauveur du Capitole :
De ses concitoyens hier c'était l'idole ;
Aujourd'hui condamné par ses concitoyens,
Il roule du sommet des rochers Tarpéiens.
Regarde Scipion, grand guerrier, plus grand homme :

De quinze ans de terreur il a délivré Rome ;
Son bras a terrassé le superbe Annibal,
Et traîné par la haine au pied d'un tribunal,
Près de voir son honneur et sa gloire flétrie,
Il n'échappe au péril qu'à force de génie.
Regarde ce guerrier, le fléau des Romains,
Qui, s'élançant sur eux du haut des monts Alpins,
Promena dans leurs champs les torches de la guerre,
Et jusque sous leurs murs vint planter sa bannière ;
Maintenant poursuivi par Rome et par le sort,
Trahi par Prusias, il se donne la mort.
Regarde Marius, ou dans ce marécage,
Ou là, sur les débris de la grande Carthage.
Regarde ce Romain, si grand dans son trépas :
C'est Pompée expirant sous les coups d'Achillas.
Regarde enfin César, triomphateur des Gaules,
Ce César dont le nom retentit aux deux pôles,
Le plus grand des guerriers, le plus grand des Romains,
Qui semblait balancer le monde dans ses mains ;
Il a vaincu l'Europe et l'Afrique et l'Asie,
Et son ambition est loin d'être assouvie :
Il faut qu'il règne encor, qu'il règne sans rival !...
Mais le voilà tombé sous le glaive fatal !
Devant ce demi-Dieu tout fléchissait naguère ;

Dis-moi, qu'est-ce à présent ? Rien.... qu'un peu de
poussière.
Mais de Rome elle-même observe les destins,
Pour mieux apprécier le néant des humains.
Ce peuple, amas impur de hordes inconnues,
Mais bientôt dirigé par de profondes vues,
Presque dès son berceau, plein de nerf, de fierté,
Eut l'enfance d'Hercule et sa virilité.
Déjà grand sous ses rois, plus grand par un système
Qui semble élever l'homme au-dessus de lui-même,
Il touche à ce degré de gloire et de splendeur,
D'un funeste déclin fréquent avant-coureur.
Ce colosse effrayant dont la terre est couverte,
En soi porte déjà les germes de sa perte :
Le vice a remplacé ses antiques vertus,
Il va venger Carthage et l'univers vaincus.
Marius et Sylla, dans leur fureur impie,
En un champ de carnage ont changé l'Italie.
Catilina, suivi d'un ramas de brigands,
Lève contre l'Etat ses étendards sanglants :
La voix de Tullius a foudroyé le crime ;
Mais sa sagesse à peine a refermé l'abîme,
Que Pompée et César, rivaux ambitieux,
Déchirent leur pays, qu'ils vont perdre avec eux.
Pompée est chez les morts, César commande en
maître :

La liberté s'indigne, elle ose reparaître ;
Mais en vain le poignard a frappé l'oppresseur :
Le peuple fatigué tombe dans la langueur.
Avec Brutus mourant la République expire,
De sa cendre s'élève un despotique empire ;
On n'y retrouve plus la Rome d'autrefois,
La volonté du chef prend la place des lois.
En vain la gloire encore y luit par intervalles :
Il est pour un Titus vingt Héliogabales.
La mort s'étend sur Rome, et de ce vaste corps
Va miner par degrés jusqu'aux derniers ressorts :
Ecrasé sous son poids, le colosse succombe ;
Et vingt peuples divers viennent fouler sa tombe.
Que l'histoire, ô mon fils, t'instruise par ma voix :
C'est le fidèle ami, le seul ami des rois.
Que ne puis-je, à tes yeux ouvrant une autre scène,
Te montrer les complots que prépare la haine !
Mais, réprimant dans l'homme un imprudent desir,
La sagesse des Dieux lui cache l'avenir :
Seulement, chaque jour, le Temps le lui revèle,
Le Temps, de mes décrets exécuteur fidèle.
Un génie implacable, acharné sur tes pas,
T'observe, te poursuit, menace tes états.
Redouble de vertu, d'efforts, de vigilance ;
Crains que trop de bonheur n'endorme ta prudence !

Des revers effrayants.... A ces mots, le Destin,
Les Tableaux, le Palais, tout disparut soudain.
Tandis que du héros le sommeil se prolonge,
Un vautour vient à lui se présenter en songe,
Qui saisit un guerrier, l'emporte dans les airs,
Et s'abat sur un roc assis au sein des mers.
Napoleon, sortant d'un rêve qui l'étonne,
Appelle ses guerriers.... La trompette résonne,
La troupe se rassemble, on part avec le jour.
Rien de Napoleon n'entrava le retour.
La France le revit trahi par la fortune,
Mais prêt à s'immoler pour la cause commune.
Il sut, par sa présence, imposer aux mutins,
Et rallier encor les esprits incertains.

CHANT SEPTIÈME.

Napoléon Empereur.—Campagnes de 1813 *et* 1814.—
Succès éclatants, suivis de revers et de trahisons.—
Première abdication.

Plus fier qu'il ne parut sous un ciel sans nuages,
Napoléon s'élève au milieu des orages,
Et, loin de l'accabler, les atteintes du sort,
N'ont pu de sa grande âme énerver le ressort.
Il a formé déjà ses légions nouvelles ;
Déjà l'Aigle, étendant ses formidables ailes,
Et reprenant au Nord son vol audacieux,
Sur les champs de Lutzen plane victorieux. (1)
De Bautzen et de Dresde immortelles journées, (2)
Vous avez fait pâlir les têtes couronnées ;
Et celui que déjà l'on croyait abattu,
Trouve un puissant secours dans sa mâle vertu.
Ce que n'a pu l'Europe et ses guerriers sans nombre,
L'artifice saura le préparer dans l'ombre.
A Leipsic, champ fatal aux armes des Français,
Dans le moment marqué pour de nouveaux succès,

(1) 1 Mai, 1813. (2) 21 Mai, 1813.

De perfides soldats désertent nos bannières, (1)
Et tournent contre nous leurs armes meurtrières.
La Victoire, à regret, suit le char d'un vainqueur
Qui n'obtient qu'un triomphe abjuré par l'honneur.
Derrière le héros s'ouvre un nouvel abîme :
Tout aspire à frapper cette illustre victime ;
Le Bavarois l'attend, le Bavarois ingrat,
Qui de Napoléon tient son nouvel éclat,
S'apprête à lui ravir tout espoir de retraite,
Et se flatte déjà d'achever sa défaite ;
Mais le héros parait et son char foudroyant
Renverse l'ennemi, qu'il écrase en passant. (2)
C'est ainsi qu' échappé de tant de perfidie,
Il rentre encor vainqueur au sein de sa patrie.
Mais quels affreux complots se trament contre lui ?
Aux yeux des mécontents un jour prospere a lui.
L'hydre des factions relève ses cent têtes ;
Ses sifflements aigus présagent les tempêtes.
Loin d'écouter la voix de la patrie en pleurs,
Et d'agir de concert avec ses défenseurs,
Des fils dénaturés déchirent ses entrailles,
Et bientôt à la ligue ouvriront nos murailles :

(1) Je doute que la postérité applaudisse à cette désertion au milieu d'une bataille.

(2) 11 Novembre, 1813, bataille de Hanau.

Insensés qui verront, désabusés trop tard,
Qu'ils ont contre leur sein dirigé le poignard !
Dans ses prospérités, ils outraient sa louange,
Les lâches maintenant le trainent dans la fange !
Poursuivi par le sort, a-t-il moins de grandeur ?
Sache donc le juger, injuste détracteur !
N'est-ce pas contre lui que l'habile Angleterre,
Avec son levier d'or, a soulevé la terre ;
Et que les chefs puissants de tant de nations
Ont à la fois armé l'homme et ses passions ?
La Fortune, qu'il tint si longtemps enchaînée,
Par le commun torrent semble comme entraînée,
Et la force, et la ruse, et la valeur, et l'art,
Tout marche de concert sous un même étendard.
Que si tous ses sujets lui demeurant fidèles,
Se fussent montrés sourds à la voix des rebelles,
Tant de pouvoirs unis pour sa destruction,
Allaient dans tout son jour montrer NAPOLEON.
Quels sont donc les motifs de l'étrange furie
Qui tente de flétrir une si belle vie ?
Je veux qu'il ne soit pas exempt de toute erreur ;
Un point sur le soleil détruit-il sa splendeur ?
Sur son ambition qu'on nous peint si fatale,
En croirons-nous les cris d'Albion, sa rivale ?
Tandis qu'elle agitait et la terre et les flots,

Devait-il s'endormir dans un lâche repos,
Et, des Rois fainéants imitant l'indolence,
La laisser à loisir cimenter sa puissance ?
Chef d'un peuple vaillant, qui regarde deux mers,
Et fait pour disputer l'empire à l'univers,
Pouvait-il, sans rougir, laisser notre industrie
Sous un joug étranger languir assujettie,
Et devait-il souffrir que notre pavillon
Attendît, pour flotter, les ordres d'Albion ?
On rejette sur lui tous les maux d'une guerre
Qui trop longtemps, hélas, ensanglanta la terre ;
Mais avait-il des Czars suscité la courroux, (1)
Quand d'abord leurs soldats vinrent fondre sur nous ?
S'il vainquit tour-à-tour et l'Autriche et la Prusse,
Jusque dans ses frimas s'il poursuivit le Russe,
Tous furent les premiers à lever l'étendard :
Qui faut-il accuser ! l'Aigle ? ou le Léopard ?
A peine d'un côté la guerre était finie,
Qu'ailleurs se rallumait un nouvel incendie.
Loin que de la Victoire il abusât jamais,
Le vainqueur aux vaincus offrit toujours la paix.
S'il éleva contre eux un édifice immense, (2)
N'y fut-il pas forcé pour sa propre défense ?

(1) Paul, d'abord, et ensuite Alexandre, sont venus nous attaquer sans avoir été provoqués. Que devions-nous avoir à démêler avec eux à cette époque ?

(2) Confederation du Rhin.

Sans cesse on excitait les peuples contre lui,
Dans ces peuples lui-même il cherchait un appui.
Ah ! combien les Anglais, amants de leur patrie,
Craignaient l'activité de ce mâle génie !
Qu'ils se montreraient fiers de compter ce grand nom
Parmi ceux des guerriers, l'ornement d'Albion !
Il fut leur ennemi, le courroux les entraîne ;
Mais l'œil de la raison saura, malgré la haine,
Du Colosse abattu mesurer la hauteur ;
Il trouvera chez eux plus d'un admirateur.
Mais que dira de nous l'impartiale histoire ?
Méconnaissant celui qui faisait notre gloire,
Lorsque son bras encore est prêt à nous venger,
Nous allons contre lui nous joindre à l'étranger !
O France, ô ma patrie, ô nation légère,
De ta fatale erreur que la suite est amère !
Quel fantôme lugubre a frappé mes regards !
Son front pâle, flétri, ses yeux mornes, hagards,
Etincellent par fois d'un feu sombre et farouche ;
De longs gémissements s'exhalent de sa bouche.
Ses bras, qui du Midi s'étendaient jusqu'au Nord,
Ont perdu tout-à-coup leur principal ressort :
Naguère on admirait, on craignait leur puissance ;
Mais, privés maintenant de nerf et de substance,
Ils tombent abattus sur ses flancs desséchés.

Ses pieds appesantis, au sol comme attachés,
S'indignent vainement du poids qui les captive.
Ses regards douloureux, sa voix triste et plaintive,
Des secours qu'il implore accusent la lenteur.
Sur sa vaste poitrine, où siège la langueur,
Un serpent s'est tapi, cherchant, d'un œil avide,
Le sein qu'il va percer de son dard homicide.

Les airs épouvantés se chargent de vautours,
Qui déjà du Colosse assiègent les contours;
Avec fureur sur-tout ils menacent sa tête.
Un grand Aigle sur eux fond comme la tempête;
Son œil lance l'éclair, à son aspect tout fuit;
Son aile abat, foudroie, et sa serre détruit.
Mais tandis que l'ardeur l'entraîne à leur poursuite,
Les vautours dispersés, s'arrêtant dans leur fuite,
Se rejoignent soudain, fiers d'un nouvel appui,
Reviennent au Colosse, et s'abattent sur lui.
L'Aigle a vu leurs desseins, et, refoulant ses ailes,
Tire d'un vol rapide à ces bandes cruelles;
Mais l'horrible serpent vient le piquer au cœur;
Et les oiseaux vaincus triomphent du vainqueur!

Senat, dans ce tableau reconnais-tu la France!
Oui, regarde, et que là-ton supplice commence!
Le Colosse expirant jette ses derniers cris....
Tremble....il va t'écraser sous ses vastes débris!

Ah, de quelle hauteur ta noire perfidie
Vient de précipiter ton prince et ta patrie !
Qu'as-tu fait du guerrier, si grand dans ses revers,
Qui, bravant la fureur de vingt peuples divers,
Allait anéantir cette ligue fatale,
Et sortir triomphant d'une lutte inégale ?
Qu'as-tu fait de ta Reine et de ton jeune Roi,
Ces précieux dépôts confiés à ta foi ?
Toi, dont nous admirions l'âme noble et constante,
De l'illustre THERESE illustre descendante,
Qui, d'un trône nouveau l'ornement, le soutien,
Rehaussais un grand nom par la splendeur du tien ;
Et toi, fils d'un héros chéri de la Victoire,
Toi, né de la vertu sous l'aile de la gloire,
Noble enfant, qui croissais à l'ombre des lauriers,
Pour assurer le fruit de nos travaux guerriers ;
Un parjure odieux, trompant notre espérance,
Vous a tous deux ravis à l'amour de la France !
Dans quels instants, hélas, on rappelle nos rois !
C'est trahir notre gloire et la leur à la fois.
J'ai chéri des Bourbons la dynastie auguste :
Mes larmes ont coulé sur la tombe du juste.
De ce roi vertueux dont le cœur paternel,
Au lieu d'un échafaud, méritait un autel !..
Mais ne gémis-tu pas, toi-même, ombre sacrée,

De voir ta belle France aux ennemis livrée,
Et ton frère réduit à courber devant eux
Un sceptre qu'avec gloire ont porté ses aïeux ?
Les Ligués croiraient-ils, par leurs promesses vaines,
Dérober à nos yeux la honte de nos chaines ?
Insensés qu'ont séduits des discours caressants,
Vous connaîtrez trop tard les Grecs et leurs présents !
Il fallait imiter leur constance louable,
Leur opposer par-tout un courage indomptable :
Oui, la France devait, dans un commun accord,
Ecraser de son poids ces fiers enfants du Nord ;
Puis, cessant une guerre en leçons si féconde,
Sur leurs tombeaux fumants signer la paix du monde !
Quel vertige soudain, quel complot insensé,
Vient nous ravir le fruit de tant de sang versé !
Français, ferme l'oreille à la voix de l'impie,
Suis l'honneur, suis ton chef, et sauve la patrie !
Vois ce chef intrépide, avec quelques héros,
D'un torrent d'ennemis fendre, écarter les flots ; (1)
Heurter l'Europe entière à le perdre animée ;
S'élancer tour-à-tour de l'une à l'autre armée ;

(1) Bataille de St. Dizier, de Brienne, de Champ-Aubert, de Mont-Mirail, 2, 6, 7, 12 Février, 1814.

Atteindre et terrasser ce superbe BLUCHER (1)
Qui fit sonner si haut la vertu de son fer ;
Sous le tranchant du sien moissonner les Tartares,(2)
Punir les attentats de ces hordes barbares,
Et venger nos hameaux, nos bourgs et nos cités,
Que des tigres vaincus la rage a dévastés !..
Contre un autre guerrier le voilà qui s'avance,
Joignant à son grand art l'audace et la prudence :
Des belliqueux Germains il rompt les bataillons, (3)
Et les flots de leur sang ont rougi nos sillons.
SCHWARTZENBERG a plié, la ligue s'intimide :
L'Aigle a frappé leurs plans d'un coup d'aile rapide ;
Ces rois qui se croyaient au terme de leurs vœux,
Inquiets et tremblants, regardent derrière eux.
Mais quel retour du sort ! quoi ! le héros succombe !
C'est toi, lâche Sénat, qui vas creuser sa tombe !
Et voilà donc le fruit de vingt ans de travaux :
On l'immole avec nous à ses heureux rivaux !
Tu dors, France, tu dors, et l'on forge tes chaînes !
Entends-tu ce torrent qui mugit dans tes plaines ?

(1) Voyez la proclamation des bords du Rhin, dans laquelle il dit qu'il fera consister sa gloire à faire sentir aux Français le tranchant de son glaive.

(2) Batailles de Craone, de Rheims, 10, 15 Mars, 1814.

(3) Batailles de Nangis, de Montereau, du 1 au 4 Mars.

France, ton Empereur veille et combat toujours, (1)
Sors donc de ton sommeil, et vole à son secours !....
Mais non : de vils ingrats ont machiné ta perte :
SCHWARTZENBERG peut marcher, oui, la route est ouverte.
La Ligue consternée inclinait vers le Rhin,
Sur la ville fatale elle a tourné soudain :
En vain quelques guerriers que l'honneur aiguillonne,
Font tonner, sous nos murs, les foudres de Bellone ;
En vain les alentours sont jonchés d'ennemis :
La trahison l'emporte, on leur livre Paris. (2)
Prêt à punir encor leur téméraire audace,
Le grand NAPOLEON s'élance sur leur trace ;
Un décret fait tomber les armes de ses mains, (3)
Et rassure à la fois les Ligués incertains :
On l'ose déclarer déchu de la Couronne,
L'opinion chancelle, on cède, on l'abandonne ;
La France, qu'il venait arracher au danger,
Subit honteusement la loi de l'étranger...
Sénat !... mais de ce nom faut-il que je te nomme ?
Avec un vrai Sénat, Camille sauvait Rome :

(1) Il bat les Russes à St. Dizier, 29 Mars.
(2) 1 Avril, 1814.
(3) 3 *idem.*

Il arrivait, suivi de ces mêmes soldats (1)
Que venaient d'illustrer de glorieux combats :
Les Ligués, tout surpris d'un succès éphémère, (2)
N'attendaient pas sans crainte un si fier adversaire...
Infidèle Sénat, dans de pareils instants,
Ta voix de nos guerriers comprime les élans,
Et, quand ta lâche intrigue a perdu ta patrie,
Tu veux sur son vengeur verser l'ignominie,
Sur ce Chef généreux, et dont le seul excès
Est d'avoir trop voulu la grandeur des Français !
Tu tentes d'avilir ce Prince magnanime ;
Tu n'es que le serpent qui veut ronger la lime :
Déjà l'âge actuel, devançant l'avenir,
Te rend tout le mépris dont tu crois le couvrir !
Ingrats, qu'il protégeait de sa puissante Egide,
Lorsque vous ourdissiez une trame perfide,
Vous avez oublié qu'en perdant cet appui,
Vous perdiez tout l'éclat que vous teniez de lui !
Ce grand homme à lui seul, nous offre dans sa vie
Les héros de la Grèce et ceux de l'Italie.
Mortels vains et légers ! celui qui sut, vingt ans,

(1) Voyez la lettre du Lord Castelreagh sur la prise de Paris.

(2) Le jour même de la prise de Paris, l'Empereur arrivait à Fontainebleau avec la même armée qui avait battu les alliés partout.

Maîtriser les destins, les hommes et les temps,
Qui déploya toujours un si grand caractère,
A vos yeux aveuglés n'est qu'un être vulgaire !...
Que pourraient contre lui vos écrits furieux ?
Vos écrits passeront, vous passerez comme eux :
Un nuage obscurcit l'étoile scintillante ;
Elle reprend bientôt sa lumière brillante ;
Il brillera, ce nom que vous voulez ternir,
Il ira, malgré vous, étonner l'avenir !...
D'autres sauront, un jour, peindre dans tout leur lustre
Les merveilleux exploits de ce Monarque illustre ;
Jugeons-le dans sa chûte... avec quelle grandeur,
Il voit pleuvoir sur lui tous les traits du malheur !
Sans l'étonner, la foudre a grondé sur sa tête ;
Qu'il est fier, qu'il est calme, au fort de la tempête !
Tel un rocher, battu des autans et des flots,
Conserve, au sein des mers, un auguste repos.
Son trône, en s'écroulant, n'ébranle point son âme :
Méprisant du Sénat l'ingratitude infame,
On voit qu'il songe à peine au rang qu'on lui ravit ;
Mais on blesse sa gloire, il s'indigne, il écrit :
Qu'il met de dignité dans sa mâle défense ! (1)

(1) Ordre du jour de Fontainebleau, 5 Avril, 1814.

Ce n'est point du Sénat la verbeuse éloquence :
Tout est simple, mais fort, et sa simplicité
A le sceau du génie et de la vérité.
Toi, qui, l'œil attentif, planais sur notre armée,
Précipite ton vol, agile renommée !
Va dire à l'univers que le plus grand des rois,
Celui dont les hauts-faits lassèrent tes cent voix,
A déposé la foudre, abdiqué la puissance, (1)
Et vient de s'immoler au repos de la France ;
Qu'assuré de la foi de ses braves guerriers,
Il pouvait se défendre au sein de ses foyers,
Ou changer de théâtre, et, rejoignant EUGENE,
Disputer aux Ligués leur conquête incertaine ;
Mais que, touché des maux où de nouveaux conflits
Allaient précipiter son malheureux pays,
Il aima mieux languir dans un obscur asile,
Que d'allumer les feux d'une guerre civile :
Elan digne d'un cœur aussi grand que le sien,
Choix digne d'un héros et d'un roi citoyen !...
De ses ennemis même on vit l'âme attendrie
Par ses touchants adieux à sa troupe chérie, (2)
Cette troupe, l'exemple et l'honneur des soldats,

(1) Abdication de l'Empereur.

(2) Voyez son discours à ses soldats lors de son départ pour l'Isle d'Elbe.

Qui, dans les jours de deuil, ne l'abandonna pas.
Oui, tu *pouvais mourir*, la mort est si facile !
Mais que prouve le choix d'une mort inutile ?
C'est le faible recours d'une âme sans ressort,
Qui n'ose plus lutter contre les coups du sort.
Parmi tes ennemis, dans leur force présente,
L'ombre de ta grandeur jette encor l'épouvante.
Il ne manquait peut-être à ta célébrité,
Que de te voir aux mains avec l'adversité.
Tu survis à ta chûte, et non pas à ta gloire.
De tes nombreux exploits ose écrire l'histoire :
Oui, cette même main qui sut les accomplir,
Peut seule en consacrer le digne souvenir.
Tes baisers à ton Aigle, à ta noble bannière,
Baisers où respirait ton âme tout entière,
Retentiront un jour dans la postérité :
Tu voles, avec l'Aigle, à l'immortalité !...

Nota. Ceux qui prétendraient élever des doutes sur les victoires de Napoléon en 1814, pourront consulter le résumé politique de Peltier, du 28 Février, 1814, et sur-tout le rapport du Lord Castelreagh au Parlement, rapport où il dit : *Napoléon venait d'être victorieux dans cinq actions successives, etc....*

CHANT HUITIÈME.

Le Héros à l'Ile d'Elbe.—Son Départ. Son Retour.

Le plus rare mortel qu'on ait vu sur la terre,
Ce Prince si puissant, si redouté naguère,
Dont jamais nul guerrier n'égala les exploits,
Et qui, né loin du trône, effaça tous les rois ;
Dépouillé maintenant de la grandeur suprême,
Privé d'un fils chéri, d'une épouse qu'il aime,
Trahi par des ingrats comblés de ses faveurs,
En butte à tous les traits de ses persécuteurs,
Sur un obscur rocher traîne son existence :
Il ne conserve plus qu'une ombre de puissance ;
Et la crainte et la haine ont l'œil ouvert sur lui ;
Ah ! que lui reste-t-il pour espoir, pour appui ?
Que dis-je ? tout lui reste : il a tout en lui-même.
On a pu lui ravir un frêle diadème ;
On a pu lui ravir cet éclat incertain
Qu'aujourd'hui le sort donne et qu'il reprend demain ;
Mais qui lui ravira ce mâle caractère

Que rien n'a pu fléchir, qu'aucun malheur n'altère,
Qui, plein du sentiment de sa propre grandeur,
Des Hommes et du sort méprise la fureur ?
Son âme se nourrit de sa noble substance :
Au-dedans de lui-même il a sa recompense.
Si le siècle le juge avec peu d'équité,
N'entend-il pas la voix de la postérité ?
Il est, sur ce rocher, dans son humble fortune,
Plus heureux qu'il n'était dans sa gloire importune.
En perdant les honneurs dont il fut revêtu,
A-t-il perdu le fruit de vingt ans de vertu ?
Son bonheur n'a daté que de sa solitude :
Il jouit de lui-même, exempt d'inquiétude ;
Il n'est plus entouré des vils adulateurs
Qui caressaient en lui l'arbitre des faveurs.
Au tumulte des Cours, à leur pompe futile,
A succédé la paix d'un doux et simple asile :
Il y trouve sur-tout deux biens délicieux,
L'étude et le plaisir de faire des heureux.
Si la haine qui veille et se traîne dans l'ombre,
Médite contre lui quelque entreprise sombre,
N'a-t-il pas ces guerriers, vétérans de l'honneur,
Qui, l'aimant pour lui même aux jours de sa splendeur,
N'ont pas de la Fortune imité l'inconstance,

Et se sont, pour le suivre, exilés de la France ?
Il a pour lui l'amour de ses nouveaux sujets,
A son destin déjà liés par les bienfaits.
Présence d'un héros, qu'elle est donc ta magie !
NAPOLEON dans l'Ile a répandu la vie,
Et ce peuple inconnu de qui l'humble rocher
N'offrait qu'un triste écueil aux regards du nocher,
Attire maintenant les regards de la terre :
Chacun veut contempler l'illustre solitaire,
Et les fils d'Albion, l'instrument de ses maux,
De deux mers, pour le voir, ont traversé les flots.
Sur ce roc où le sort exila le génie,
Quel homme s'offre à l'œil de la philosophie !
Vous le croiriez au sein de la prospérité :
Son œil vif, son teint ferme, annoncent la santé.
Naguère dirigeant les rênes d'un empire,
Toujours des factions combattant le délire,
Environné d'écueils, d'obstacles, d'ennemis,
Son front porta souvent l'empreinte des soucis :
Les ris, les doux plaisirs, troupe aimable et légère,
Redoutent les palais et n'en approchent guère ;
Aujourd'hui, de ses mœurs la franche aménité
Répand autour de lui l'enjoûment, la gaîté.
Il conserve pourtant cette ardeur héroïque
Qui signala toujours sa course politique.

Tantôt, d'une main ferme, il saisit le burin,
Et d'un noble récit il trace le dessein ;
Tantôt, pour écarter des hordes vagabondes,
Il élève des forts qui dominent les ondes ;
Ici, près d'un château ruiné par le temps,
Il jette d'un palais les vastes fondements ;
Là, de chemins divers s'ouvre une utile chaîne,
Qui joindra tous les points de son nouveau domaine ;
Enfin l'on voit encor, dans le sein du malheur,
Briller du même éclat cet esprit créateur.
Puisses-tu conserver, Ile trop fortunée,
Le Prince à qui le Ciel commit ta destinée !
Mais quel ordre imprévu d'évènements nouveaux
M'arrache tout-à-coup à ces riants tableaux ?
Tandis qu'en son asile il songe à vivre en sage,
Et cherche à repousser toute importune image,
Ses regards, malgré lui, se portent vers ces lieux
Où naguère il régnait, puissant, victorieux.
Peut-il envisager, avec indifférence,
Les maux, les maux cruels qui pèsent sur la France ?
Ce peuple qui dictait des lois au Continent,
Décline chaque jour et perd son ascendant ;
Il était le premier des peuples de la terre,
Des moindres nations il devient tributaire !
Inspiré par un chef habile, audacieux,

Il a porté sa gloire et son nom jusqu'aux cieux ;
Maintenant dans l'opprobre et dans la servitude,
Il avance à grands pas vers la décrépitude,
Et n'est plus, sous des chefs asservis au vainqueur,
Que le jouet des rois dont il fut la terreur !
Sa voix plaintive appelle un héros qu'il regrette :
NAPOLEON l'entend du fond de sa retraite ;
Par son peuple chéri s'il fut abandonné,
Ce peuple l'aime encore, et tout est pardonné..
Il brûle de venger la France qu'on outrage :
La grandeur du péril élève son courage ;
Il va pour elle encore affronter le hasard ;
Il a mûri déjà son projet de départ.
Cependant, sans pouvoir, réduit à quelques braves,
Observé par l'Anglais, environné d'entraves,
Comment de sa patrie atteindra-t-il les bords ?
Comment percera-t-il, avec un faible corps,
Jusqu'au siège éloigné d'un aussi vaste empire ?
Son projet n'est-il pas le rêve du délire ?
Attaquer sur son trône, au sein de ses états,
Un roi que défendront d'innombrables soldats,
N'est-ce pas à ses coups se livrer en victime !
D'ailleurs, son entreprise est-elle légitime ?
Après avoir lui-même abjuré tous ses droits,
Ne doit-il pas garder son pacte avec les rois ?

Oui, si, dans l'assemblée où de chaque puissance,
Au gré des souverains, l'intérêt se balance,
Ce pacte solennel eût été respecté ;
Mais la haine, constante en son activité, (1)
Quand il respire encor, ne peut-être assouvie ;
On trouble son repos, on menace sa vie ;
On veut le reléguer dans des climats lointains,
Ou l'effacer, plutôt, du nombre des humains.
Son fils, privé des droits qu'il tient de sa naissance,
Elève aussi vers lui le cri de l'innocence :
Tout son cœur se révolte au dernier de ces traits,
Il part, il va se perdre, ou sauver les Français ! (2)
La voilà sur les flots, cette escadre légère,
Prête à braver l'effort de l'onde et de la terre :
C'est avec deux esquifs, avec quelques soldats,
Que le héros prétend recouvrer ses états.
A travers le cristal de son palais humide,
Neptune vit flotter cette troupe intrépide :
Il perce, avec son char, la profondeur des eaux,
Et vole à ces guerriers, argonautes nouveaux.
Ses coursiers écumants, qu'enflamme cette vue,
Rasent d'un pied léger la vague à peine émue ;

(1) Voyez les débats du congrès de Vienne à cette époque.
(2) Il part de l'Ile d'Elbe, le 26 Février, 1815, avec 1140 hommes.

Ils s'arrêtent soudain devant les deux esquifs,
Le front haut, l'œil en feu, les regards attentifs.
Du Maître du trident la majesté sereine
Répand le calme au loin sur la liquide plaine ;
Et les vents, à sa voix, rentrés dans le repos ;
N'osent même rider la surface des eaux.
Pressés autour du char, les monstres de l'abîme
De leurs énormes dos lèvent l'énorme cime :
Chacun veut, sous les yeux du souverain des mers,
Déployer et sa force et ses talents divers :
Tantôt par leurs évents une humide fusée
S'élève en gerbe épaisse et retombe en rosée ;
Tantôt, en se jouant, ils tracent maints sillons,
Et l'onde derrière eux écume à gros bouillons ;
Tantôt, en bondissant, la baleine pesante
Sort des vagues, semblable à la trombe ondoyante,
Et la mer, qu'elle frappe en retombant soudain,
Retentit du bruit sourd d'un tonnerre lointain.
Des sentiments du Dieu les Tritons interprètes,
Embouchent à l'envi leurs bruyantes trompettes,
Et, tandis que leurs chants célèbrent nos guerriers,
Les nymphes de la mer leur jettent des lauriers.
Cependant, au milieu de tant d'heureux présages,
Maints périls entouraient ces hostiles parages.
Les airs restaient plongés dans un profond repos,

Et l'effort des courants, cachés au sein des flots,
Devant nos voyageurs faisait fuir cette terre
Dont l'abord exigeait promptitude et mystère.
Tandis que leurs vaisseaux, agités mollement,
Battent d'un poids tardif l'immobile élément,
Une voile aux couleurs du nouveau roi de France,(1)
Vient sur eux et déjà dans leurs eaux se balance.
L'Empereur, évitant d'inutiles combats,
Dans les flancs des esquifs dérobe ses soldats,
Résolu d'enlever bientôt son adversaire,
S'il s'y voyait réduit par un destin contraire.
Le Français vient ranger l'un des vaisseaux Elbois:
Appuyé sur son bord, il élève la voix,
Ouvre un œil scrutateur, et demande au pilote,
Et le point du départ, et le but de la flotte.
Celui-ci, composant son visage et son ton,
Par sa réponse simple écarte le soupçon.
Dans ce moment, l'Auster, envoyé par Neptune,
Suspend de l'entretien la durée importune ;
Aidé de la faveur d'un souffle bienfaisant,
Chacun reprend sa course et met la voile au vent.
Le Dieu des mers sourit à la ruse innocente
Qui vient de prévenir une lutte sanglante,

(1) Ce bâtiment était une corvette commandée par Andrieux.

Applaudit à l'auteur, seconde son dessein,
Et, d'un œil satisfait, le suit dans le lointain.
Hors d'un premier danger, grâces à la prudence,
Nos guerriers ont atteint les côtes de Provence. (1)
Cannes, lieu consacré par leur débarquement,
Est le premier témoin de l'étrange armement.
Nos braves sont déjà campés sur le rivage,
Bien faibles par le nombre, et forts par le courage.
L'Empereur à la France annonce son retour : (2)
Un écrit éloquent met son âme au grand jour :
Il ne vient point, porté sur l'aile des vengeances,
Rechercher ni punir de cruelles offenses ;
Il ne vient point semer le trouble et la terreur ;
Il vient rendre à la France et la vie et l'honneur ;
L'humanité par-tout marquera son passage ;
Sa course ne sera qu'un paisible voyage ;
Du glaive destructeur l'usage est interdit,
Et parmi ses soldats tel est l'ordre prescrit.
O prodige qu'en vain l'on cherche dans l'histoire !
Grand homme, ce seul trait suffirait pour ta gloire :
Oui, toi seul reconquis le pouvoir souverain,
Sans racheter le sceptre au prix du sang humain !

(1) 2 Mars, 1815.
(2) Idem, Proclamation à l'armée et au peuple Français.

Si, depuis, un revers trop justement célèbre
A couvert ton pays d'un voile si funèbre,
Il faut en accuser les perfides enfants
Qui de leur propre mère ont déchiré les flancs.
Mais je vois s'avancer la troupe impériale :
Tout seconde à l'envi sa marche triomphale ;
Le peuple transporté la couronne de fleurs,
Et croit voir cette fois la fin de ses malheurs ;
Tous les bras, ranimés par la douce espérance,
Sont prêts à soutenir le Vengeur de la France ;
Tout veut suivre ses pas et défendre ses jours :
Il refuse en grand roi ces dangereux secours, (1)
De peur qu'un peuple altier, se levant en tumulte,
Par quelques grands excès ne venge son insulte.
Dans son vol assuré s'élançant vers Paris,
L'Aigle a frappé d'effroi ses mortels ennemis ;
Grasse et Digne l'ont vu planer sur leurs murailles.
Des guerriers, qu'il guidait au milieu des batailles,
Ont marché contre lui pour rompre son essor ;
Mais de grands souvenirs les poursuivaient encor :
Leur serment à Louis, serment involontaire,
Que vint leur arracher l'influence étrangère,
N'effaçait point celui qu'ils avaient fait par choix :

(1) 7 et 8 Mars.

L'Aigle avait sur leur cœur conservé tous ses droits ;
Pénétrés du regret de leur gloire éclipsée,
Tous, par un mouvement plus prompt que la pensée,
Passent sous ces drapeaux, enseignes de l'honneur,
Qui furent si souvent témoins de leur valeur.
Ainsi, les conquérants, troupe d'abord si frêle,
Prennent à chaque pas une force nouvelle :
Tel un fleuve, en son cours, se grossit des ruisseaux
Qui viennent lui payer le tribut de leurs eaux.
Ils ont atteint déjà les rives de l'Isère :
La fortune, un instant, leur montre un front sévère ;
Des soldats de Louis, retranchés sur ces bords,
Prétendent du héros arrêter les efforts ;
Celui-ci veut, fidèle à son projet sublime,
Vaincre sans immoler une seule victime :
Il leur dépêche en vain plusieurs de ses hérauts,
Chacun d'eux consterné revient avec ses mots :
" Nous aimons l'Empereur, mais l'honneur nous engage,
" Nous devons, malgré nous, défendre le passage."
Pour les persuader, bravant tous les hasards,
Napoléon va seul s'offrir à leurs regards :
Il s'avance, observé par sa troupe attentive,
Sous le feu des soldats placés sur l'autre rive :
" Mes enfants," leur dit-il, " voilà votre Empereur,

" S'il n'est plus rien pour vous, frappez droit à son
cœur !"
Aussitôt à leurs coups présentant sa poitrine,
Il attend fièrement le sort qu'on lui destine.
" Vive notre Empereur ! vive NAPOLEON !"
Est l'unanime voix qui part du bataillon.
De cet auguste aspect les âmes sont frappées :
On agite dans l'air drapeaux, casques, épées ;
Tous les soldats vers lui tendent leurs bras ouverts,
De l'Isère écumeux les bords en sont couverts ;
La plupart, cédant même à cette vive épreuve,
Se jettent hardiment dans les ondes du fleuve,
Et bravent la fureur de son rapide cours,
Pour rejoindre ce chef qu'ils chérirent toujours.
Cependant, à Paris, l'active Renommée
Parlait diversement du chef et de l'armée :
Habile à publier le vrai comme le faux,
Tantôt elle annonçait les progrès du héros ;
Tantôt le faisait fuir vers le sein des montagnes,
Devant les corps royaux épars dans les campagnes,
Et qui, sûrs de saisir ce tyran forcené,
Devaient aux curieux le montrer enchaîné.
Le ramenant ensuite au cœur de la Provence,
Tantôt elle affirmait qu'aux bords de la Durance,
Le peuple, contre lui se levant en courroux,

L'avait exterminé, percé de mille coups ;
Tantôt qu'en un combat, où la troupe royale
Venait de déployer une ardeur martiale,
Le rebelle et les siens, vivement repoussés,
Vers les bouches du Var s'enfuyaient dispersés,
Et qu'avec les soldats le peuple en harmonie
Leur fermait à la fois les mers et l'Italie.
Tandis que, tour-à-tour, ces différents récits
Agitaient, dans Lutèce, ou calmaient les esprits,
NAPOLEON marchait d'un pas ferme et rapide.
Tout plein de la grandeur de l'objet qui le guide,
Anx portes de Grenoble il vient de se montrer ;
Dans la ville, lui seul, il ose pénétrer.
Cette fois, la nouvelle, au trône parvenue,
Vole, et dans la Cité s'est bientôt répandue.
Roi, Ministres, Guerriers, Princes, Législateurs,
Tout s'assemble en tumulte, au milieu des rumeurs :
Là, préside la crainte avec l'imprévoyance ;
On jette autour de soi l'œil de la défiance.
Qui donc se chargera d'arrêter le torrent ?
Quels hommes marcheront contre le conquérant ?
Sera-ce cette troupe, à ses Aigles fidèle,
Qui, dans ses vœux secrets, sans cesse les rappelle ?
Ou ces corps indécis, ces soldats-citoyens,
De la paix et de l'ordre estimables soutiens,

Mais qui dans les combats manquent d'expérience,
Et regrettent encor la gloire de la France ?
Pour surcroît de douleur, dans ce cruel revers,
Bientôt l'opinion, reine de l'univers,
L'opinion, souvent des rois trop tard connue,
De Louis détrompé vient effrayer la vue.
Chacun devait pour lui sacrifier ses jours ;
Il était sur son trône affermi pour toujours :
Hier des vains flatteurs tel était le language ;
Mais l'aspect du péril a glacé leur courage,
Et ces faibles soutiens de l'empire des lis
Tremblent à chaque pas du héros vers Paris.
L'anathème de mort est lancé sur sa tête :
Triste secret, hélas, pour calmer la tempête !
Il marche exempt de crainte, et voit de toutes parts
Le peuple s'incliner devant ses étendards.
Les Princes dans Lyon rassemblent leurs cohortes :
Macdonald avec eux en défendra les portes,
Macdonald qui sous l'Aigle a vaincu tant de fois.
Notre Hercule est sans doute au bout de ses exploits !
Osera-t-il braver des forces imposantes,
Et du Rhône en courroux les ondes frémissantes ?
Les Princes l'ont senti, peut-être un peu trop tard,
L'amour de leur sujets est leur plus sûr rempart :
Employant, tour-a-tour, et prière et promesse,

On sourit aux soldats, on interroge, on presse,
On espère qu'ils vont foudroyer le tyran :
" Messieurs," leur dit alors un digne Vétéran,
" Contre des étrangers, je pourrais vous défendre ;
" Mais contre des Français... cessez de le prétendre :
" Fût ce au prix de mes jours, je ne combattrai pas
" Mon Empereur, mon Chef, le père des soldats !..
Toujours prêt à saisir la fortune mobile,
Sachant pour ses desseins choisir le temps utile,
L'Empereur sur la Rhône est déjà parvenu : (1)
A peine des soldats l'Aigle est-il reconnu,
Des portes de la ville à l'instant tout s'élance :
Des Princes interdits la trompeuse espérance
Avec leurs défenseurs vient de se dissiper,
Il ne leur reste plus que le temps d'échapper.
Que dis-je ? aucun péril ne menace leur fuite :
L'Empereur est bien loin d'ordonner la poursuite.
Un vieux guerrier, poussé par un beau sentiment,
Accompagne leurs pas, dans leur isolement :
Les voyant loin des murs et hors de toute atteinte,
Il vient sous ses drapeaux se replacer sans crainte ;
L'Empereur, informé d'un si louable trait,
En demande l'auteur, et, d'un air satisfait :

(1) 10 Mars.

" Que des braves," dit-il, " l'ornement te décore,
" En honorant ses chefs, un bon soldat s'honore !"
Les Princes, qui d'abord, en marchant sur Lyon,
Croyaient d'un coup mortel frapper NAPOLEON,
S'éloignent délaissés, réduits à l'impuissance.
Lyon reçoit celui dont la munificence
Releva son commerce et ses murs abattus :
Tout, dans cette cité, parle de ses vertus.
Il va, dans quelques jours, achever sa conquête :
Chaque bourg, chaque ville, à l'accueillir s'apprête.
Mais je vois un guerrier s'avancer contre lui,
Un guerrier qui, du Roi faible et dernier appui,
Lui promit, lui jura qu'il saurait le défendre.
L'illustre infortuné ! qu'ose-t-il entreprendre ?
C'est en vain qu'à LOUIS il veut garder sa foi :
Déjà tous nos soldats abandonnent le Roi ;
NEY cède, avec les siens, à l'ascendant d'une maître (1)
Que la France elle-même est prête à reconnaître.
Pour un fatal serment, qu'il ne pouvait remplir,
De la mort du coupable on le verra mourir,
Ce héros qui, vingt ans, défendit sa patrie,
Qui, lors de nos revers, au sein de la Russie,

(1) 17 Mars, à Auxerre.

Défiant l'ennemi, la faim, les Aquilons,
Arrachait à la mort ses braves compagnons !
Ce front noble où se mêle aux palmes triomphales
Le modeste reflet des vertus sociales,
Dont la foudre épargna les immortels lauriers,
Ce front sera brisé par de vils meurtriers !
Les ministres sanglants d'un tribunal féroce,
Dignes exécuteurs d'une vengeance atroce,
Choisissant pour ce meurtre un théâtre écarté,
Sous les sombres rideaux d'un bois épouvanté,
Traîneront sourdement leur touchante victime :
Là, redoutant un peuple irrité de leur crime,
Et prêt à l'arracher à l'horreur de son sort,
Les lâches en secret lui donneront la mort ;
Là, tombera souillé d'une indigne poussière,
L'un des plus nobles fils de la France guerrière.
O France, quels destins attendent tes héros !
Les outrages, l'exil, les fers, les échafauds !
L'étonnante entreprise est enfin consommée ;
L'Empereur, soutenu de toute son armée,
Vers le séjour des rois marche à pas de géant,
Non comme le despote ombrageux, défiant,
Mais souvent sans escorte, et l'âme aussi sereine,
Que le maître chéri qui parcourt son domaine.

Arrivé sans obstacle aux portes de Paris, (1)
Il s'arrête, il attend le départ de Louis :
D'une grandeur réelle exemple mémorable !
Et l'on veut le ranger dans la horde exécrable
Dont l'aveugle fureur, souillant le nom Français,
Commit sur un bon roi le plus grand des forfaits !..
Que dis-je !.. ah ! de l'erreur vains jouets que nous sommes,
Il est donc quelque tache au nom des plus grands hommes !....
Que ne s'est-il montré toujours aussi clément !
Il est digne d'un chef et d'un peuple puissant
De respecter encor, dépouillés de leurs titres,
Ceux qui de nos destins ont été les arbitres ;
D'un grand arbre, longtemps des mortels révéré,
Le plus faible rameau doit être encor sacré.
Trop heureux de sauver la liberté publique,
Laissons la fuir en paix, cette famille antique !
Le Roi peut, sans péril, s'échapper vers le Nord :
Par l'ordre du héros dont on jura la mort,
Un respect généreux protège, dans leur fuite,
Le Prince infortuné, sa famille et sa suite.
Du départ des Bourbons le Conquérant instruit (2)

(1) 20 Mars, il arrive à Fontainebleau, le matin.
(2) 20 Mars à 9 heures du soir.

Entre dans la Cité sans appareil, sans bruit,
D'un triomphe frivole écartant la pensée.
La foule, cependant, autour de lui pressée,
Court, s'agite et veut voir cet homme merveilleux :
Le spectateur à peine ose en croire ses yeux,
Et ce peuple qu'hier abusait le mensonge,
Craint de se voir encor le jouet d'un vain songe.
On escorte le char jusqu'aux murs du palais :
Le doute a disparu ; tous les cœurs satisfaits
Passent de la surprise aux transports de l'ivresse.
NAPOLEON descend au milieu de la presse,
Salué par les cris de mille et mille voix ;
Ses soldats, l'élevant alors sur leurs pavois,
Aux accents cadencés d'une marche guerrière,
Du Louvre reconquis franchissent la barrière,
Et portent ce héros, qu'éprouva le malheur,
Sur un trône où toujours il siégea plein d'honneur.

CHANT NEUVIÈME.

Napoléon Empereur.—Champ de Mai.—Batailles de Fleurus et de Waterloo.

Tout se montre aujourd'hui sous des faces nouvelles :
Sur les tours du palais, l'Aigle, agitant ses ailes,
Par ses cris de triomphe a salué le jour,
Et dans la ville entière annoncé son retour.
De l'Etat qui flottait en des mains incertaines,
Notre auguste Empereur a ressaisi les rênes ;
Mais il veut qu'assemblé sous la voûte des cieux,
Le peuple librement puisse exprimer ses vœux.
En attendant le jour où la voix de la France
Doit consacrer son titre et sceller sa puissance,
A tous les souverains il offre, avec candeur,
D'observer les traités de son prédécesseur.
Ciel ! tu vois ses efforts pour écarter la guerre,
Qu'invoquent les amis de la force étrangére !
Pour sûr garant d'un règne et sage et réservé,
Oubliant les affronts dont il fut abreuvé,

Il pardonne aux ingrats qui trahirent sa cause :
La vengeance se tait, le glaive se repose ;
Il contient des esprits l'emportement fougueux,
Et la loi suit en paix son cours majestueux.

A la faveur d'un nom long-temps cher à la France,
Un Prince espère encor défendre la Provence,
Echauffe les esprits chez un peuple bouillant,
Et cherche à ranimer son parti défaillant.
Bientôt NAPOLEON saisit son adversaire ;
Mais, loin de se venger d'un projet téméraire,
Fidèle à sa promesse, il rend aux ennemis
L'ôtage qu'en ses mains la victoire avait mis.
Vainement le héros signale sa clémence :
Rien ne désarmera l'implacable Alliance.

De deux objets chéris il presse le retour ;
Mais un père, un aïeul, sourd aux cris de l'amour,
Sourd à la voix du sang, qui dans son cœur murmure,
Aux conseils de l'orgueil immole la nature.

Le prodige inoui qui nous rend l'Empereur,
Semble frapper d'abord l'Europe de stupeur ;
Mais il faut écraser l'homme dont l'influence
Rendrait, en un instant, sa splendeur à la France,
Sous un jour odieux présenter ses projets,
Et de sa cause, enfin, détacher ses sujets :
On sait qu'en le perdant, la France désunie

Ne sera bientôt plus qu'un tronc privé de vie,
Dont les voisins pourront, sous ses Princes nouveaux,
Diriger à leur gré, les débiles rameaux.
Eh quoi ! l'on perd le fruit d'une leçon récente !
L'oubli verse sur nous son onde assoupissante !
Mars frémit au-dehors ; la discorde, au-dedans,
Pour la cause des Rois fait siffler ses serpents ;
Une autre faction, justement détestée,
Ose montrer encor sa crête ensanglantée ; (1)
Enfin, quand il faudrait, pour le salut commun,
Fondre tous les esprits, tous les partis en un,
Chacun semble vouloir, dans sa sombre manie,
Accélérer l'instant de sa propre infamie.
Tel qu'on voit, à l'aspect d'un sinistre horizon,
Dont la teinte cuivrée annonce le Typhon,
Un sage Nautonnier redoubler de prudence,
Répandre autour de lui l'ardeur, la confiance,
Et bientôt, dans le choc de tous les éléments,
Lever un front serein sur les flots écumants ;
Tel paraît l'Empereur dans cette horrible crise :
La France impose encore à l'Europe surprise.
Auprès de ce héros que sont les demi-dieux
Que le prisme du temps embellit à nos yeux ?

(1) Les Jacobins.

Tout ce qu'a fait de beau la vaillance guerrière,
Un seul homme l'embrasse en sa vaste carrière.
Qu'importe qu'aveuglé par la haine ou l'erreur,
On cherche à nous l'offrir sous un voile imposteur ?
Qu'importe qu'aujourd'hui le vulgaire mobile
Exalte maint Thersite et déprime un Achille ?
Les grands noms à l'envie ont toujours survécu.
Toi que, sans l'artifice, on n'eût jamais vaincu,
Tu seras mis au rang de ces grands phénomènes
Qui couvrent de splendeur les annales humaines !
Il touche à son déclin, cet astre lumineux
Qui vient encor sur nous jeter ses derniers feux.
En vain par le malheur sa prudence mûrie
Des Français languissants stimule l'inertie :
Ce peuple, qui semblait se ranimer d'abord,
Au moment du péril, retombe et se rendort.
Peuple, réveille-toi, l'ennemi va paraître :
Ton pays est sauvé, si ton pays veut l'être.
Tes guerriers vont t'ouvrir les sentiers de l'honneur :
Quoi ! tu pourrais rester indolent spectateur,
Quand, pour te garantir du joug qu'on te prépare,
Ils te montrent encore un dévoûment si rare !
Les vois-tu se presser sous ces nobles drapeaux,
Prêts à braver pour toi mille dangers nouveaux ?
A l'Europe en courroux dont le poids te menace,

Hâte-toi d'opposer tout l'effort de ta masse.
En vain le fer, l'airain, hérissent tes remparts :
C'est en toi que seront tes plus sûrs boulevards.
Souviens-toi de vingt ans de gloire et de courage.
Voudrais-tu retomber dans un vil esclavage ?
Ne va pas te fier aux promesses des rois : (1)
Que tes malheurs passés te servent cette fois !
De tes braves soldats sache imiter l'exemple :
Tout prêt à te juger l'univers te contemple :
Faible, tu te verras l'objet de ses dédains,
Fort, tu vas commander le respect aux humains.
Un beau jour vient encor se lever sur la France, (2)
Et fait luire à ses yeux un rayon d'espérance.
Pour raffermir le Trône et l'Etat ébranlé,
Dans un cirque imposant le Prince a rassemblé
Les grands corps de l'Empire, avec ces mandataires,
Du vœu national sacrés dépositaires.
Du peuple et des guerriers les flots silencieux
Offrent, dans un tableau vaste et majestueux,
La dignité, la force, ensemble réunies ;
D'un doux frémissement les âmes sont saisies.
L'Aigle triomphateur, balancé dans les airs,
De ses yeux rayonnants fait jaillir des éclairs.

(1) Lisez toutes leurs proclamations, et voyez comme ils ont tenu parole.

(2) 1 Juin 1815, champ de Mai.

On découvre, au-dessus, comme un ombre flottante,
La France sous les traits d'une beauté touchante.
A travers les longs plis de son voile ondoyant,
Que le léger Zéphir agite, en se jouant,
On croit voir sur son front la joie et les alarmes ;
Le plaisir dans ses yeux, brille parmi les larmes :
La pâleur a terni les roses de son teint ;
D'une peine secrète elle a le cœur atteint ;
Elle voudrait cacher le trait qui la déchire ;
Mais son trouble se peint jusque dans son sourire.
Au nom du peuple-roi, le Prince du Sénat
Consacre les pouvoirs du Chef d'un grand état.
En présence du Ciel, sa bouche révérée,
Prononce du serment la formule sacrée :
NAPOLEON promet, sur la table des lois,
De consacrer sa vie au maintien de nos droits.
Ministres, Sénateurs, Magistrats, tout s'empresse
A redire, après lui, cette sainte promesse :
Le cirque retentit des élans du bonheur,
Et la crainte se perd dans l'ivresse du cœur.
L'EMPEREUR, adressant à sa Garde fidèle
Quelques mots pleins du feu dont son âme étincelle :
" Vous, soldats," leur dit-il, " vous jurez aujourd'hui
" D'être encore de la France et la gloire et l'appui,
" Et de mourir couverts d'une noble ruine,

" Plutôt que de souffrir le sort qu'on lui destine !"...
Ils le jurèrent tous, cet entier dévoûment,
Et quinze jours après ils tinrent leur serment !....
Il est donc arrivé, cet instant déplorable,
Que marquait des destins l'arrêt irrévocable !
La Ligue se ranime, aux cris des Léopards,
Vingt peuples contre un peuple ont joint leurs étendards.
Attendre les Ligués au centre de la France,
C'est doubler leur audace, accroître leur puissance :
L'Empereur veut d'abord, avant qu'ils soient unis,
Les chercher, les combattre, aux portes du pays.
Il part, il vole au Nord, assemble son armée, (1)
Et surprend l'ennemi sur la Sambre alarmée.
Tout cède au premier choc de nos vaillants soldats :
Déjà jusqu'à Fleurus ils ont porté leurs pas,
Fleurus, cher au dieu Mars, lieu fécond en batailles,
Témoin de tant d'exploits, de tant de funérailles !
Là Blucher attendait ce terrible rival
Dont il redoutait l'art, à son art si fatal.
Les deux partis brûlaient de se voir en présence, (2)
Et hâtaient, dans leur vœux, l'instant de la vengeance.
Deux puissants aiguillons, la haine avec l'honneur,

(1) 13 Juin, 1815.
(2) Bataille de Fleurus, 16 Juin, 1815.

Entre ces fiers rivaux stimulaient la valeur.
Les uns ont à venger la Prusse humiliée ;
Les autres, à punir la perfide Alliée (3)
Qui, voyant, dans le Nord, les destins contre nous,
Du Russe et des frimas seconda le courroux,
Et qui naguère, au sein de la France envahie,
De tous nos ennemis surpassa la furie.
On s'attaque, on se presse, avec divers succès ;
Le coup fatal qui doit accabler les Français,
Reste encor suspendu par leur rare courage ;
Le glaive est altéré de sang et de carnage ;
Les cylindres de fer et les tubes d'airain
S'efforcent à l'envi d'atteindre un but certain.
Vous diriez que chacun, dans cette conjoncture,
En vengeant son pays, venge sa propre injure,
Et, dans chaque adversaire expirant sous ses coups,
Retrouve un ennemi que cherchait son courroux.
Blucher, cédant lui-même à l'ardeur qui l'entraîne,
Pour animer les siens, s'élance dans l'arène,
Tombe de son coursier, sur la terre étendu,
Et parmi les mourants demeure confondu.
Le Ciel, dans ce péril, protégea sa vieillesse :

(1) Le général Prussien York fut le premier des alliés qui, en 1813, passa, avec 30,000 hommes, dans le parti des Russes.

Tandis qu'avec fureur on se mêle, on se presse,
Parmi les flots poussés, repoussés tour-à-tour,
Ses yeux appesantis se sont rouverts au jour :
Bientôt d'entre les morts le veillard se dégage ;
Il ne retrouve plus que tumulte et ravage :
Il se remontre aux siens, raffermit le soldat,
Et rallume par-tout la fureur du combat.
Sur son char teint de sang, Bellone échevelée,
Incertaine en sa rage, observe la mêlée.
Sur les bords escarpés d'un immense ravin,
Hérissé de soldats et de fer et d'airain,
S'élevait d'un côteau le vaste amphithéâtre :
Là, le vieillard, habile autant qu'opiniâtre,
A rangé fièrement, en nombreux échelons,
Ses guerriers dont les feux plongent sur les vallons.
Mais la Garde paraît : sa mâle contenance
De Blucher et des siens étonne la constance :
Les ravins sont franchis, les obstacles forcés,
Les redoutes, les forts, les hommes renversés,
Tandis qu'au même instant nos bataillons foudroient
Le revers des côteaux où leurs feux se déploient.
Pour soutenir Blucher, par un plan concerté,
Wellington vers Ligny s'était précipité :
Tout son art échoua dans ce jour mémorable ;
Sa perte désormais semblait inévitable.

Il vit tomber Brunswick et Hill et maint Breton,
Tous généreux soutiens des armes d'Albion.
Nos guerriers, peu nombreux, mais bouillants de courage,
Dans les rangs ennemis semèrent le carnage ;
Un vaillant bataillon, la fleur des Ecossais,
Succomba tout entier sous l'effort des Français.
Je crois le voir encor s'avancer dans la plaine,
Couvert par les épis d'une moisson prochaine.
Téméraires soldats, pour protéger vos jours,
Les présents de Cérès sont un faible secours !
Un harnais trop brillant trahit votre présence :
La foudre est près de vous, là, sur cette éminence ;
Eloignez-vous, fuyez, vous êtes aperçus....
Mais la foudre s'allume et frappe...ils ne sont plus ?
Blucher a vu plier ses dernières colonnes, (1)
Il a perdu l'appui des phalanges Bretonnes :
Un brusque mouvement du fier Napoleon
A séparé soudain Blucher et Wellington.
L'intrépide vieillard, malgré sa perte immense,
Oppose à son vainqueur la plus noble défense :

(1) Voyez la proclamation de Blucher sur la bataille de Fleurus. Ce vieux guerrier est de meilleure foi que les détracteurs de Napoléon, il convient franchement et répète plusieurs fois qu'il a perdu une bataille sanglante.

Ralliant ses guerriers dans l'ombre de la nuit,
Il cède, avec sagesse, au sort qui le poursuit,
Par d'épaisses forêts il masque sa retraite,
Et sa fermeté mâle ennoblit sa défaite.
GROUCHI contre BLUCHER tourne son étendard,
Avec ALLIX, VANDAMME, EXCELMANS et GERARD;
Et contre WELLINGTON, bien redoutable encore,
L'Empereur se dirige au retour de l'aurore.
Mais l'abîme est par-tout entr'ouvert sous ses pas :
Son noble dévoûment, celui de ses soldats,
Digne d'être à jamais consacré dans l'histoire,
Ne doit servir, hélas, qu'à sauver notre gloire !
Un perfide transfuge a vendu son pays :
Tous les plans sont connus, tous les secrets trahis ;
D'un peuple infortuné tout conspire la perte :
Là, par ces bois lointains une armée est couverte,
Qui viendra tout-à-coup s'élancer sur nos flancs,
Et porter le désordre et la mort dans nos rangs,
Tandis que, devant nous, un plateau formidable
Vomira de guerriers un déluge effroyable.
GROUCHI, viens éclairer ces forêts, ces vallons,
Et, pour nous soutenir, presse tes bataillons !
Au-delà de Fleurus l'armée est parvenue ;
Un aspect l'encourage et réjouit sa vue,
La Belgique par-tout prête à nous recevoir,

Et qui fait hardiment éclater son espoir.
Ni la rapidité d'une marche pénible,
Ni deux jours d'un combat, glorieux, mais terrible,
Ni les eaux qui du ciel descendent à grands flots,
Rien ne peut ralentir l'ardeur de nos héros:
Un fortuné début exalte leur vaillance,
Et tout semble, en effet, nourrir leur espérance.
Le sage WELLINGTON, le nouveau Fabius,
Atteint, comme BLUCHER, par l'échec de Fleurus,
Pour renouer entr'eux la chaîne interrompue,
Portait sur Waterloo sa colonne vaincue.
Les nôtres le pressaient, et, toujours sur ses pas,
Brûlaient de l'attirer à de nouveaux combats.
Mais d'un ciel nébuleux les humides fumées
De leurs voiles obscurs couvraient les deux armées ;
Et bientôt la nuit vint, par sa noire épaisseur,
Oter à la nature un reste de couleur.
Tandis que les soldats, étendus sur la terre,
Cherchent dans le sommeil un repos salutaire,
Les deux chefs, sous la tente, écartant ses attraits,
D'un combat décisif méditent les apprêts.
La sentinelle au loin repose sur la lance,
Se défiant de tout, et même du silence,
Et son œil vigilant, qu'elle ouvre au moindre bruit,
S'efforce de percer les ombres de la nuit.

L'Aurore vient repandre une morne lumière
Sur ce fatal théâtre où le sort de la guerre,
En servant, ou plutôt en trahissant LOUIS,
Va plonger dans l'opprobre et la France et les Lis.
Les premiers feux du jour se déployaient à peine,
Quand les Français, portant leur regards sur la plaine,
Virent étinceler, sous un pâle horizon,
Les tranchantes couleurs des enfants d'Albion.
D'une immense renfort l'arrivée opportune
En faveur des Ligués a changé la fortune :
Par ce puissant secours, WELLINGTON raffermi,
Et plein d'un juste espoir, attend son ennemi :
Ses bataillons nombreux, dans leur fière ordonnance,
Déployés sur un champ qu'il a muni d'avance,
Annoncent aux Français, étonnés de le voir,
Avec quelle vigueur il va les recevoir.
Depuis l'aube du jour, l'armée impatiente
Attendait du combat l'heure à son gré trop lente.
La trompette a soudain retenti dans les monts,
Et le bruit des tambours roule dans les vallons.
Le coursier, l'œil en feu, hérissant sa crinière,
Vers le champ du combat porte sa tête altière,
Répond aux cris de Mars par ses hennissements,
Et frémit sous la main qui retient ses élans.
Tout s'ébranle, enflammé d'une ardeur belliqueuse ;

L'hymne au bruit des clairons mêle sa voix nerveuse.
L'Aigle s'est élancé contre le Léopard :
Une égale fureur anime leur regard.
L'air gronde, un sombre voile a couvert l'étendue ;
L'éclair étincelant perce à travers la nue ;
Et la foudre, au milieu des feux et du fracas,
Part, vole et va frapper des milliers de soldats ;
Le Silex étincelle, et d'un tube perfide
S'échappe, en frémissant, une grêle homicide.
La Fortune, propice à nos premiers efforts,
Des valeureux Français seconde les transports,
Et semble les conduire à des palmes nouvelles :
Déjà les fiers Bretons ont vu fléchir leurs ailes ;
Deux villages flanqués de bois et de ravins,(1)
Après un long combat, tombent entre nos mains.
Mais c'est au Mont-St.-Jean que gronde la tempête ;
C'est là qu'à nous trahir la fortune s'apprête :
Ses nouveaux favoris paîront cher ses présents ?
Vous croiriez voir lutter deux peuples de géants.
Quelle rare valeur, que de nobles faits d'armes,
Signalèrent ce jour, jour de deuil et de larmes !
La mort frappe et confond, sous les coups de sa faux,

(1) La Haye-Sainte et Houghoumon.

Des guerriers inconnus, des princes, des héros :
Spectacle plein d'horreur, mais doux pour la barbare,
Avide d'enrichir en un jour le Tenare !
Là succombe un UXBRIDGE, ici tombe PICTON ; (1)
Ailleurs, cent autres chefs d'un moins illustre nom.
Plein d'ardeur et guidé par la main du génie,
D'un côté, le Français attaque avec furie ;
De l'autre, la prudente et ferme habileté
Sait opposer le nombre à l'intrépidité....
Placé sur un côteau d'où sa rapide vue
De cette vaste scène embrassait l'étendue,
L'Empereur observait l'état des combattants,
Leurs efforts, leurs exploits, leurs divers mouvements :
Il voit que l'ennemi, plein d'un mâle courage,
Dispute, avec vigueur, chaque point, chaque ouvrage,
Et sans cesse sur nous lance de nouveaux corps ;
L'Empereur met en jeu les plus hardis ressorts :
DROUOT va déployer, dans la lice sanglante,
De cent bouches de feu la rage dévorante,
Il approche, il foudroie, il sème le trépas ;
Le feu des bataillons redouble ses éclats ;
D'ennemis renversés les plaines sont couvertes ;

(1) Lord Uxbridge n'est pas mort de ses blessures.

Mais le masse se serre et répare ses pertes :
Rien ne peut ébranler ce redoutable front,
Et la foudre à la foudre avec fureur répond.
Nos escadrons, voyant, d'un œil d'impatience,
Le centre où du combat le destin se balance,
Se laissent emporter à leur bouillante ardeur,
Et devancent l'instant qu'attendait l'Empereur :
Ils poussent leurs coursiers vers ce centre immobile,
Assis sur des hauteurs d'un accès difficile,
L'abordent furieux, mais sans ordre et sans fruit :
Par un sol inégal leur ensemble est détruit ;
On oppose à leurs coups des phalanges pressées,
Des murailles de bronze et de fer hérissées,
Et des fleuves de feu qui sortent de leurs flancs,
Roulant avec fracas leurs flots étincelants.
Mais de ces fiers soldats rien n'étonne l'audace ;
S'ils ont fait une erreur, l'héroïsme l'efface.
Pour rompre le massif de ces nombreux carrés,
Ils ont lancé vingt fois leurs coursiers effarés.
Que de sang fit couler cette affreuse rencontre !
Là, dans tout son éclat la vaillance se montre :
Près de chaque Français vous verriez étendus
Les corps défigurés de maints Bretons vaincus ;
Et le hideux aspect de leurs larges blessures,

Et les sanglants débris des glaives, des armures,
Tout dit éloquemment aux yeux épouvantés
Quels étaient nos guerriers, quels coups ils ont portés !
L'Empereur admirait cette valeur ardente ;
Mais il voulait finir une lutte imprudente :
Que d'habiles leviers il lui fallut mouvoir !
Là, d'un art admirable éclata le pouvoir ;
Il ramène, à la fin, la troupe magnanime :
L'armée, à ce retour, d'un nouveau feu s'anime,
Revient sur les Anglais en bataillons serrés,
Et leurs feux amortis pâlissent par degrés ;
Inquiet, incertain, le Léopard chancelle,
Il porte ses regards vers les tours de Bruxelle....
Mais je vois de ses yeux se ranimer l'éclat....
Qui donc a pu changer la face du combat ?
Ce globe de guerriers que l'on distingue à peine,
Qui se montre à nos yeux comme une ombre lointaine,
Vient-il nous apporter la victoire, ou la mort ?
O funeste revers ! jeu terrible du sort !
C'est BULOW qui sur nous dirige cette masse :
Le plus brave, à ce coup, sent mollir son audace ;
En vain NAPOLEON doute, ou feint de douter :
L'affreuse certitude enfin vient d'éclater !

Cependant, le héros, dans ce péril extrême,
Se montre inaltérable et digne de lui-même :
Il a jeté déjà, d'un bras ferme et nerveux,
La digue qui doit rompre un choc si dangereux.
Lobau marche, suivi d'une ardente jeunesse,
Il marche sur BULOW et l'attaque et le presse :
Que GROUCHI le seconde, et BULOW est perdu !..
Qui retient ce guerrier si longtemps attendu ?
O Fortune ennemie ! ô marche trop tardive !
Hélas ! il ne vient point quand l'heure est décisive !
Tout combat contre nous, et le ciel aujourd'hui
Semble avoir aux Français retiré son appui !..
Espérant décider le sort, par sa présence,
Le Prince, avec sa garde, au Mont-St.-Jean s'élance.
Les braves ont redit leur généreux serment :
La victoire ou la mort !.. ô terrible moment !
Ils volent à la mort !... mais du moins la cruelle
Ne pourra dévorer leur couronne immortelle !
Pour la dernière fois leur chef guide leurs pas,
Trop heureux s'il pouvait partager leur trépas !
Planant au-dessus d'eux, la patrie éplorée
Contemple en frémissant, cette troupe sacrée ;
Sa dernière espérance est morte dans son sein :
Elle a prévu déjà l'horreur de son destin ;
La honte est désormais ce qu'elle doit attendre ;

Sa gloire, avec ses fils, au tombeau va descendre ;
Déjà la mort lui montre, avec un rire affreux,
Le gouffre dévorant qui s'entr'ouvre pour eux.
A cet horrible aspect, la France anéantie
Incline sur son sein sa tête appesantie.
Forte de son courage et forte de son Roi,
La Garde au Mont fatal aborde sans effroi.
Cette troupe, long-temps à vaincre accoutumée,
Communique son âme au reste de l'armée :
Tout suit de ce grand corps l'exemple glorieux ;
Tous nos feux rallumés ont embrasé les cieux.
Bientôt les vieux guerriers, d'un front que rien n'étonne,
Attaquent des Anglais la terrible colonne,
Et repoussés trois fois, trois fois se reformant,
Ils reviennent heurter ce roc de diamant.
Des essaims d'ennemis, du centre de la terre,
Semblent sortir armés des vapeurs du tonnerre.
Toujours inébranlable au milieu des dangers,
La Garde brave encor cet amas d'étrangers,
Et ces affreux volcans dont les bouches tonnantes
Vomissent les métaux et les laves brûlantes.
La Garde est sous les feux de cent foudres d'airain :
On la voit sans pâlir affronter son destin.
Mais l'ange de la mort embouche la trompette,

Il a sonné pour nous l'heure de la défaite !...
Naguère fugitifs, des milliers d'agresseurs
Reviennent sur leurs pas et couvrent les hauteurs ;
Tout s'est précipité sur la Garde affaiblie :
Rendez-vous ! crie alors une voix ennemie.
Non, non, *La Garde meurt, elle ne se rend pas*,
Dit CAMBRONE, un des Chefs de ces nouveaux d'Assas :
Mots dignes d'être inscrits aux fastes de la gloire,
Et dont les cœurs Français garderont la mémoire !
Justifiant la voix qui les a prononcés,
En lions dévorants tous se sont élancés :
Le rang que vient d'ouvrir la grêle meurtrière,
Avec calme et sang froid se ferme et se resserre ;
Ils percent à travers les glaives et les feux,
Répandant la terreur et la mort autour d'eux ;
L'Aigle, terrible encore avant de se dissoudre,
Exhale de son sein les éclairs et la foudre.
Combattant en soldat, et le fer à la main,
Trois fois NAPOLEON sur le sanglant terrain
Ramène ces guerriers animés de son âme,
Et son exemple accroît l'ardeur qui les enflamme ;
Mais tout semble trahir ses efforts généreux :
Tandis qu'il lutte encore, entouré de ses preux,
Soudain du Mont St. Jean part un cri d'épouvante,

On entend retentir cette voix effrayante,
La Garde est repoussée, et, sur l'aile des vents,
Ce cri vole et parvient jusqu'à nos derniers rangs :
A ces funestes mots, dans sa terreur subite,
Un corps sur l'autre corps tombe, se précipite ;
Tout se heurte, se mêle, armes, coursiers, soldats ;
Tout n'est plus que désordre et tumulte et fracas ;
L'impulsion terrible, à la masse imprimée,
Parcourt, comme l'éclair, tous les points de l'armée.
En vain, pour ralentir ce fatal mouvement,
Quelques corps isolés combattent vaillamment ;
En vain la voix des chefs cherche à se faire entendre :
Les voiles de la nuit qui viennent de s'étendre ;
Par le désordre affreux les Anglais enhardis,
Pressant de tout leur poids nos soldats désunis ;
Et Bulow, et Blucher, tous deux pleins d'assurance,
Ramenant leurs soldats qu'anime la vengeance ;
Notre attirail de guerre engagé dans les eaux ;
Tout redouble à la fois la grandeur de nos maux.
Les débris de la Garde, étincelants de rage,
S'éloignent pas à pas de ce champ de carnage,
Et suivent du torrent l'irrésistible cours,
En couvrant le retraite et combattant toujours.

O vous, qui frémissiez du succès de nos armes,
Français dégénérés, jouissez de nos larmes,

Laissez de votre joie éclater les accents !
Venez voir, étendus sur ces funestes champs,
Les guerriers dont la gloire affligeait votre vue,
Qui doués d'une force à vos cœurs inconnue,
Cherchaient, dans la victoire, ou dans un beau trépas,
Un prix que vos fureurs ne leur raviront pas.
Ces hommes généreux, morts pour notre défense,
Tant d'autres que poursuit votre basse vengeance,
Transmettront, malgré vous, à la postérité,
Des titres glorieux, sous un nom détesté.

Humphreys sc

CHANT DIXIÈME.

Seconde Abdication.—Le Héros à Ste.-Hélène.

Des mobiles destins vicissitude étrange !
La scène se renverse, en un instant tout change !
Un grand peuple, abattu par un premier revers,
Semble courir lui-même au-devant de ses fers :
Un prestige funeste a fasciné sa vue ;
La voix du passé crie et n'est pas entendue.
Tandis que nos soldats, sortis de la stupeur, (1)
Dans leur sage retraite, affrontent le vainqueur,
Et que, loin de mollir, leur superbe courage
Semble se ranimer dans le sein de l'orage ;
Tandis que l'Empereur cherche, auprès du Sénat,
Les secours que prescrit le salut de l'Etat ;
Au lieu de lui montrer cet accord unanime
Qui, dans nos maux pressants, peut seul combler l'abîme,
Des partis insensés s'élèvent contre lui :

(1) Les combats de St.-Denis, de Versailles, de Roquincourt et de Verrières, font foi de ce que je dis ; l'armée était toujours pleine d'ardeur, et demandait, à grands cris, une bataille générale.

Vains discours, faux projets, voilà tout leur appui.
On méconnaît sa voix... Il n'est plus d'espérance !...
Contraint de déposer la suprême puissance, (1)
Il offre, en citoyen, le secours de son bras,
Et demande à combattre avec ses vieux soldats ;
Loin de prêter l'oreille à sa juste prière,
Cruels, vous l'exilez !.. mais hélas ! quelle terre
Recevra le héros qui, dans son abandon,
Porte encore avec lui la terreur de son nom ?
Avant de s'éloigner de ces lieux infidèles
Qu'il couvrit si longtemps de l'ombre de ses ailes,
Il revoit ce palais qu'il aimait autrefois, (2)
Dont il se plut souvent à parcourir les bois,
Tantôt, au bruit du cor et d'une meute ardente,
Pressant un sanglier à la dent fulminante,
Tantôt, fendant les airs, avec moins de danger,
Et suivant, dans son vol, le cerf au pied léger.
Il y vient maintenant... ô fortune mobile !...
Celui qui pouvait tout, n'a pas même d'asile !...
Il vient interroger, dans ces lugubres tours,
La cendre d'un objet qu'il honora toujours. (3)

(1) Abdication de Napoléon en faveur de son fils, 23 Juin, 1815.

(2) La Malmaison, où l'Empereur allait quelquefois chasser.

(3) L'ex-Impératrice, Joséphine, morte à la Malmaison, pendant le premier séjour des Alliés en France.

Il rassemble en ce lieu sa famille éplorée,
Du trait qui le déchire avec lui déchirée :
C'est là, sur ce tombeau qui nourrit sa douleur,
Que, plein de souvenirs chers à son noble cœur,
Le Héros se résigne à quitter sa patrie,
Sans crainte de la mort, sans amour de la vie,
Pardonnant aux ingrats qui lui ferment leur sein,
Plus sensible à leurs maux qu'à son propre destin.
Il regrette sur-tout ses fidèles armées,
Qu'il vit du même esprit constamment animées :
Il les engage encor, par ses derniers avis,
A soutenir leur gloire, à sauver leur pays.
L'infortuné, conduit vers l'Océan Celtique,
Découvre, en approchant, la flotte Britannique,
Qui veille sur sa proie, et lui ferme les mers :
Les yeux du Léopard, sur lui toujours ouverts,
Pleins d'un farouche espoir, se portent vers la plage.
Quelques braves s'offraient à tenter le passage,
Tout prêts à s'immoler pour l'illustre proscrit ;
Il refuse et se livre au sort qui le trahit,
Aimant mieux d'Albion défier la vengeance,
Que d'exposer leurs jours pour sa seule existence.
Il demande aux Anglais, dans son adversité,
A s'asseoir au foyer de l'hospitalité....
Mais ce peuple qui touche au Zénith de sa gloire,

Qui peut, en l'accueillant, ennoblir sa victoire,
Accable le malheur, et jette dans les fers
Un Roi dont le courage honora les revers.
Sur les tristes confins de la mer Atlantique,
Entre le Nouveau-Monde et la sauvage Afrique ;
S'élève dans les airs un amas de rochers,
Dont les flancs rembrunis font pâlir les nochers :
Epouvantable écueil, île aride et brûlante,
Où se brise, en grondant, la vague blanchissante,
Et que vomit jadis, dans ces climats lointains,
Le Globe déchiré par des feux intestins.
Napoleon captif cingle vers ce rivage...
Il approche, il arrive, il descend sur la plage,
Conduit par des soldats qui semblent, dans leur cœur,
De son sort malheureux déplorer la rigueur.
Qui ne croirait encore, à son air magnanime,
A ce noble repos que son regard exprime,
Que tout ce qui l'entoure est soumis à sa loi,
Et qu'il n'a point cessé de commander en Roi ?
Il parvient au sommet de ce rocher stérile
Où ses fiers ennemis ont fixé son asile...
Quel asile, ou plutôt quelle horrible prison !
Là, le ciel destructeur, dans l'humide saison,
Va répandre sur lui sa maligne influence,
Consumer sa vigueur, miner son existence ;

Là, d'un soleil brûlant les rayons verticaux
Embraseront et l'air et la terre et les eaux ;
Ou, si parfois les vents, sur les liquides plaines,
Ont des vapeurs du Sud rafraîchi leurs haleines,
D'une mortelle atteinte ils frapperont des sens
Que l'ardeur du climat ouvre à leurs traits perçants.
Il vient de s'établir dans sa triste demeure :
Quelle image l'y suit et l'assiège à toute heure !
Quand, d'un œil inquiet, il observe les mers,
Il sent mourir l'espoir de sortir de ses fers,
A l'aspect des vaisseaux qui, veillant sur ces ondes,
Gardent de sa prison les barrières profondes ;
Ou, s'il quitte, un instant, son lugubre séjour,
Pour jeter un regard sur les lieux d'alentour,
Il ne voit que des monts dont les crêtes fumantes
Se perdent dans des flots de vapeurs menaçantes,
Et dont les sombres flancs et les mornes pitons
S'élèvent devant lui comme autant de donjons.
Pour inspirer l'horreur, le ciel, dans sa colère,
Semble avoir à dessein formé ce coin de terre ;
Par-tout la nudité d'un sol haï des Dieux ;
Des rochers suspendus sur des gouffres affreux,
Epouvantable effet des jeux de la nature ;
L'Eurus sec et brûlant y flétrit la verdure,
Et la plante qui naît sur ce mont calciné,

Mourante, élève à peine un front découronné.
C'est là que le héros va finir sa carrière ;
Mais il n'a pas encor vidé la coupe amère :
Des hommes généreux, qui, partageant son sort,
Ont bravé, pour le suivre, et l'exil et la mort,
Leurs femmes, leurs enfants, qui disputent de zèle,
Pour prouver à leur Prince une amitié fidèle,
Vont sur ses derniers jours répandre quelques fleurs ;
Leurs soins attendrissants calmeront ses douleurs ;
Il n'a pas tout perdu dans sa chûte inouie :
Sûr d'être encor aimé, l'on aime encor la vie !
O céleste amitié, tu romps les coups du sort,
Tu sais même adoucir les horreurs de la mort !
Grace au Chef des soldats qui garde son enceinte,
Il n'a point à souffrir une étroite contrainte.
Souvent, pour respirer la fraîcheur du matin,
Ou celle d'un beau jour, qui touche à son déclin,
L'illustre Prisonnier parcourt, avec sa suite,
Les sentiers tortueux du rocher qu'il habite ;
Et la garde respecte, indulgente pour lui,
L'ombre de liberté qui charme son ennui.
Plus souvent il écrit, pour la léguer au monde,
L'histoire d'une vie en merveilles féconde ;
Ou, rêvant aux objets de ses plus tendres vœux,
Il les voit, les entend, s'entretient avec eux.

Un jour, las des ennuis d'une longue retraite,
Et l'esprit tourmenté d'une peine secrète,
Il quitte son réduit, à l'insu des soldats,
Et vers les monts voisins il dirige ses pas.
Il parcourt du rocher la base circulaire,
Pour chercher au-delà quelque lieu solitaire,
Qui du moins à ses yeux offre un site nouveau,
A ses yeux fatigués d'un lugubre tableau.
Après quelques détours, une chaîne étendue,
Pour la première fois, vient égayer sa vue :
Il s'avance et descend dans de profonds ravins,
Peut-être jusqu'alors ignorés des humains.
Un grand bassin, creusé par le temps et par l'onde,
Y coule, entre deux monts, son eau claire et profonde,
Sans que rien, dans son cours, en altère l'azur,
Et porte jusqu'aux mers son cristal toujours pur.
Le Héros aime à voir, dans cette onde limpide,
Folâtrer la Naïade avec la Néréide,
Et près du nain léger de ces brillantes eaux,
S'avancer pesamment l'énorme enfant des flots ;
Tandis qu'au-dessus d'eux, dans la plaine Ethérée,
S'agite des oiseaux la troupe bigarrée :
Les uns d'un vol hardi planant au haut des airs,
Tour-à-tour habitants de la terre et des mers ;
Les autres attachés au sol qui les vit naître,

Et ne s'éloignant pas de leur berceau champêtre.
D'un gazon toujours frais les verdoyants tapis
De ce bassin charmant couvrent les bords fleuris,
Parsemés de buissons et d'arbustes sauvages,
Dont le cristal des eaux répète les images.
Au fond de ce vallon, d'où sortent maints ruisseaux,
Dont le murmure à peine éveille les échos,
L'Empereur aperçoit une grotte riante,
Tapissée, au-dehors, d'une liane errante,
Qui, tour-à-tour, descend vers le bas du rocher,
Ou remonte en festons, et court s'y rattacher.
Au-dessus de la grotte, un vaste amphithéâtre
Mêle à l'azur des cieux une teinte grisâtre.
Des massifs de rochers, rangés en échelons,
S'élèvent de la base au sommet de ces monts.
Ici, sur ses tableaux habile à verser l'ombre,
La nature n'a plus qu'une majesté sombre,
Et n'offre plus qu'un front dépouillé d'ornement,
Mais admirable encor dans son deuil imposant.
L'Empereur observait ces orgueilleuses cimes,
Ces rochers escarpés, pendants sur des abîmes,
Et quelques arbrisseaux, enfants de ces déserts,
Flottants à l'horizon dans le vague des airs,
Avec un bruit semblable au bruit de la tempête,
Il entendait tomber au-dessus de sa tête,

Des fleuves, ou plutôt d'effroyables torrents,
Qui roulaient vers les mers leurs flots retentissants,
Mais sans pouvoir franchir les sévères limites
Qu'à leur cours, en ce lieu, la nature a prescrites :
Librement déployés dans de profonds canaux,
Ils suivaient, en grondant, le revers des côteaux,
Et ne venaient jamais, par leur chûte terrible,
Troubler, dans le vallon, la Naïade paisible.
Ecartant le feuillage et s'ouvrant un chemin,
NAPOLEON pénètre au fond du souterrain.
Un jour riant l'éclaire, et part d'une overture
Qu'en forme de coupole y creusa la nature.
Par-tout s'offre un travail sublime en son écart,
Que n'atteindraient jamais tous les efforts de l'art.
Là, du flanc des rochers tombe une onde argentine,
Qui d'une urne jaillit dans une urne voisine,
Et va se recueillir au fond d'un réservoir :
Mille rayons de feu tremblent sur ce miroir,
A l'instant où Phœbus, sur son char de lumière,
Touche, éclatant de gloire, au haut de sa carrière.
Mille petits oiseaux d'une vive couleur,
Attirés dans ce lieu par l'onde et la fraîcheur,
S'ébattent vers la source, où déployant leurs ailes,
Rasent d'un vol léger ces eaux toujours nouvelles,
Ou suspendent ces jeux, et de leurs doux accords

Font gaîment résonner les échos de ces bords.
La plupart dans la grotte ont choisi leur demeure :
On les voit en sortir, y rentrer à toute heure,
Remplis d'un tendre soin pour leur postérité,
Qui repose, tranquille, en cet antre écarté,
A quelques fils légers mollement suspendue,
Ou confiée au roc et soustraite à la vue,
Des attaques de l'homme ignorant le danger
Autour de l'Empereur ils venaient voltiger.
Apres avoir long-temps, d'un œil de complaisance,
Observé ce tableau de la simple innocence,
Le Héros vient s'asseoir sur un banc de gazon,
D'où son œil embrassait la longueur du vallon.
Plongé dans cet état où notre âme agitée
Vers un monde idéal est soudain transportée,
Il crut voir s'élever un temple merveilleux,
Dont le faîte superbe allait toucher les cieux,
Les degrés sont formés d'un jaspe magnifique ;
Des colonnes d'albâtre en ornent le portique ;
Sur ses vastes côtés, un métal blanchissant
Réfléchit du Soleil l'orbe resplendissant,
Dont la lumière au loin sillonnant l'atmosphère,
D'un déluge de feu semble inonder la terre.
Le large frontispice éclate d'un or pur,
Semé de diamants, de rubis et d'azur.

Là, sont représentés, par un pinceau céleste,
Les attributs d'un art, bien grand, mais bien funeste,
Hélas ! trop admiré des malheureux humains !
Là, figurent aussi les attributs divins
Des sciences, des arts, et des vertus suprêmes :
Tous les genres de gloire y trouvent leurs emblêmes.
D'un dôme de cristal le temple est surmonté ;
A son sommet s'élève et plane, avec fierté,
Un monstre couvert d'yeux, de bouches et d'oreilles,
Et qui de l'univers proclame les merveilles.
Le faîte est hérissé d'une forêt d'acier,
Où brillent des rameaux de lierre et de laurier,
NAPOLEON, qu'attire un force secrète,
Marche au temple, et rencontre une foule inquiète,
Qui fait, pour approcher, des efforts impuissants :
L'entrée est interdite à ces vains aspirants ;
Un lion furieux, qui, la gueule béante,
Vomit en tourbillons une flamme brûlante,
Rugit sur les degrés, toujours prêt à punir
Quiconque, malgré lui, prétendrait les franchir.
De la divinité si la voix vous appelle,
Vous verrez s'adoucir la fière sentinelle ;
Si cette même voix s'élève contre vous,
N'allez pas du lion affronter le courroux !

Sans pitié la Déesse écarte de l'enceinte
Ces mortels sans couleur, ou d'une faible teinte,
Que l'erreur, ici bas, met au rang des héros.
C'est peu, pour y monter, de quelques vains travaux
Qui ne sont pas empreints du sceau de l'énergie,
Et qu'éleva trop haut la vile flatterie.
Ce n'est point par l'éclat d'un mérite emprunté,
Et brillant aux seuls yeux de la crédulité,
Que l'on peut de la Gloire obtenir les suffrages :
Il sont pour le génie et pour les grands courages,
Pour ceux qui, comme Rois, ou comme Citoyens,
Furent de leurs pays les flambeaux, les soutiens ;
Qui surent des talents agrandir la carrière,
Imprimer à leur siècle une marche plus fière,
Et donner aux esprits un vigoureux essor ;
Qui, préférant la gloire à tout autre trésor,
Adoptèrent toujours, pour maxime chérie,
D'aimer par-dessus tout l'honneur et la patrie !
Napoleon, sans peine, a franchi les degrés,
Il touche les carreaux des portiques sacrés :
Il a vu le lion, courbant sa tête altière,
Agiter doucement sa superbe crinière,
Ramper jusqu'à ses pieds et venir s'y coucher ;
D'une main caressante il ose le toucher,
Puis s'élance et parvient à la porte du temple.

D'un avide regard le Héros la contemple :
Il y trouve gravés les hauts-faits des guerriers :
Dans le nombre, lui-même, il se voit des premiers ;
Là, le burin traça la lutte meurtrière
Que soutint le Héros contre l'Europe entière ;
Il reconnaît aussi, sur le bronze et sur l'or,
Ces lieux qu'avec délice il se rappelle encor,
Où de tant de lauriers sa tête fut ornée,
Où tout semblait fléchir devant sa destinée.
Pendant qu'il revoyait tant d'illustres combats,
La porte, sur ses gonds roulant avec fracas,
S'ouvrit, et tout-à-coup mille flots de lumière
Vinrent, du fond du temple, inonder sa paupière.
Trop vivement frappé de cet éclat subit,
La crainte et le respect troublèrent son esprit...
Bientôt se recueillant, sous la nef il s'avance.
Tout est autour de lui grandeur, magnificence ;
Tout ce que l'univers a de plus précieux,
De plus propre à charmer et le cœur et les yeux,
N'est rien près des beautés de ce celeste ouvrage,
Et n'en présenterait qu'une bien faible image.
Là, tournent sous la voûte, et dans l'air suspendus,
Mille orbes éclatants, à la terre inconnus,
Mêlant à leurs accords leurs splendeurs immortelles,
Et figurant entr'eux des danses éternelles.

La lyre, le téorbe et tous les instruments
Dont les faibles mortels vantent les doux accents,
Ne rendent qu'un vain son près de cette harmonie,
Toujours délicieuse et toujours rajeunie.
Quittant la nef du temple, et marchant escorté
Des héros de son siècle et de l'antiquité,
NAPOLEON parvient au fond du sanctuaire.
Un jour vif et riant de toutes parts l'éclaire.
Sous la voûte du dôme, à travers les cristaux,
On voit briller des cieux les éternels flambeaux.
La Gloire, sur son trône, au sein de la coupole,
Resplendit dans les feux d'une vaste auréole,
Qui répand autour d'elle un torrent de clarté,
Sans voiler de son front l'immortelle beauté.
Dans ses traits ravissants la majesté respire ;
La paix est dans ses yeux, le ciel dans son sourire.
NAPOLEON près d'elle a reconnu son nom,
Inscrit en lettres d'or dans un riche écusson.
Il le voit rayonner d'une gloire éclatante,
Au-dessus des grands noms que l'antiquité vante.
Dans un cadre où brillait le portrait du Héros,
Une divine main avait gravé ces mots :
" Son nom brille aujourd'hui d'une lumière pure :
" Son courage admirable à supporter l'injure
" Efface les erreurs où l'ont précipité

" Les prestiges du trône et de l'humanité."
En lisant cet arrêt, pour lui si plein de charmes,
L'Empereur attendri sentit couler ses larmes.
" Approche," dit la Gloire avec un doux souris,
" Approche, viens siéger entre mes favoris !..
" La vertu, devant moi, trouve un juge équitable.
" Est-il, dans sa carrière, un Prince irréprochable ?
" L'homme est fragile encor, même avec un grand cœur :
" Le tien fut épuré par six ans de malheur !..
" Attendu dans mon temple, avec impatience,
" Tu vas y recevoir le prix de ta constance.
" Tu vécus, tu mourras fidèle à ton pays,
" Le premier, le plus grand de mes enfants chéris..
" Toi, France, écoute-moi, toi, France, qu'il adore,
" S'il t'avait pu trahir, il régnerait encore !....
La troupe des guerriers applaudit à ces mots ;
Tous avec bienveillance entourent le Héros.
D'un immortel laurier la Gloire le couronne....
Aux transports les plus doux l'Empereur s'abandonne,
Et, loin de redouter l'approche de la mort,
Il rend grâces aux Dieux, en bénissant son sort.
Déjà tout en esprit dans ce lieu de délice,
Il croit avoir quitté celui de l'injustice,

Cette terre où souvent les frivoles humains
Portent avec orgueil des jugements si vains !.....
Tandis qu'autour du trône où siège la Déesse,
On entend s'élever mille chants d'allégresse,
Soudain, des profondeurs d'un abîme à côté,
Où régne une éternelle et sombre obscurité,
S'élancent, en sifflant, des serpents, des vipères,
Condamnés pour jamais, dans ces affreux repaires,
A venir contempler les glorieux destins
De ceux sur qui leur haine a versé ses venins.
Pour étouffer leur voix sinistre et menaçante,
La Gloire à leurs regards se montre étincelante,
Et cette vision, formidable pour eux,
Les replonge, tremblants, dans leur antre odieux.
Alors, de tous côtés, la douce mélodie,
Jointe aux accents plus fiers d'une mâle harmonie,
Des héros rassemblés vient enivrer le cœur,
Et la Gloire leur verse un torrent de bonheur.
Napoleon sortant de cette longue extase,
Mais, le cœur encor plein d'un tableau qui l'embrase,
S'éloigne, en soupirant, de cet heureux vallon.
Dans ce moment, un Aigle, avec son jeune aiglon,
Planant vers le bassin, s'abattit sur la rive.
Tournés vers le Héros, et d'une voix plaintive
Tous deux faisant au loin retentir les accents,
Semblent fixer sur lui des regards caressants.

" Reine de l'air," dit-il, " et toi, son jeune élève !
" Quel trouble, à votre aspect, dans mon âme s'élève !
" Ah ! puissiez-vous, toujours favorisés des Dieux ;
" Régner sur ce vallon, régner toujours heureux !.."
Il quitte ce séjour de la belle nature,
Et gravit tristement vers sa retraite obscure,
Où d'un sol infécond la morne aspérité
Se présente sans cesse à son œil attristé.
Il rejoint ses amis, qui, pleins d'impatience,
Avaient plus d'une fois tremblé de son absence ;
Mais la garde sur-tout revit d'un œil joyeux,
Le Captif qu'on croyait échappé de ses nœuds.
Hélas ! NAPOLEON n'en eut point la pensée :
Par de trop grands malheurs son âme était froissée ;
Tranquille, il attendait le dernier coup du sort,
Et ne désirait plus que la paix de la mort.
Muse, il faut rembrunir tes dernières peintures :
Dis quel évènement attriste ces figures.....
Sur le front des captifs, les rayons du bonheur
Par fois brillaient encor d'une douce lueur ;
Mais une perte affreuse a comblé leur misère :
La voile s'enfle, il part, le digne mandataire
Qui, mitigeant le sort des malheureux proscrits,
Par ce trait de noblesse honorait son pays !..
Un autre lui succède....et déjà sa présence

A ces infortunés ravit toute espérance....
Un autre, inaccessible à la douce pitié,
Des amis du Monarque éloigne la moitié....
Bientôt jusqu'à celui dont la main tutélaire
Répandait sur ses maux un baume salutaire.
Avec quelle amertume il se voit privé d'eux!
Les adieux qu'il leur fait sont d'éternels adieux!
La douleur sur le Prince exerce un prompt ravage:
Tout en lui s'affaiblit, excepté le courage.
Quel est ce monstre ailé que l'Enfer a produit?
C'est la mort, qui veillait autour de ce réduit,
Et qui, des monts voisins abandonnant la cime,
S'élance pour frapper sa célèbre victime....
Mais la faux homicide a tremblé dans ses mains:
Elle hésite à trancher de si nobles destins;
Et de tant de grandeur l'imposant caractère
Semble avoir un instant ralenti sa colère.
Le glaive est suspendu sur le sein du Héros,
Sans pouvoir de ses traits altérer le repos.
Dans ce moment suprême, il invoque l'histoire,
Et la charge du soin de venger sa mémoire.
Ses amis, accablés d'un désespoir muet,
Recueillent, en versant les larmes du regret,
Les derniers mots sortis de sa bouche chérie.
Aussi grand dans sa mort qu'il fut grand dans sa vie,

Au moment où son âme est près de s'exhaler,
Maître de sa douleur, il veut les consoler :
On le voit, soulevant sa tête languissante,
Ouvrir encor sur eux sa paupière pesante,
Et leur montrer son cœur touché d'un dévouement,
De l'amitié sublime éternel monument !
De quels pensers amers son âme est poursuivie !
Il ne la verra plus, cette belle patrie
Qu'il aima, qu'il se plut à couvrir de lauriers,
Cette terre féconde en généreux guerriers,
Où, nourri dans l'amour des arts et de Bellone,
Il s'enivra de gloire et ceignit la couronne !
Il ne la verra plus, et pour comble d'horreur,
Tandis qu'elle est toujours l'idole de son cœur,
A peine quelques voix par la crainte étouffées
Osent citer son nom, rappeler ses trophées !
Relégué par la haine au bout de l'univers,
Abreuvé d'amertume, il s'éteint dans les fers,
Il s'éteint jeune encore, et sa cendre plaintive
Sur le sol ennemi va demeurer captive !
La main de l'amitié lui fermera les yeux ;
Mais les pleurs de l'amour, dans ces horribles lieux,
Ne viendront point mouiller sa tombe solitaire !
Il ne la verra plus, cette épouse si chère,
Ni ce fils qui faisait son bonheur, son orgueil !

Il descendra, loin d'eux, dans un obscur cercueil !
Que du moins quelque jour, reconnaissant et juste,
Orgueilleux héritier de cette cendre auguste,
Son pays la dépose au sein du monument
Qu'érigea de ses mains le Héros triomphant ;
Qu'avec délice encore il rêve la victoire,
En se sentant pressé sous le poids de sa gloire,
Et que, venant planer sur ces nobles débris,
Son Aigle fasse encor pâlir ses ennemis !
Que vois-je maintenant, vers le Nord de la Terre
Une princesse auguste, une épouse, une mère....
Combien de majesté, de grâce et de douceur
Siègent sur ce beau front voilé par la douleur !
Appelant un époux qu'elle aime avec tendresse,
Qu'elle aspire à revoir, qu'elle pleure sans cesse,
Au Ciel avec ferveur elle adresse ses vœux,
Au Ciel qui reste sourd à ses cris douloureux !
Près d'elle un jeune enfant dont la noble figure
Atteste tous les dons qu'il tient de la nature,
Tendant les mains au ciel, redemande à genoux,
Un père que des Rois poursuit le long courroux.
Tremblants sur ses destins et noyés dans les larmes,
Tous deux ont l'œil tourné vers ce lieu plein d'alarmes,
Sans soupçonner, hélas, que, dans ce même jour,
La mort va leur ravir l'objet de leur amour !

Il se meurt !...le voilà qui, dans son agonie,
Avant de remonter vers l'auteur de la vie,
Sur ses amis en pleurs jetant un œil mourant,
Leur ordonne de fuir un tableau déchirant !....
Immortel compagnon de sa gloire immortelle,
L'Aigle contemple seul la scène solennelle :
C'est en vain qu'à la mort il voudrait arracher
Le Héros qu'il suivit jusque sur ce rocher !
Tremblant, saisi d'horreur, sa force l'abandonne ;
Sa plume se hérisse, et tout son corps frissonne.
Il ne retrouve plus cette éclatante voix
Qui, du Monarque heureux proclamant les exploits,
Jadis retentissait jusqu'aux confins du monde :
Son cri plaintif exprime une angoisse profonde ;
Dans sa paupière éteinte on voit rouler des pleurs,
Il semble anéanti par l'excès des douleurs.
Le Héros est tombé sous la faux redoutable,
Des jeux de la fortune exemple déplorable !
Du faste des grandeurs naguère environné,
Dans un réduit obscur il meurt abandonné :
Ainsi tombe, expirant, sur le rocher sauvage,
L'Aigle altier qui planait jusqu'au sein de l'orage.
Il meurt, tournant son front.... hélas ! son front proscrit,
Vers ce sol qui l'oublie, et que son cœur chérit !..

Il meurt, bravant les coups du destin qui l'op-
prime,
Conservant, dans les fers, sa constance sublime,
L'homme qui, dans les jours de ses prospérités,
Au Continent vaincu dicta ses volontés ;
Ce Colosse éclatant de force et de lumière,
Qu'avait formé le Ciel pour commander la terre,
Si grand par ses hauts-faits, ses monuments, ses lois,
Qui triompha long-temps de la ligue des Rois,
Et qui, victime, enfin, d'une trame profonde,
Sous le poids de sa chûte ébranle encor le monde !
Il meurt, l'œil attaché sur les traits de son fils,
Faisant un dernier vœu pour lui, pour son pays,
Dieu !.. protège !.... dit-il, et sa bouche glacée
S'efforce, mais en vain, d'achever sa pensée.
De cette mort funeste un astre avant-coureur
Promena dans les cieux sa sanglante couleur :
Tels, de noirs pronostics, portant l'effroi dans Rome,
Annoncèrent jadis la perte d'un grand homme.
Là, sur ce lit funèbre, observons le Héros :
On voit qu'avant d'entrer dans l'éternel repos,
Il conservait encor la force de son âme ;
Quand la mort vint couper cette superbe trame,
En vain elle s'arma de toute sa rigueur :
Il la vit sans murmure, il la vit sans terreur.

On le croirait plongé dans un sommeil paisible ;
Des douleurs qu'il souffrit la trace est insensible ;
Et sur son front serein, qui semble être animé,
Le sceau de l'héroïsme est encore imprimé.
C'est quand l'astre du jour achevait sa carrière,
Que le grand Capitaine a fermé la paupière....
A ce fatal spectacle, éperdu, furieux,
L'Aigle d'un cri perçant fit retentir les cieux ;
Mais, loin qu'il songe à fuir cette terre sacrée,
Il garde de son Roi la cendre révérée....
Elle est au pied d'un saule, où souvent la valeur
Lui paîra le tribut d'une juste douleur :
C'est là que le guerrier, l'œil humide de larmes,
Au marbre qui la couvre aiguisera ses armes.
Quand le Navigateur visitera ce port,
Ces monts que le Héros illustra par sa mort,
Il lui pardonnera les erreurs d'une vie
Qu'immortaliseront la Gloire et le Génie,
Et dira, dans son cœur, en s'essuyant les yeux :
" Il eut de vrais amis, il était vertueux !
" Il mourut plein d'honneur, trahi par la victoire,
" Mais son dernier soupir fut encor pour la gloire !"
Voyageurs, qui cherchez, sur la terre et les flots,
Des temples, des palais, des cités, des tombeaux,
Vestiges imposants de la grandeur humaine,

Gardez-vous d'oublier le roc de Sainte-Hélène !
C'est là que vous verrez, dans un affreux désert,
Le plus grand monument que le Monde ait offert !
L'Aigle vous guidera sur ces rochers funèbres :
Là, soit pendant le jour, soit pendant les ténèbres,
Il veille, et, l'œil fixé sur ce sombre tableau,
D'Hercule, en gémissant, révèle le tombeau.

FIN.

0 019 648 184 9